

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA CONSCIENCE NATIONALE DE JEUNES CÉGÉPIENS FRANCOPHONES
UNE ENQUÊTE DE TERRAIN

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR

PHILIPPE LORANGE

MAI 2024

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont d'abord à l'endroit de Jacques Beauchemin, mon directeur de mémoire, qui a su, tout au long de ma recherche, faire preuve à la fois de rigueur et de bienveillance. Ce sont là deux qualités essentielles que l'on retrouve chez les vrais maîtres. Tout au long de la recherche, il a su trouver les bonnes pistes et les conseils judicieux pour éviter les erreurs et les culs-de-sac. Son expérience a permis de trouver des solutions dans des moments de doute. Naturellement, je remercie Mathieu Bock-Côté, qui m'a guidé vers mon directeur. Plus encore, c'est lui qui m'a fait connaître pour la première fois le mot « sociologie », et ce qu'il signifiait, alors que j'étais un adolescent passionné de politique qui commençait tout juste à lire des essais. Sans ces deux hommes, ce mémoire n'aurait jamais vu le jour.

Mes remerciements vont ensuite à mes parents, Suzie Tremblay et André Lorange, qui m'ont toujours soutenu indéfectiblement dans mes études. Très tôt, ma mère m'a initié à la lecture, me léguant un héritage fécond et pour lequel je ne saurais jamais être assez reconnaissant. Mes parents sont aussi des gens qui ne se laissent pas hypnotisés par les idéologies faciles de notre temps, préservant ce sens commun auquel je suis attaché. Lire et accumuler des connaissances est une chose, encore faut-il avoir un sens du jugement. Je remercie les amis précieux de la bande des jeunes intellectuels de l'Action nationale, ou « l'Action nationale junior », soit Étienne-Alexandre Beauregard, David Santarossa, Alexis Tétreault, Rémi Villemure et Pierre Norris. Il m'arrive souvent de me demander ce que je fais dans cette drôle d'époque : ces amis me rappellent pourquoi. Au-delà de tout ce qui nous exaspère dans l'air ambiant, nous avons la chance de former un groupe de mousquetaires aux débats fertiles à la réflexion. Il y a aussi les amis tout aussi précieux qui me permettent d'élargir mes horizons et de me faire voir mes angles morts. Ce sont Samuel Vanasse, Jean-Loup Gagnon, Émilie Ramsay, Omaira Laqlii, Sophie Moreau-Hudon, Mélanie Courtemanche-Dancause et je pourrai en nommer bien d'autres. Merci chers amis ! J'ajoute des remerciements spéciaux à Stéphanie Noël qui m'a donné des commentaires judicieux avant la remise du mémoire.

Je remercie des penseurs pour qui j'ai la plus haute estime et avec qui j'ai la chance de discuter régulièrement, comme Marc Chevrier, Carl Bergeron, Robert Laplante et Chantal Delsol, qui font figures de véritables modèles. Je ne saurais oublier de remercier les professeurs avec qui j'ai

collaboré au cours de cette recherche et qui m'ont si généreusement ouvert la porte de leur classe. Je pense à Louis-André Richard du Cégep de Sainte-Foy, Véronique Fournier du Cégep de Saint-Hyacinthe, Nicolas Bourdon du Collège de Bois-de-Boulogne, Sylvain Charbonneau du Cégep de Sherbrooke, Stéphane Bastien du Cégep de l'Outaouais et Jean Potvin du Cégep de Chicoutimi. Enfin, je remercie grandement les étudiants qui ont répondu au questionnaire et qui m'ont ainsi permis de mener à bien ce mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
LISTE DES TABLEAUX.....	vii
RÉSUMÉ.....	viii
ABSTRACT	ix
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 REVUE DE LITTÉRATURE.....	5
1.1 Mémoire	5
1.2 Projet de recherche	7
1.3 Sondages.....	7
1.4 Essais	10
1.4.1 Jacques Beauchemin : le besoin d’une référence	11
1.4.2 Mathieu Bock-Côté et l’analyse de la conscience nationale postpréférendaire	12
1.4.3 Gérard Bouchard, le passage du Québec à la différence	13
1.4.4 Les conséquences psychologiques de la Conquête	15
1.5 Conclusion.....	16
CHAPITRE 2 CADRE CONCEPTUEL.....	18
2.1 Idéologies, discours, représentations.....	18
2.1.1 Idéologies	18
2.1.2 Discours	25
2.1.3 Représentations.....	26
2.2 Conscience nationale.....	29
2.3 Conscience historique et mémoire collective.....	32
2.3.1 Conscience nationale et historique dans l’œuvre de Fernand Dumont.....	35
2.3.2 Michel Brunet, une nation infériorisée.....	36
2.3.3 Lionel Groulx, le miracle d’une nation	41
2.3.4 André-J. Bélanger, une nation apolitique	43
2.4 La dépolitisation.....	46
2.5 Question de recherche et hypothèse	51
2.6 Différences régionales.....	52
CHAPITRE 3 CADRE MÉTHODOLOGIQUE.....	56
3.1 Fondements épistémologiques des méthodes qualitatives	56

3.2 La position du chercheur	58
3.3 Méthode d'enquête sélectionnée : le questionnaire.....	59
3.3.1 L'administration du questionnaire.....	63
3.4 Grille d'analyse	64
3.5 Choix des cégeps.....	68
CHAPITRE 4 QU'EST-CE QUE LE QUÉBEC ?.....	71
4.1 Présentation des résultats	71
4.1.1 Représentations plus marginales	77
4.2 Analyse.....	79
4.2.1 La Belle province	82
4.2.2 Pays, nation et langue française.....	83
4.2.3 Une culture unique, source de fierté.....	83
4.2.4 Une terre d'accueil : le point de vue des immigrants	85
4.2.5 Ouverture d'esprit : une nouvelle valeur mise de l'avant.....	85
4.2.6 Idéal pour y vivre.....	87
4.2.7 Raisons communes.....	88
4.3 Conclusion.....	88
CHAPITRE 5 OÙ VA LE QUÉBEC ?	91
5.1 Présentation des résultats	91
5.1.1 Enjeux nationaux : la première inquiétude.....	94
5.1.2 Enjeux culturels : plus américanisés, et retour du mot « province ».....	101
5.1.3 Environnement : des problèmes à venir	102
5.1.4 Économie : la fin de la classe moyenne?.....	102
5.1.5 Valeurs : le souci de l'ouverture à l'autre	104
5.1.6 Continuité historique : la permanence tranquille.....	105
5.2 Analyse.....	106
5.2.1 Anglicisation.....	106
5.2.2 Perte identitaire.....	107
5.2.3 Un pays.....	110
5.2.4 L'identité : raison forte de faire l'indépendance du Québec	110
5.2.5 Le Canada existe-t-il ?.....	113
5.2.6 Multiculturel et plus ouvert d'esprit	114
5.2.7 Économie : au service de l'individu	115
5.2.8 Environnement : craintes réelles	116
5.2.9 Continuité historique	117
5.3 Conclusion.....	118
CHAPITRE 6 LA FIERTÉ D'ÊTRE QUÉBÉCOIS.....	120
6.1 Présentation et analyse des résultats.....	120

6.1.1 De la fierté, oui mais...	121
6.1.2 L'ambivalence et l'indifférence	124
6.1.3 Le système de santé et la paix sociale comme motifs de fierté	126
6.1.4 La fierté d'appartenir au Québec	128
6.1.5 L'absence de transmission culturelle	132
6.1.6 Une dépolitisation de la conscience nationale	133
6.1.7 Covid : avoir la mémoire courte	134
6.2 Conclusion	135
CONCLUSION	137
7.1 Un Québec où il fait bon vivre	137
7.2 La dépolitisation de la conscience nationale	139
7.3 La crainte de disparaître	142
7.4 L'appel à l'indépendance	144
7.5 Une fierté sans héritage ni transmission	147
7.6 Vérification de l'hypothèse	150
ANNEXE A QUESTIONNAIRE – Cégep X	152
BIBLIOGRAPHIE	153

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 3.1 : Caractéristiques des étudiants interrogés	70
Tableau 4.1 : Les représentations les plus récurrentes à la première question (Que représente pour vous le Québec?)	71
Tableau 4.2 : Représentations plus marginales à la première question.....	78
Tableau 5.1 : Les représentations les plus récurrentes à la deuxième question (Selon vous, que sera devenu le Québec dans 20 ans?)	92
Tableau 5.2 : Grille d'analyse de la deuxième question	93
Tableau 6.1 : Les représentations les plus récurrentes à la troisième question (Êtes-vous fier d'être Québécois? Expliquez votre réponse.)	120

RÉSUMÉ

Ce mémoire fait état d'une enquête de terrain au sujet de la conscience nationale de jeunes cégépiens francophones. Des jeunes, on dit souvent d'eux qu'ils sont « citoyens du monde », rêvant d'un monde sans frontières, loin du nationalisme. Mais qu'en est-il vraiment ? Qu'est-ce qui forme leur conscience nationale ? En ayant distribué des questionnaires qui interrogent la conscience nationale des répondants, nous nous sommes rendus dans six régions différentes du Québec : Capitale-Nationale, Saguenay-Lac-Saint-Jean, Outaouais, Montérégie, Montréal et Estrie. L'analyse des questionnaires nous démontre que partout au Québec, les jeunes se font une représentation positive du Québec et qu'ils sont fiers d'y appartenir. Une vaste majorité caractérise le Québec actuel comme une province, plutôt que comme une nation, une société distincte ou un État. Pour l'avenir, plusieurs d'entre eux affirment leur crainte de voir la culture et l'identité québécoise s'effacer au profit de l'anglicisation et d'une société toujours davantage multiculturelle. Plusieurs jeunes répondants affirment également croire que le Québec deviendra prochainement un pays indépendant.

Mots-clés : Québec, nationalisme, jeunes, conscience nationale, conscience historique

ABSTRACT

This thesis reports on a field investigation into the national consciousness of young French-speaking CEGEP students. Young people are often said to be “citizens of the world”, dreaming of a world without borders, far from nationalism. But is it true? What forms their national consciousness? Having distributed questionnaires that question on the national consciousness of respondents, we traveled to six different regions of Québec: Capitale-Nationale, Saguenay-Lac-Saint-Jean, Outaouais, Montérégie, Montréal and Estrie. Upon analysis of the questionnaires, we concluded that young adults have a positive representation of Québec and that they are proud to belong to it. A vast majority characterize current Québec as a province, rather than a nation, a distinct society or a state. For the future, several of them express their fear of seeing Québec culture and identity disappear in favor of anglicization and an ever more multicultural society. Many respondents also claim to believe that Québec will soon become an independent country.

Key-words : Québec, nationalism, youth, national consciousness, historical consciousness

INTRODUCTION

Il est commun d'entendre dans les débats que la nation serait à reléguer aux oubliettes¹. D'abord dans un souci de progrès, on affirme que la nation est un vieux cadre politique dépassé, qui a amené l'humanité aux « heures les plus sombres de notre histoire », lors des deux guerres mondiales. Mitterrand affirmait ainsi que « le nationalisme, c'est la guerre² ! ». Finissons-en avec la nation et nous pourrions enfin faire tomber les barrières. L'humanité pourrait ainsi se réconcilier dans le partage, l'entraide, la compassion de chaque humain pour les autres, dépassant ses déterminations nationales qui exerceraient un trop-plein de haine à l'égard des étrangers. La hantise occidentale de retourner aux guerres de nationalismes condamne la nation à un procès permanent. Toujours les nationalistes et autres tenants de la fierté nationale doivent-ils se justifier de ne pas tomber dans les pièges de l'extrémisme et rappeler que leur conception de la nation est inclusive, civique, ouverte sur le monde.

La nation est aussi accusée d'être discriminatoire, par ceux qui braquent les projecteurs sur les différentes minorités. Au lieu de s'identifier à la nation, les individus sont appelés à s'identifier à leur sexe, leur genre, leur handicap, leur couleur de peau, leur religion³. L'homme est moins appelé à s'unir à une nation commune qu'à affirmer sa différence et à revendiquer une reconnaissance de ses droits différenciés. Se revendiquant notamment de Hegel, pour qui la conscience de soi a besoin d'être reconnue par une autre conscience afin de pouvoir exercer sa liberté⁴, l'appel à *la lutte pour la reconnaissance* émette la communauté politique en une panoplie de groupes revendicateurs.

En dehors de cela, la nation est également jugée dépassée pour des considérations économiques. À l'heure de la mondialisation, il faudrait que l'humanité ne fasse plus qu'un dans un marché, où les flux de marchandises, de travailleurs et de populations doivent toujours pouvoir circuler et s'échanger. C'est ainsi qu'on voit l'émergence d'une idéologie libre-échangiste, horizon

¹ Claire Vergerio, « Au-delà de l'État-nation », *Le Grand Continent*, 19 juillet 2021 ; Luciano Vandelli, « La fin de l'État-nation ? », *Revue française d'administration publique*, 2003/1-2 (n°105-106), pages 183 à 192. ; Michel Abescat, « L'Etat-nation serait-il un modèle dépassé ? », *Télérama*, 29 juin 2015 ; Roger-Pol Droit, « L'Etat-nation, une espèce en voie de disparition », *Les Échos*, 2 octobre 2015.

² INA, « Le nationalisme, c'est la guerre ! », *INA*, 17 janvier 1995.

³ Jacques Beauchemin, *La Société des identités. Éthique et politique dans le monde contemporain*, Athéna Éditions, 2005.

⁴ Hegel, G. W. F., *Phénoménologie de l'esprit*, traduit par Bernard Bourgeois, Vrin, 2006, chap. IV.

indépassable pour les élites économiques mondiales. La nation est appelée à se plier aux traités de libre-échange et aux cours d'arbitrage qui les accompagnent. Ici, la nation ne doit pas disparaître, mais elle est dépassée par quelque chose de plus grand, pour devenir un « joueur » parmi d'autres dans la compétition mondiale. Il faudrait toujours uniformiser les règles et les procédures, ainsi que les méthodes de travail, les modes de vie, les cultures, l'architecture, les manières de penser. La nation est ainsi attaquée non seulement par les tenants du *droit à la différence*, mais également par les ambitieux de l'*uniformisation du monde*. Mais que fait donc la nation pour réussir à unir des adversaires aussi contradictoires ?

Selon Pierre Manent, l'histoire enseignerait que seulement quatre types de cadre politique sont possibles pour les sociétés peuplées de grandes populations : la cité, la nation, l'Église et l'empire⁵. La modernité est caractérisée par l'avènement de la nation comme cadre politique. Elle rassemble sur un territoire délimité un groupe politique partageant une histoire et une mémoire communes. C'est dans le cadre national que se déploie une démocratie représentative d'une population. Dans le débat politique, la communauté politique nationale peut exprimer ses désirs, ses souhaits pour l'avenir collectif. Au-delà de tout ce que l'on peut lui reprocher, la nation n'est pas une construction artificielle nécessairement tyrannique, mais une réalité sociale vivante et riche de significations. En son temps, René Lévesque disait que les peuples sont dotés d'une certaine « personnalité collective ». De cette expression, à ne pas prendre de manière trop littérale, on peut en déduire qu'un peuple, qui a évolué sous une certaine histoire commune, peut être doté d'une certaine conscience nationale, au même titre qu'un homme possède la conscience de sa propre existence.

Dans ce mémoire, nous abordons la notion de conscience nationale. Nous verrons que la conscience historique y est intimement liée, en donnant aux individus une mémoire commune qui leur permet de mieux repérer ce que représente pour eux le fait d'appartenir à la nation. Nous nous intéressons plus particulièrement au cas du Québec, où ces enjeux relatifs à la mémoire et à la conscience nationale sont depuis longtemps névralgiques. Comme une société n'a pas d'avenir sans sa jeunesse, nous voulons savoir quel est l'état de la conscience nationale chez des jeunes d'aujourd'hui. Notre recherche est donc une enquête de terrain qui cible de jeunes cégépiens francophones. Sa pertinence se fonde sur le peu de sources documentées que nous avons sur le sujet. En effet, en dehors de

⁵ Pierre Manent, *Les Métamorphoses de la cité. Essai sur la dynamique de l'Occident*, Flammarion, 2012.

sondages et d'essais, peu de données de terrain nous permettent de réellement savoir ce que pensent les jeunes du Québec. En ciblant la population cégépienne francophone, nous allons voir des étudiants qui s'éveillent à la vie politique et qui sont suffisamment matures pour réfléchir à leur appartenance à la nation. Examiner la conscience nationale de la jeunesse nous semble crucial afin de mieux comprendre l'avenir. La relation qu'entretient une génération avec le Québec en dit long sur la manière dont ce même Québec connaîtra des transformations dans un avenir rapproché. Avec des données issues d'une enquête de terrain, nous pourrons également nous tenir loin des spéculations sur la base de ouï-dire et nous aurons l'occasion de réfléchir à partir de données concrètes. C'est à partir de ce genre d'enquête que nous croyons qu'une réflexion scientifique sur la conscience nationale peut se fonder.

Dans un premier temps, nous présentons notre revue de littérature, afin d'identifier quelques-unes des références importantes au sujet de la conscience nationale des jeunes Québécois. Par le biais de mémoires de maîtrise, de recherches universitaires, de sondages et d'essais, nous verrons quelles sont les connaissances et les conclusions qui se sont accumulées au fil du temps. Ensuite, nous présentons le cadre théorique de notre démarche. Nous y apercevons les auteurs et les courants de pensée qui influencent notre analyse. En relisant des auteurs comme Michel Brunet, André-J. Bélanger et Lionel Groulx, nous pouvons nous faire une certaine idée de la conscience nationale québécoise au fil de son histoire. Des auteurs plus contemporains comme Gérard Bouchard, Jocelyn Létourneau, Jacques Beauchemin et Mathieu Bock-Côté nous aident également à mieux cerner les paramètres des débats sur la conscience nationale. Après cela, nous présentons le cadre méthodologique, qui se fonde sur les méthodes qualitatives, par le biais du questionnaire. Nous montrons que notre démarche s'inscrit dans des méthodes déjà existantes, qui ont déjà prouvé leur pertinence pour la recherche.

Les chapitres 4 à 6 constituent quant à eux l'analyse comme telle. Ils font état de notre recherche de terrain qui s'est faite par questionnaire, au cours de l'hiver 2023, auprès d'étudiants de cégeps dans les cours de la formation générale. Ces institutions ont été choisies car elles permettent d'aller rejoindre une jeunesse qui s'éveille à la politique, en plus de nous permettre d'interroger des jeunes de tous les programmes. Six cégeps ont été choisis dans six régions différentes, qui ont chacune leurs particularités propres. Ce choix de régions s'est fait dans le but d'avoir un portrait global de la jeunesse québécoise, et non pas seulement celle de Montréal ou de Québec. Chaque chapitre

correspond à l'une des trois questions que nous avons posées aux cégépiens par le biais de notre questionnaire. Chacun des chapitres prend donc le temps d'analyser les représentations les plus répandues présentes dans les réponses. Au chapitre 4, nous voyons par exemple la manière dont les étudiants se représentent le Québec. Le chapitre 5 aborde quant à lui la façon dont les cégépiens perçoivent l'avenir à moyen terme du Québec. Le sixième et dernier chapitre d'analyse veut cerner quant à lui le sentiment d'affiliation des jeunes cégépiens, à savoir s'ils éprouvent un sentiment de fierté au fait d'appartenir au Québec. Notre conclusion fait une synthèse de notre analyse et des grandes tendances qui s'y révèlent.

CHAPITRE 1

REVUE DE LITTÉRATURE

La conscience nationale de la jeunesse québécoise a déjà fait l'objet d'autres travaux par le passé, que ce soit par le biais du sondage, du questionnaire ou encore de l'essai. Nous verrons ici quelques sources que nous avons jugées parmi les plus pertinentes dans la production des sciences humaines. Il ne s'agit ici que de quelques sources parmi de très nombreuses autres. Nous n'avons pas l'intention de faire une revue exhaustive, mais plutôt de noter les grandes lignes des discussions qui ont lieu depuis les vingt-cinq dernières années au sujet de la conscience nationale des jeunes Québécois. Nous montrerons de quelle manière nous souhaitons innover par rapport aux travaux précédents, et apporter ainsi une contribution enrichissante à la recherche.

1.1 Mémoire

En 2006, le mémoire en sociologie de Marie-Laure Julien présentait les résultats d'une enquête similaire à la nôtre, portant sur quatre cégeps québécois, soit ceux de l'Outaouais, de Chicoutimi, de Maisonneuve et de Lévis-Lauzon⁶ (aujourd'hui Cégep de Lévis). À l'hiver 2004, la chercheure distribuait un questionnaire à questions ouvertes dans le but d'interroger la mémoire collective de jeunes cégépiens francophones inscrits en sciences humaines. Le résultat le plus saillant fut que la plupart des étudiants rejoints voyaient dans l'histoire du Québec le récit « d'un groupe fort et uni qui se bat pour préserver sa spécificité, pour l'affirmer et la faire reconnaître », alors que certains, au contraire, voyaient surtout dans l'histoire du Québec une « série d'échecs, signe d'un peuple qui n'arrive à rien⁷ ». À la question sur le rapport Durham, les cégépiens interrogés ont, pour la plupart, répondu qu'il s'agissait d'une insulte aux Canadiens français, multipliant les termes pour décrire leur dégoût devant ce document⁸. Au sujet de la Confédération, plusieurs ont affirmé que les francophones sont minorisés encore davantage par cette nouvelle constitution⁹. Quant aux deux référendums, une partie des répondants affirmaient que les Québécois auraient été trop « peureux » pour faire l'indépendance nationale, d'autres disaient que les Québécois devraient

⁶ Marie-Laure Julien. (2006). La mémoire collective : récits de cégépiens concernant les représentations du parcours historique franco-québécois. (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal, p. ii.

⁷ *Ibid.*, p. vii.

⁸ *Ibid.*, p. 36.

⁹ *Ibid.*, p. 38.

passer à autre chose, alors que d'autres encore affirmaient plutôt que l'idée d'indépendance demeurait toujours pertinente¹⁰. De manière globale, les étudiants voyaient dans l'histoire du Québec d'abord l'aventure de la majorité historique francophone au fil du temps : « Bien qu'étant le sujet principal de cette histoire [du Québec], les étudiants présentent les Québécois dans leurs récits comme ayant à la fois un rôle actif, ceux-ci faisant ou provoquant leur histoire, et un rôle passif, le groupe en subissant parfois les aléas¹¹. » Sur le plan de la conscience nationale, les répondants aux questionnaires affirmaient que le Québec est différent du Canada, notamment en raison de sa langue, son histoire et sa culture¹². Julien affirme que les traits qui reviennent le plus souvent pour décrire les Québécois chez les répondants sont « l'ouverture, le sentiment d'appartenance et la fierté du peuple¹³. » Également, les cégépiens ont le sentiment que l'histoire du Québec est marquée par la domination, que ce soit par la France, les Anglais, l'Église ou « les élites¹⁴ ». Cependant, cette domination est aussi vue comme ardemment combattue avec force et fierté¹⁵, ce qui ferait des Québécois un peuple combattif. Cette réalité fait conclure aux mêmes étudiants que les Québécois sont habités par un réel sentiment d'appartenance. Julien affirme ainsi que ce qui se dégage des questionnaires remplis est que le Québec est très souvent dépeint de manière positive par les étudiants¹⁶.

Le mémoire de Julien dépeint une jeunesse qui a connu le second référendum sur la souveraineté alors qu'elle était encore enfant. Le scandale des commandites qui a lieu en même temps que le déroulement de la recherche pèse manifestement sur la conscience nationale des jeunes. Sa population concernait la génération Y, qui diffère passablement de la génération Z que nous sommes allés interroger. Cela dit, de toute évidence, cette jeunesse post-référendaire de 2004 avait déjà une conscience nationale axée sur la défense d'un Québec français, peut-être même d'un Québec indépendant, ayant fait preuve de résilience dans son histoire.

¹⁰ *Ibid.*, p. 39-40.

¹¹ *Ibid.*, p. 56.

¹² *Ibid.*, p. 60.

¹³ *Ibid.*, p. 64.

¹⁴ *Ibid.*, p. 68.

¹⁵ *Ibid.*, p. 70.

¹⁶ *Ibid.*, p. 72.

1.2 Projet de recherche

Jocelyn Létourneau a fait une enquête similaire à celle de Julien avec l'aide de moyens plus importants. Sur plusieurs années, son équipe de recherche est allée interroger des élèves de 3^{ème}, 4^{ème} et 5^{ème} secondaire, ainsi que des étudiants du cégep et de l'université, à la fois des francophones et des anglophones. Le questionnaire distribué aux jeunes ne posait qu'une seule question ayant rapport avec la conscience historique. Létourneau faisait le constat que beaucoup de jeunes voyaient dans l'histoire du Québec un parcours de résilience face à l'adversité, notamment devant la Conquête et ses conséquences. Il affirme que les travaux de l'historiographie des trente dernières années, à rebours du récit national traditionnel, a très peu influencé la conscience historique des jeunes¹⁷. Il conclut ainsi :

Il semble de même que le paradigme de la ``pensée historique``, qui inspire plus ou moins l'enseignement de l'histoire depuis près de deux décennies et qui a trouvé un nouvel élan dans la mise en place du programme Histoire et éducation à la citoyenneté, n'ait pas altéré les visions historiques des élèves. Ceux-ci, en effet, continuent largement d'inscrire leurs représentations du passé québécois dans la matrice historique accréditée, qui est d'ordre politico-national, et reprend copieusement le script familier du destin dramatique d'un peuple. (...) il se pourrait que les adeptes de ce paradigme sous-estiment la vigueur des grands récits nationaux à structurer les visions historiques des individus, y compris celles des jeunes¹⁸ (...).

Alors que Létourneau lui-même ne partage pas la vision dominante proposée par les jeunes, il concluait que la jeunesse québécoise interrogée avait tendance à voir le Québec comme une société dominée, victime d'un sort difficile, mais qui a su demeurer forte au fil du temps. Il constate que les jeunes sont ignorants de leur passé, mais qu'ils en ont tout de même une « vision d'ensemble » qui viendrait de la mémoire collective¹⁹.

1.3 Sondages

Du côté des sondages, la firme Léger Marketing a révélé en février 2023 les résultats de préférences politiques chez les Québécois, en montrant également le sous-groupe des jeunes électeurs (18-34 ans). Chez cette catégorie d'âge, l'appui à la souveraineté du Québec se situait à 31%, alors que la

¹⁷ Jocelyn Létourneau, *Je me souviens? Le passé du Québec dans la conscience de sa jeunesse*, Fides, 2014, p. 229.

¹⁸ *Ibid.*, p. 230.

¹⁹ Jocelyn Létourneau, *Le Québec entre son passé et ses passages*, Fides, 2010, p. 43-49.

proportion d'opposants à cette option se situait à 49%, en y ajoutant 20% d'indécis, pour 314 répondants en tout²⁰. Dans le même sondage, la firme posait une question d'actualité au sujet de la nomination d'Amira Elghawaby au titre de représentante spéciale de la lutte contre l'islamophobie par le gouvernement du Canada, et demandait aux répondants s'il s'agissait d'une bonne décision. Dans la tranche d'âge des 18-34 ans, 23% affirment qu'il s'agit d'une bonne décision, 26% disent le contraire, et 51% ne savent pas ou refusent de répondre²¹. La réponse des jeunes se démarque nettement des répondants de 35 à 54 ans et des 55 ans et plus, qui affirment une opposition plus importante à la nomination d'Amira Elghawaby. Au sujet du chemin Roxham, la firme demandait s'il fallait le fermer (chose qui s'est effectuée le mois suivant le sondage). Les 18-34 ans étaient 31% à souhaiter le garder ouvert, contre 38% à vouloir le fermer, puis 32% refusaient de répondre ou ne savaient pas. Encore une fois, cette répartition des positions contraste avec les générations précédentes, qui appuient à la majorité une fermeture du chemin Roxham.

Sur des questions « identitaires », les plus vieux ont tendance à défendre la nation québécoise face à ce qui est considéré comme du Québec bashing (l'affaire Amira Elghawaby) ou comme une menace à l'intégrité culturelle nationale (le chemin Roxham). Cela dit, sur la question de la souveraineté, les jeunes ne sont pas plus opposées à cette idée que les précédentes générations, car la proportion de personnes qui y sont opposées chez les 18-34 ans est à peine moindre que celle des plus vieux. Il y a surtout un gonflement des indécis sur cette question. Cela peut s'expliquer par la faible présence de grandes questions éveillant les tensions entre le Québec et le Canada dans les dernières années dans le débat public, alors que les plus vieux ont connu les référendums, les négociations constitutionnelles, le scandale des commandites. Les jeunes sont donc moins souverainistes, moins favorables à des politiques plus restrictives en immigration, et moins sensibles à ce qui est considéré comme un dénigrement du Québec dans l'espace public.

Un ouvrage qui a fait les manchettes dans les dernières années permet de connaître un peu mieux la personnalité collective des Québécois par le biais de sondages. Il s'agit du *Code Québec* par Léger, Nantel et Duhamel. En faisant une vaste enquête, les auteurs ont découvert sept traits qui distingueraient les Québécois des autres peuples dans le monde. Selon eux, les Québécois seraient

²⁰ Léger, *Rapport – Intentions de vote, baromètre des personnalités et enjeux actuels*, février 2023, p. 15 <https://legermarketing.wordpress.com/wp-content/uploads/2023/03/Rapport-politique-Fevrier-2023.pdf>

²¹ *Ibid.*, p. 27.

heureux, consensuels, détachés, victimes, villageois, créatifs et fiers²². Heureux, les Québécois ont bien des problèmes, mais ils s'estiment heureux de leur vie à 88%, par rapport à 77% pour le reste du Canada²³. Les Québécois seraient de bon vivants et aimeraient rire, en ferait foi la place que prend l'industrie de l'humour au Québec²⁴. Consensuels, les Québécois le seraient beaucoup par rapport aux Français, qui aiment les débats passionnés. Le débat serait assimilé ici à la « chicane », susceptible de défaire l'image d'unité²⁵. Quand les sondeurs affirment que les Québécois sont détachés, ils signifient plus particulièrement qu'ils ont un côté indécis. Cela fait en sorte qu'ils cherchent le juste milieu, qu'ils n'aiment pas les positions trop tranchées, qui signifieraient des gestes de rupture²⁶. Selon les auteurs, les Québécois « ne veulent pas prendre position et ont peur de s'engager afin de conserver toutes leurs options ouvertes²⁷. »

Victimes, les Québécois le seraient en donnant souvent une image d'eux-mêmes comme étant celle du perdant, de l'idiot du village, du maladroit²⁸. Modestes, les Québécois auraient le souci de ne pas se vanter, et auraient tendance à justifier leurs faiblesses sans chercher à les effacer²⁹. Les Québécois seraient également villageois de par un certain régionalisme, une culture d'entraide et de solidarité³⁰. Beaucoup d'entre eux préféreraient les petites villes de moins de 100 000 habitants, où la proximité entre les citoyens est plus importante que dans les grandes métropoles. Les Québécois sont créatifs par leur côté « patentoux », leur capacité à innover, à transgresser les normes. Enfin, ils seraient des gens fiers, non seulement individuellement, mais aussi collectivement, en éprouvant une fierté d'être Québécois et d'affirmer leur différence culturelle³¹. Il sera intéressant de vérifier si ces caractéristiques se retrouvent dans les observations faites par les répondants à notre propre questionnaire. Les jeunes cégépiens considèrent-ils que les Québécois se distinguent en effet par ces traits de personnalité? Pour les auteurs du *Code Québec*, la génération Milléniums, qui inclut les Y et les premiers Z, serait axée sur la réussite personnelle et

²² Jean-Marc Léger, Jacques Nantel et Pierre Duhamel, *Le Code Québec*, Les Éditions de L'Homme, 2016.

²³ *Ibid.*, p. 48.

²⁴ *Ibid.*, p. 52-3.

²⁵ *Ibid.*, p. 78.

²⁶ *Ibid.*, p. 92-3.

²⁷ *Ibid.*, p. 103.

²⁸ *Ibid.*, p. 116-7.

²⁹ *Ibid.*, p. 118.

³⁰ *Ibid.*, p. 140.

³¹ *Ibid.*, p. 209.

professionnelle et serait « une génération plus égalitaire, plus écoresponsable et sans frontières³². »

1.4 Essais

Dans *L'Histoire en trop*, Jacques Beauchemin fait état de la « mauvaise conscience » qui s'empare des souverainistes des années postréférendaires. Beauchemin constate que les derniers travaux de Gérard Bouchard et de Jocelyn Létourneau sur la conscience historique contribuent à cette mauvaise conscience qui voit dans la nation québécoise quelque chose de suspect, dont il faudrait reconfigurer les ressorts. Ce n'est pas que l'auteur nie l'importance de prendre en compte la pluralité, mais il voit des conséquences néfastes dans la manière dont les choses sont traitées : « l'ouverture aux autres pour laquelle la majorité francophone a déjà largement montré son inclination et que nous célébrons à bon droit laisse en suspens le problème essentiel de la mémoire, du sentiment d'appartenance et de la fidélité à une certaine représentation qu'ont d'eux-mêmes les francophones ``d'héritage canadien-français³³`` (...) ».

Ainsi, le souci pour la pluralité qu'on retrouve chez Bouchard et Létourneau fait trop souvent l'économie d'une réflexion sérieuse sur la légitimité de la conscience historique franco-québécoise, comme s'il ne s'agissait chaque fois que de la mettre de côté, ou bien de la désubstantialiser, afin de mieux accueillir « l'autre ». Chez Bouchard, plus particulièrement, il « est amené à épurer la conscience historique franco-québécoise de son contenu communautariste³⁴. », de telle sorte que les éléments culturels de la culture canadienne-française sont laissés de côté. Chez Létourneau, le problème est qu'il postulerait « la bonne santé culturelle et sociale » du sujet politique québécois, de telle sorte que le discours « victimaire » qu'il attaque n'est pour lui qu'une construction sociale parmi d'autres sans ancrage dans la réalité. Létourneau affirme lui-même que « les concepts de survivance, d'aliénation, d'empêchement, de mise en réserve ou en tutelle, etc., ne permettent pas d'englober ou de traduire la complexité et la subtilité de ce que l'expérience historique québécoise

³² *Ibid.*, p. 224.

³³ Jacques Beauchemin, *L'Histoire en trop*, VLB, 2002, p. 11.

³⁴ *Ibid.*, p. 138.

dans son déroulement empirique³⁵. » Ce postulat donne une conséquence semblable à la pensée de Bouchard, puisque selon Beauchemin, il « abandonne l'héritage culturel francophone³⁶ ».

1.4.1 Jacques Beauchemin : le besoin d'une référence

Beauchemin affirme que le Québec est, de fait, « une société des identités ». Cela signifie non pas seulement que les minorités culturelles s'affirmeraient devant la majorité, mais qu'il y a également des revendications venant de groupes de différentes provenances : les femmes, les homosexuels, les croyants de différentes religions, etc. Connaissant des revendications multiples en provenance de ces groupes, le Québec est donc de fait une société des identités. Beauchemin, par ailleurs, ne fait pas que déplorer cet état de fait, car il y voit une « avancée de la démocratie » ainsi qu'un « élargissement de la citoyenneté³⁷ », permettant de mieux faire entendre des discours longtemps refoulés aux marges. Selon lui, les « sociétés contemporaines paraissent en cela demeurer fidèles au projet émancipateur de la modernité³⁸. »

Cela dit, il constate un problème dans la manière dont cette société des identités se déploie. Les différences de chacun n'arrivent plus, en effet, à être subsumées « sous la figure d'un sujet politique unitaire³⁹ », comme la nation. Ce qu'il voit comme une « fragmentation de la communauté politique⁴⁰ » pose de sérieux problèmes pour garantir le vivre-ensemble. Selon Beauchemin, une société comme le Québec a besoin de tisser des liens entre les citoyens de différents groupes. Il trouve une solution par la mémoire collective :

Il n'y a pas de projet politique sans fondement communautariste. La communauté constitue l'espace concret-historique où l'action de la société sur elle-même peut s'inscrire dans un univers de sens et lui procurer une référence au bien-commun défini en relation à une mémoire longue du vivre-ensemble⁴¹.

³⁵ Jocelyn Létourneau, *Passer à l'avenir. Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Boréal, 2000, p. 145.

³⁶ Beauchemin, *L'Histoire en trop*, *Op. cit.*, p. 139.

³⁷ *Ibid.*, p. 80.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, p. 81.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 83.

⁴¹ *Ibid.*, p. 134.

Ainsi, pour Beauchemin, les Québécois ne doivent pas oublier qu'en dehors de leurs particularismes propres à leur groupe d'appartenance, ils font également partie d'une communauté de mémoire qui unit tous les citoyens. Cette nation ne saurait se résumer à célébrer la diversité : elle doit avoir une conscience historique capable de cimenter l'unité nationale.

1.4.2 Mathieu Bock-Côté et l'analyse de la conscience nationale post-référendaire

Dans un même ordre d'idées, dans *La Dénationalisation tranquille*, Mathieu Bock-Côté, s'inspirant des travaux de Beauchemin, montre la tentative de remodelage de la conscience historique par une certaine intelligentsia québécoise au cours des douze années qui suivent le second référendum sur la souveraineté du Québec. Il associe cette intelligentsia à ceux qui écrivent « l'historiographie officielle », universitaire, qui se prétend rigoureuse et scientifique, et l'oppose à l'historiographie populaire, qui est celle, essentiellement, des biographes et des auteurs qui réfléchissent à la condition québécoise en explicitant la conscience historique plutôt qu'en cherchant à la déconstruire ou la réorienter⁴². En analysant les travaux de Gérard Bouchard et de Jocelyn Létourneau, il constate que ces deux penseurs tentent de réorienter la conscience historique québécoise vers une forme de dénationalisation, qui tend à désubstantialiser la nation québécoise de son récit historique traditionnel. De Létourneau, il constate une « perspective postnationale⁴³ » qui brouille la référence nationale au Québec. Gérard Bouchard essaierait, selon lui, de plaquer une idéologie du pluralisme sur le cas québécois en masquant cette tentative sous le discours de l'objectivité scientifique. Ailleurs, il dira que l'interculturalisme de Gérard Bouchard, selon lui, serait fort semblable au multiculturalisme canadien, qui entendrait nier la légitimité de la conscience historique québécoise au profit d'une société où aucun groupe culturel ne prétend définir la culture nationale⁴⁴. Le mouvement souverainiste des années post-référendaires serait selon lui affecté par ces tentatives de réorientation de la conscience historique, de telle sorte que les élites souverainistes n'arriveraient plus à assumer l'histoire nationale québécoise.

En faisant l'analyse des travaux de Jocelyn Létourneau, il y décèle non pas un antinationalisme, mais une vision postnationale, qui chercherait à comprendre le parcours collectif québécois comme

⁴² Mathieu Bock-Côté, *La Dénationalisation tranquille*, Boréal, 2007, p. 133-6.

⁴³ *Ibid.*, p. 97.

⁴⁴ Mathieu Bock-Côté, « La discrimination positive est injuste », *Le Journal de Montréal*, 30 décembre 2017 ; « Les jeunes libéraux et le multiculturalisme », *Le Journal de Montréal*, 8 août 2019.

une société, sans être une nation⁴⁵. Inquiet de cette tournure des choses, Bock-Côté affirme qu'il « faut à un peuple quelque chose comme une certaine idée de lui-même, un destin, la possibilité d'une mission à accomplir, au moins une vraie raison d'être⁴⁶. » Cette mission à accomplir, il la voit dans la réalisation de l'indépendance nationale⁴⁷, qui serait selon lui profondément inscrite dans l'histoire du Québec, hantée par son « désir d'achèvement », expression reprise par Alexandre Poulin dans son analyse de la politique québécoise sous François Legault⁴⁸. S'opposant très clairement à l'historiographie officielle des dernières années, Bock-Côté décèle un retour du marxisme dans la recherche universitaire, qui se serait converti dans la « politique des identités », idée qu'il reprendra et explicitera quelques années plus tard⁴⁹. En faisant la promotion de l'identité de chaque communauté d'une « société pluraliste », la politique des identités, qui se trouverait dans l'historiographie officielle, aurait pour conséquence de dévaloriser la nation et sa quête fondamentale.

1.4.3 Gérard Bouchard, le passage du Québec à la différence

Un des ouvrages critiqués par Beauchemin et Bock-Côté est *La Nation québécoise au futur et au passé* de Gérard Bouchard. Dans ce livre, Bouchard entend repenser la nation québécoise sous l'angle de la pluralité, de telle sorte que la conscience historique du Québec devra faire des concessions pour mieux accueillir la diversité qui caractérise la nation québécoise contemporaine. Bouchard remarque ainsi qu'« on assiste au difficile passage de l'homogénéité à la différence⁵⁰. » Selon lui, la nation dans sa forme « ethnique » ne peut plus avoir cours, en raison des changements démographiques que connaissent les sociétés occidentales. La nation civique ne peut elle-même pas servir de cadre de référence, car les principes de ralliement de la collectivité seraient trop abstraits, d'autant plus que les pays qui font modèle de nation civique ont toujours, tout de même, une forme d'identité collective ayant des éléments « ethniques⁵¹ ». Il faut donc plutôt penser le débat en termes d'homogénéité et de diversité, cette dernière devant prendre davantage de place qu'auparavant. Dans ce contexte, Bouchard parle des États des Amériques comme des

⁴⁵ Mathieu Bock-Côté, *La Dénationalisation tranquille*, *Op. cit.*, p. 127.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 46.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 149-50.

⁴⁸ Alexandre Poulin, *Un Désir d'achèvement*, Boréal, 2020.

⁴⁹ Mathieu Bock-Côté, *Le Multiculturalisme comme religion politique*, Cerf, 2016.

⁵⁰ Gérard Bouchard, *La Nation québécoise au futur et au passé*, VLB, 1999, p. 38.

⁵¹ *Ibid.*, p. 24.

« collectivités neuves⁵² » qui ont toujours connu le métissage et les changements dans leur histoire⁵³. Le passage de l'homogénéité à la diversité ne doit donc pas être vu comme un grand bouleversement pour la conscience historique, mais simplement comme une forme d'actualisation d'une condition qui fut toujours présente. Ces collectivités neuves seraient plus aptes que les pays d'Europe à faire la conversion de leur conscience historique vers la diversité, puisque leur culture serait moins « robuste ». Il formule son propos ainsi : « moins robustes culturellement, moins sûres d'elles-mêmes, elles sont peut-être en situation de réagir plus vite aux nouvelles réalités [que les nations d'Europe]⁵⁴ (...) ». Le Québec doit ainsi apprendre à vivre sous cette nouvelle culture nationale métissée⁵⁵. Il insiste pour dire que le « Québec est une société qui accepte bien la différence, voyant même dans la diversité ethnique une richesse⁵⁶. »

Selon lui, Fernand Dumont défendrait trop la nation canadienne-française et son propos pris tel quel n'aurait plus la même pertinence aujourd'hui, dans la mesure où celui-ci serait trop enfermé dans le « vieux paradigme de la survivance⁵⁷ ». Le nouveau paradigme pour penser la conscience historique devra éviter l'exclusion et l'ethnocentrisme⁵⁸ – qui auraient été selon lui pratiqués lors de la lutte pour la survivance⁵⁹ – pour « réinventer l'histoire nationale » d'une toute nouvelle façon⁶⁰. Bouchard affirme que la nation est « un construit temporaire, de nature politique, fruit de négociations collectives dont l'issue n'est jamais définitive ; voici la nation non plus comme donné mais comme processus⁶¹. » Dans cet ordre d'idées, la nation québécoise serait une « francophonie nord-américaine⁶² » et non plus une nation enracinée possédant une certaine homogénéité culturelle qui traverse les siècles. Après tout, dans un livre d'entretiens, il ajoute que les représentations des collectivités neuves « changent d'une génération à l'autre⁶³ » et qu'il y aurait une modification constante de l'identité collective. Cette vision de la conscience historique telle qu'apportée par Gérard Bouchard a-t-elle percolée dans les représentations des jeunes Québécois?

⁵² Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau monde*, Boréal, 2000, p. 77-81.

⁵³ Bouchard, *La Nation québécoise au futur et au passé*, *Op. cit.*, p. 64-7.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 18.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 12.

⁵⁶ Gérard Bouchard et Alain Roy, *La Culture québécoise est-elle en crise?*, Boréal, 2007, p. 65.

⁵⁷ Bouchard, *La Nation québécoise au futur et au passé*, *Op. cit.*, p. 50.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 89.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 111.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 99.

⁶¹ *Ibid.*, p. 120.

⁶² *Ibid.*, p. 125.

⁶³ Gérard Bouchard et Michel Lacombe, *Dialogue sur les pays neufs*, Boréal, 1999, p. 32.

Les travaux de Létourneau et de Julien nous indiquent que jusqu'au début des années 2010, du moins, l'entreprise n'a pas fonctionné, ou peu. Qu'en est-il aujourd'hui ?

1.4.4 Les conséquences psychologiques de la Conquête

Dans *Le Défi québécois*, Christian Dufour remonte aux origines de l'histoire du Québec pour mieux comprendre la condition québécoise. Selon lui, la Conquête serait toujours présente dans l'inconscient collectif des Québécois⁶⁴, engendrant des conséquences majeures sur la personnalité collective. La domination du Canada se maintient tout au long de l'histoire sur le Québec, qui ne se gêne pas pour s'approprier les symboles identitaires de la nation québécoise. Dufour affirme ainsi que « l'histoire du Canada peut être vue comme un lent mais systématique siphonnage de l'identité québécoise par l'identité canadienne⁶⁵. » Retenons la justesse du mot « siphonnage » pour décrire le phénomène, car si le castor, la feuille d'érable, le Ô Canada furent d'abord des symboles du Canada français face aux Anglais loyalistes, ils font évidemment aujourd'hui partie des grands symboles représentant l'identité canadienne dans son ensemble.

Selon Dufour, le nationalisme québécois serait atteint d'un handicap en raison de sa rupture avec le passé, qui a pour conséquence de ne pas tirer des leçons des défaites⁶⁶. Il décèle la peur de l'assimilation au cœur de l'identité québécoise : « C'est la version sans cesse renouvelée de ``l'impensable``, le trop-plein refoulé d'émotions que se sont transmis de père en fils les descendants des conquis de 1760⁶⁷ », propos qui rejoint Jacques Beauchemin et Alexis Tétreault. Le premier repère en effet cette crainte de l'assimilation dans la conscience historique, qui est paradoxalement aussi en présence de la « permanence tranquille », ce sentiment que les Québécois existeront toujours en dépit des aléas de l'histoire et que l'assimilation n'aura jamais lieu⁶⁸. Le second, Alexis Tétreault, parle de deux mythologies nationales en concurrence au fil de l'histoire du Québec, qu'il nomme la mythologie de la normalité et celle de la vulnérabilité. Cette dernière a rapport avec cette peur de l'assimilation, qui, selon Tétreault, pousse la nation québécoise à l'action pour éviter l'impensable⁶⁹. La crainte de l'assimilation est donc bien et belle au cœur de la

⁶⁴ Christian Dufour, *Le Défi québécois*, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 18.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 62.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 85.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 106.

⁶⁸ Jacques Beauchemin, *Une Démission tranquille*, Boréal, 2020.

⁶⁹ Alexis Tétreault, *La Nation qui n'allait pas de soi*, VLB, 2022.

conscience historique, mais en fonction de l'époque et du contexte politique, sa présence est fluctuante.

En parlant de l'identité québécoise, Dufour affirme qu'« [i]l y a, ancré en elle, le besoin de l'approbation de ``l'autre``, qu'il soit le conquérant, l'Anglais ou la partie canadienne d'elle-même⁷⁰. » La conscience historique serait ainsi habitée par un tel complexe, que nous pourrions qualifier, à la suite de plusieurs autres, d'un complexe de colonisé, propre aux peuples non affranchis psychologiquement du colonisateur⁷¹.

1.5 Conclusion

La littérature des dernières années sur la question de la conscience nationale nous semble tendre vers un certain portrait. D'un côté, par Bouchard et Létourneau, on observe un mouvement important au sein du milieu universitaire pour rendre la conscience nationale davantage plurielle, souhaitant la faire adhérer à une vision plus axée sur le respect de l'autre que sur la promotion d'une identité nationale. D'un autre côté, Beauchemin et Bock-Côté réagissent à cette réorientation de la conscience nationale en prônant une vision plus nationaliste de l'identité québécoise. Les conséquences concrètes de ces débats dans la conscience nationale de la jeunesse québécoise sont difficiles à anticiper. La jeunesse interrogée par Julien et Létourneau, qui est d'abord celle des années 2000 et du début 2010, semble avoir une conscience nationale penchant nettement davantage du côté des penseurs nationalistes. Les jeunes Québécois auraient donc tendance à perpétuer une conscience nationale semblable à celle des générations précédentes. Cela dit, les travaux de Léger, Nantel et Duhamel ainsi que les sondages Léger nous montrent qu'il y a du mouvement. Les jeunes Québécois d'aujourd'hui sont peut-être moins nationalistes que les générations précédentes, mais peut-être pas moins indépendantistes. La conscience nationale des jeunes d'aujourd'hui a peut-être subie une inflexion : elle ne tire pas les mêmes leçons de l'histoire

⁷⁰ Christian Dufour, *Le Défi québécois*, *Op. cit.*, p. 129.

⁷¹ Voir à ce sujet Jean Bouthillette, *Le Canadien français et son double*, Boréal, 2018. On peut également trouver des expériences similaires chez les immigrants des États-Unis : « J'ai vomi à lire leurs journaux, j'ai lu leur littérature, observé leurs coutumes, mangé leur nourriture, désiré leurs femmes, visité leurs musées. Mais je suis pauvre et mon nom se termine par une voyelle, alors ils me haïssent, moi et mon père et le père de mon père, et ils n'aimeraient rien tant que de me faire la peau et m'humilier encore (...) alors quand je te traite de mêtèque ce n'est pas mon cœur qui parle mais cette vieille blessure qui m'élance encore, et j'ai honte de cette chose terrible que je t'ai faite, tu peux pas savoir. » dans John Fante, *Demande à la poussière*, dans *Romans I*, Christian Bourgois Éditeur, 1995, p. 453.

que leurs parents ou grands-parents et ne vit pas le rapport à la nation québécoise de la même façon. Nous verrons dans l'analyse des réponses à notre questionnaire ce qui se dégage dans la vision des jeunes, et si les changements ou les constances observés parmi les chercheurs s'y manifestent.

CHAPITRE 2

CADRE CONCEPTUEL

2.1 Idéologies, discours, représentations

Nous faisons des distinctions entre des concepts sociologiques souvent utilisés dans la recherche. En nous fiant sur le dictionnaire du CNRS, nous voyons l'idéologie, par exemple, comme un « ensemble plus ou moins cohérent des idées, des croyances et des doctrines philosophiques, religieuses, politiques, économiques, sociales, propre à une époque, une société, une classe et qui oriente l'action⁷². » L'idéologie se confond souvent avec une philosophie politique, qui donne un point de vue global sur la société et sur les grandes valeurs qui devraient l'orienter. Des idéologies québécoises communes sont par exemple le nationalisme, l'indépendantisme, le libéralisme, le progressisme, le conservatisme, ou encore, plus loin dans notre histoire, l'ultramontanisme, l'anticléricalisme, le marxisme.

2.1.1 Idéologies

Selon Ralph Heyndels, l'*idéologie* se caractérise par trois principes régulateurs, à savoir la production, la constitution d'un système organisé et le fait de remplir « une fonction sociale inscrite dans une historicité déterminée⁷³. » Autrement dit, l'idéologie produit des représentations, des discours, des règles et doit se constituer comme système organisé pour s'implanter. Sa présence exerce ainsi une fonction dans l'histoire, affirmant être la bonne idéologie pour une époque et un contexte donné. Également, « *Maintenir le pouvoir* est l'une des principales fonctions sociales de l'idéologie⁷⁴. » Tout comme le conatus chez Spinoza persévère dans son être, l'idéologie persévère dans son statut dominant. Elle se caractérise également par les énergies qu'elle libère et canalise : « (...) l'idéologie encourage et dynamise l'aveuglement de la passion primaire tout en désamorçant la puissance subversive du désir, en la détournant⁷⁵. » Ainsi, certaines passions de l'âme humaine réussissent à trouver lieu dans l'idéologie, notamment par l'appel au combat, qui éveille chez

⁷² Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, « Idéologie », <https://www.cnrtl.fr/definition/id%C3%A9ologie>

⁷³ Ralph Heyndels, « L'idéologie : Critique d'une notion », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Janvier-Juin 1981, NOUVELLE SÉRIE, Vol. 70 (Janvier-Juin 1981), p. 159.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 164.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 168.

certaines le *thymos*⁷⁶, ou l'ardeur, le goût du risque. Selon Heyndels, l'idéologie trouve des acceptions très plurielles d'un théoricien à l'autre. Marx, par exemple, voit l'idéologie comme une manifestation des conditions socio-économiques, autrement dit la superstructure, alors que l'économie joue le rôle de l'infrastructure. Chez Durkheim, l'idéologie a une « puissance de contrainte collective », ne se limitant pas à un seul individu comme dans le cas de croyances personnelles. Chez Adorno, il possède un caractère institutionnel, devant s'imposer par la voie d'institutions comme l'école, l'État, les médias, etc⁷⁷. L'idéologie se distingue en cela du discours et des représentations, qui n'ont pas nécessairement besoin des institutions pour trouver leur expression, et qui n'ont pas nécessairement la même puissance de contrainte collective.

Chez Julien Freund, l'idéologie n'est pas, comme le croient les marxistes, nécessairement le reflet des conditions socioéconomiques. Selon Freund, le politique et l'économie répondent à deux logiques différentes⁷⁸, qui ne sont pas toujours en lien, de telle sorte qu'une idéologie politique n'est pas forcément le reflet des intérêts de classe, mais plutôt le fruit de valeurs, de combats d'idées, d'une culture collective. Le point de vue de Freund rejoint également plusieurs penseurs que nous pourrions qualifier de droite, par exemple Patrick Buisson, pour qui l'économie répond à une tout autre affaire que les idéologies politiques qui sont en concurrence dans la société contemporaine⁷⁹. Il en est de même pour plusieurs théoriciens du conservatisme américain, qui ont pensé l'importance de l'enracinement, de la communauté et des valeurs collectives de la société américaine sans sentir la nécessité d'élaborer une doctrine économique sous-jacente⁸⁰.

Pour Max Weber, nous savons que sa lecture semble quasi inversée à celle de Marx. Dans son fameux classique *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, il montre comment les différentes sectes protestantes qui ont imposé leur présence aux États-Unis et dans différents pays protestants ont su façonner « l'esprit du capitalisme ». Pour résumer sa démonstration, Weber affirme que les idéologies protestantes ont convaincu leurs fidèles que ceux qui ont un succès

⁷⁶ Platon, *La République*. Traduction et présentation par Georges Leroux, Flammarion, 2018.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 159

⁷⁸ Julien Freund, *Lettres de la vallée. Méditations philosophiques et politiques*, La Nouvelle Librairie, Collection Éternel retour, 2021.

⁷⁹ François Bousquet, *La Droite buissonnière*, Éditions du Rocher, 2017.

⁸⁰ George H. Nash, *The Conservative Intellectual Movement in America since 1945 (Thirtieth anniversary edition)*, ISI Books, 2006.

économique sur Terre ont la « preuve » qu'ils ont été élus pour aller au paradis⁸¹. En répandant cette idée, les idéologies protestantes ont ainsi contribué leurs fidèles à travailler d'arrache-pied pour obtenir le succès matériel et financier, ce qui aurait donné une longueur d'avance économique aux pays protestants. Gagnants du nouveau système économique se mettant en place dès la fin du XVIII^{ème} siècle, les pays protestants auraient ainsi imposé l'esprit du capitalisme qui domine le monde, « emprisonnant » ainsi la modernité dans la fameuse cage d'acier. L'esprit du capitalisme, idéologie économique axée sur le gain, la productivité et l'efficacité, serait donc surtout le fruit d'une idéologie religieuse. Pour Pierre Manent, la démonstration de Weber ne suffit pas à établir un lien de cause à effet entre l'idéologie protestante et l'esprit du capitalisme⁸². Selon lui, l'étude de Weber ne montrerait pas le lien de cause à effet entre les deux variables, dévoilant seulement une corrélation, sans pourtant prouver une causalité. Pourtant, la conception de la vie en société de Manent n'est elle-même en rien fondée sur une infrastructure économique⁸³, lui qui fonde ses réflexions sur le mouvement des idées et des facteurs de sociologie politique.

Dans la même veine que Manent, une philosophe comme Chantal Delsol axe sa réflexion des idéologies contemporaines sur les visions du monde en concurrence⁸⁴. Ainsi, la modernité tardive⁸⁵ serait notamment caractérisée par la *fin de la chrétienté*, autrement dit le christianisme fait civilisation, qui régna en Occident pendant plusieurs siècles. Cette fin de la chrétienté⁸⁶ signifie la montée en puissance de croyances et d'idéologies qui ont la volonté de liquider l'ancien monde. Les grands dogmes de la chrétienté tombent au profit de nouvelles conceptions de la vie en société et de la politique. Une idéologie postchrétienté s'impose ainsi en Occident en prêtant des éléments à l'idéologie précédente. C'est ce que Delsol nomme le palimpseste : l'avènement d'un nouveau monde se fait toujours par l'appropriation et l'actualisation d'éléments du monde ancien. Pensons par exemple à l'encens, utilisé lors de rites païens et d'abord proscrit par les premiers chrétiens, alors que le christianisme finira par s'approprier cet élément. Du côté des idéologies politiques, nous savons par exemple que le nazisme a emprunté aux croyances païennes la fameuse croix

⁸¹ Max Weber, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Gallimard, Collection tel, 2004.

⁸² Pierre Manent, *Le Regard politique : entretiens avec Bénédicte Delorme-Montini*, Flammarion, 2010.

⁸³ Pierre Manent, *La Cité de l'homme*, Fayard, Collection L'Esprit de la Cité, 1994.

⁸⁴ Chantal Delsol, *Le Souci contemporain*, Éditions La Table Ronde, Collection La petite vermillon, 1996.

⁸⁵ Chantal Delsol, *Éloge de la singularité. Essai sur la modernité tardive*, Éditions La Table Ronde, Collection Contretemps, 2000.

⁸⁶ Chantal Delsol, *La Fin de la chrétienté*, Cerf, 2022; Chantal Delsol, *L'Âge du renoncement*, Cerf, Collection La nuit surveillée, 2011.

gammée, et que le soviétisme a voulu imiter le christianisme dans sa croyance en l'incorruptibilité des saints (notamment en préservant artificiellement le corps de Lénine). L'idéologie se nourrit donc d'idées, de symboles et de croyances anciennes pour légitimer sa présence, passant ainsi par une forme de continuité historique pour annoncer « le nouveau monde » et le progrès.

L'idéologie peut ici non seulement s'incarner par la coercition, comme dans le cas des totalitarismes et des autoritarismes du XX^e siècle, mais également, comme aujourd'hui, par la dérision⁸⁷. Pour Delsol, une idéologie peut donc imposer sa norme non seulement par la menace et la peur, mais aussi en ridiculisant les idées contraires, ce qui serait une stratégie encore plus efficace. Czeslaw Milosz, analysant la force du communisme sur les consciences, remarque qu'une idéologie officielle et dogmatique crée, chez ceux qui pensent autrement, un dédoublement de la personnalité⁸⁸, faisant en sorte qu'un habitant d'une dictature communiste doit s'afficher publiquement en accord avec l'idéologie politique, tout en gardant ses convictions profondes, contraires à celles des autorités politiques. Cependant, ce dédoublement *constant* de la personnalité est si fort qu'il finit par semer la confusion chez l'individu, de telle sorte qu'il peut finir par ne plus savoir quelles sont les idées et les croyances qui lui appartiennent en propre, et quelles sont celles qui sont seulement utiles à afficher pour vivre en société.

Pour Fernand Dumont, l'idéologie est couramment définie comme un système d'idées inscrit dans les structures sociales⁸⁹. Elle trouve racine dans le fait de conférer un sens à une situation pour pousser à l'action⁹⁰. Selon Dumont, l'idéologie est une *illusion*, car elle donne une conception *fonctionnelle* de la vie collective⁹¹, alors que cette dernière dépasse toujours toute explication totalisante. Cela dit, ce n'est pas parce que l'idéologie est une illusion qu'elle perd pour autant tout intérêt, loin de là : « L'idéologie est une réalité qui influe sur les hommes et leurs institutions. Serait-elle fausse qu'il faudrait compter avec elle comme on le fait avec une force historique⁹². » C'est que l'idéologie influence les hommes au quotidien : qu'ils se trompent ou non dans leurs idées, cela n'enlève rien à l'importance de l'idéologie. Cette dernière trouve ses champs de pratique

⁸⁷ Chantal Delsol, *La Haine du monde. Totalitarismes et postmodernité*, Cerf, 2016.

⁸⁸ Czeslaw Milosz, *La pensée captive*, Gallimard, Folio essais, 1988.

⁸⁹ Fernand Dumont, *Les idéologies*, Presses Universitaires de France, 1974, p. 5.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 9.

⁹¹ *Ibid.*, p. 16.

⁹² *Ibid.*, p. 20.

dans les rites religieux, les procédés judiciaires, l'école, la politique, le travail, la science, les mouvements sociaux, puis la nation. Par exemple, l'école a recours à des idées qui lui permettent de légitimer sa présence comme institution au sein de la société. Ce sont les idées de réussite scolaire, d'ascension sociale, d'apprentissage, d'éducation, d'évaluation des élèves et de leur épanouissement. La division du travail, telle que nous la connaissons depuis l'avènement de l'âge industriel, a aussi besoin de mobiliser une idéologie pour maintenir sa structure. Elle explique ainsi son efficacité, sa nécessité à l'ère des sociétés de masse, la hausse globale du niveau de vie qu'elle susciterait, etc.

De la même façon, la nation, telle qu'elle se présente depuis le début de la modernité, utilise une idéologie particulière pour se déployer. Après avoir fouillé l'importante documentation sur la nation, Fernand Dumont conclut avec l'anthropologue Siegfried F. Nadel que « la nation, c'est la conception que ses membres s'en font⁹³... » Cette définition peut sembler manquer de précision, mais c'est en raison du fait que les définitions varient beaucoup d'un auteur à l'autre et d'une société à l'autre. Certains insistent sur le droit d'une collectivité, d'autres sur les frontières, alors que plusieurs insistent sur la culture, la langue, les valeurs, etc. Pour Dumont, il est important d'analyser de quelle manière les représentations promues par l'idéologie nationale permettent un agir collectif⁹⁴. C'est pourquoi nous faisons, dans notre recherche, un regroupement et une mise en ordre des différentes représentations de la nation qui sont présentes chez les jeunes cégépiens francophones. Ces représentations sont utiles à connaître et à comprendre pour savoir quelle est la forme d'idéologie nationale dominante dans la conscience collective. Elles permettent également de savoir vers quel agir collectif ces représentations amènent une communauté. Par le passé, l'idéologie nationale a pu, comme cela a été souligné maintes et maintes fois dans la recherche, justifier des atrocités et des visées expansionnistes. Une idéologie nationale d'extrême-droite, comme le fascisme ou le nazisme, cherche par exemple à supprimer ou persécuter tout groupe ou toute personne qui ne correspond pas au mythe de la nation comme race supérieure. À l'inverse, une idéologie nationale plus modérée tente de trouver les points de convergence entre des membres d'une nation qui ont des différences respectives.

⁹³ *Ibid.*, p. 94-5.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 95.

Au sein de toute idéologie, il y a présence d'une utopie, même si cette idéologie est conservatrice : son utopie est alors celle de la société statique, ou du retour à un ordre ancien⁹⁵. Fernand Dumont élargit la réflexion :

La procédure judiciaire serait impossible sans l'utopie de la justice, la médecine sans celle de la santé, le nationalisme sans figures du futur collectif, l'école sans visées d'une culture idéale, la doctrine scientifique sans l'anticipation de conquêtes que la recherche n'a pas encore assurées⁹⁶.

Autrement dit, pour qu'une idéologie puisse être légitime, il faut qu'elle ait une finalité, un *telos*, qui, quand bien même soit-il irréalisable dans sa « pureté », donne l'impression à ses adhérents que l'idéologie est présente pour que le monde puisse se rapprocher le plus près de cet idéal utopique. Après tout, l'utopie ne signifie pas quelque chose de complètement irréaliste, mais plutôt un « lieu qui n'existe pas », comme l'île imaginée par Thomas More⁹⁷. Pour Dumont, l'existence de l'idéologie en société est nécessaire, car l'homme, dans sa réflexion sur sa place dans la totalité sociale, doit passer par le *dédoublement*, autrement dit la culture seconde, ce qui se fait en l'occurrence par la production d'idéologies⁹⁸. Cette réflexion permet à l'homme de le pousser à l'action collective : « L'idéologie, comme la conscience individuelle, est la forme *officielle* des actions collectives⁹⁹. » Dumont nous montre ainsi que l'idéologie est absolument nécessaire à l'action collective, puisqu'une direction claire et cohérente doit être comprise par les adhérents. Par exemple, le communisme ne peut réaliser ses ambitions qu'en faisant comprendre à la population des idéaux simples à comprendre, une utopie définie, des objectifs clairs et un récit historique conséquent avec l'idéologie. La lutte des classes, la société sans classes, le matérialisme dialectique, la dictature du prolétariat, par exemple, sont des concepts qui permettent au communisme de se constituer comme idéologie cohérente et compréhensible, disponible à l'adhésion.

Dumont précise également que l'idéologie exerce une censure sur des réalités, privilégiant les informations qui confirment sa grille de lecture du monde. C'est ce que Heyndels avait également

⁹⁵ *Ibid.*, p. 116.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 117.

⁹⁷ Thomas More, *L'Utopie*, Flammarion, 2017.

⁹⁸ Dumont, *Les idéologies*, *Op. cit.*, p. 120.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 121.

vu, affirmant que l'idéologie « tend à dissimuler l'évidence du réel, qui n'est jamais première et immédiate, en même temps qu'elle camoufle le fondement même de son activité dissimulatrice. Autrement dit : elle ne se (re)connaît pas en tant que telle¹⁰⁰. » L'idéologie se proclame autre chose qu'idéologie. Ainsi, elle se croit être la vérité, la science, la voie bonne et évidente à suivre, le bon sens. Les idéologues ont d'ailleurs rarement l'impression d'être des idéologues : ils se voient plutôt comme des militants pour la justice sociale, des experts, des spécialistes qui « savent », des autorités dont on ne saurait contester la légitimité. Cela se voit notamment dans un certain discours écologiste, qui se réclame constamment de « la Science » pour légitimer chacune de ses idées, alors que la science, en soi, est l'étude des phénomènes, et non pas la mise en place d'un programme d'actions. Il y a donc, ici en l'occurrence, une dissimulation de l'action idéologique sous couvert d'une simple défense des faits scientifiques avérés.

Selon Dumont, les autres idéologies concurrentes à une idéologie sont constamment attaquées et décrédibilisées par cette dernière, notamment au nom du « progrès¹⁰¹ ». Le communisme se veut ainsi un progrès par rapport au capitalisme, le progressisme par rapport au conservatisme, la science par rapport aux superstitions, l'école par rapport à l'ignorance, etc. Les autres idéologies en concurrence sont donc considérées comme des facteurs de *retard*, d'obscurantisme, des préoccupations réactionnaires. Le propos de Dumont est d'autant plus pertinent que cette « religion du Progrès » qu'il décèle dans l'idéologie est aujourd'hui toujours d'actualité. Nous pouvons penser aux fines analyses de Philippe Muray sur ce qu'il appelait l'Empire du Bien, cette idéologie dominante de notre époque centrée sur la compassion et l'empathie, qui tend à disqualifier tout adversaire au nom d'un retard à rattraper et d'un vieux monde à faire table rase¹⁰². Dans un même ordre d'idées, plusieurs observateurs de notre temps analysent comment les idéologies en émergence se font toujours au nom d'un progrès, de la nécessité d'en finir avec un passé sombre, en l'occurrence raciste, patriarcal, sexiste, transphobe¹⁰³, etc. Pour reprendre Dumont, « L'idéologie est une expression qui triomphe ou veut triompher d'autres expressions¹⁰⁴. » Un

¹⁰⁰ Heyndels, *Op. cit.*, p. 161.

¹⁰¹ Dumont, *Les idéologies*, *Op. cit.*, p. 130.

¹⁰² Philippe Muray, *L'Empire du Bien*, Perrin, Collection tempus, 2019 ; Philippe Muray, *Festivus festivus, conversations avec Elisabeth Lévy*, Flammarion, 2008.

¹⁰³ Nathalie Heinich, *Le wokisme serait-il un totalitarisme?*, Albin Michel, 2023 ; Jean Sévillia, *Le Terrorisme intellectuel, de 1945 à nos jours*, Perrin, 2020.

¹⁰⁴ Dumont, *Les idéologies*, *Op. cit.*, p. 129.

ennemi doit donc nécessairement être désigné pour faire figure de repoussoir. Qu'advient-il alors des opinions, des besoins et des désirs refoulés par le discours idéologique? Dumont nous donne une réponse¹⁰⁵ :

Pour le droit comme pour la religion, le refoulé ne revient pas dans l'état où il était avant le refoulement. (...) Le refoulement est aussi une histoire de l'expression; ce qui a été oublié par la mémoire officielle poursuit son devenir propre. Et parfois, le refoulé ne ressurgit pas dans le même secteur que le discours officiel qui l'a évincé; il se déplace pour se dire ailleurs.

Cet ailleurs, Dumont le constate par exemple dans le syndicalisme. Ne trouvant pas nécessairement d'échos à leurs revendications en allant parler directement à leurs patrons, les travailleurs canalisent leurs désirs refoulés par des voix alternatives comme les syndicats. Il y a donc ici un déplacement du refoulé qui transforme le désir dans sa manifestation. De même, nous pourrions dire que dans le cas québécois, une certaine idée de la nation qui n'arrive pas à se concrétiser politiquement et institutionnellement n'en continue pas moins d'avoir « son devenir propre ». C'est le cas, par exemple, de l'indépendantisme, qui n'a jamais réussi à concrétiser son projet politique, mais qui n'en continue pas moins de travailler la nation québécoise et de façonner la conscience nationale. Le refoulé se canalise ici dans des regroupements de la société civile, des journaux, des revues, des livres, des partis politiques, etc.

2.1.2 Discours

Le *discours*, quant à lui, est un propos qui prend un certain angle d'analyse, qui véhicule des idées, et qui peut impliquer en lui une ou plusieurs idéologies. Par exemple, dans l'histoire du Québec, il y a eu les discours opposés à la conscription, les discours rassembleurs de Louis-Joseph Papineau, les discours marquants de René Lévesque : tous des discours politiques qui tentent d'amener la société vers des objectifs précis, en fonction de certaines valeurs. Selon Fernand Dumont, le discours tient une place centrale dans l'idéologie, car il représente la « faculté de discrimination » de l'idéologie, à savoir comment celle-ci est « ce par rapport à quoi, confrontées à la plus grande histoire, les actions collectives peuvent percevoir et surmonter leurs antinomies¹⁰⁶. » Le discours

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 134.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 112.

idéologique cherche l'adhésion de ceux qui l'écoutent et fait la démonstration de sa validité¹⁰⁷. En ce sens, « il est moins un ensemble de notions qu'un ensemble d'argumentations¹⁰⁸. » Ici nous touchons à la dimension polémique du discours : il assume qu'un autre discours est possible, que d'autres discours peuvent convaincre à l'adhésion d'autres idéologies. D'où la pertinence de mobiliser des arguments et des représentations convaincantes. Pour Dumont, le discours idéologique est nécessairement un système, car il doit faire preuve de cohérence et laisser le moins d'angles morts possibles qui délégitimeraient son propos. Le discours idéologique n'affirme pas pour autant que le monde tel qu'il va est cohérent et parfait. Bien au contraire, il reconnaît les antinomies de l'action, et affirme précisément vouloir les surmonter. Les propos censurés par le discours idéologique continuent de se développer, mais d'une autre manière que s'ils pouvaient le faire dans les canaux officiels. Le discours idéologique ne permet ainsi jamais de supprimer d'autres formes de pensée, qu'importe les moyens entrepris pour en finir avec elles.

2.1.3 Représentations

Les *représentations* sont quant à elles des images, des symboles, réels ou imaginaires, qui, dans une société, envoient des messages, des idées, des valeurs, des buts collectifs à atteindre. Selon Christian Guimelli, les représentations sociales « recouvrent donc l'ensemble des croyances, des connaissances et des opinions qui sont *produites et partagées* par les individus d'un même groupe, à l'égard d'un objet social donné¹⁰⁹. » Les représentations sociales sont donc communes à une collectivité particulière. Une nation produit et partage ainsi des représentations nationales, qui concernent les membres de la nation. Les représentations sociales ont pour fonction « d'interpréter la réalité qui nous entoure d'une part entretenant avec elle des rapports de symbolisation et d'autre part en lui attribuant des significations. (...) elle ne se manifeste pas indépendamment du champ social dans lequel, inévitablement, elle s'insère¹¹⁰. » Ainsi, les significations données par les représentations sociales permettent aux individus de se repérer dans la collectivité, de trouver des points d'ancrage.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 113.

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ Christian Guimelli, *La pensée sociale*, PUF, Collection Que sais-je?, 1999, p. 63.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 64.

Ces représentations, « socialement marquées », ne viennent jamais d'une conscience individuelle totalement autarcique. Il y a toujours présence du lien social, d'un contexte social dans les représentations. Sans quoi, il serait impossible pour les membres d'une collectivité de saisir, de comprendre une représentation, qui tomberait dans l'oubli. Une image qui n'attribue aucune signification, qui n'entretient aucun lien de symbolisation, ne peut pas être une représentation. Un drapeau est une représentation d'une nation, ou encore d'une organisation, d'un groupe quelconque, d'une équipe sportive. Un logo peut être la représentation d'une entreprise, d'une marque, d'un club. La représentation a ainsi la capacité d'unir des individus autour d'intérêts communs, d'espairs partagés, d'éléments d'identification qui transcendent les particularités de chacun. Les partis politiques ont eux-mêmes leurs représentations : un logo, un nom, un slogan, des idées phares, des formules chocs, un chef, des candidats vedettes. Ces représentations sont ainsi « produites et partagées par les individus d'un même groupe », qui ont des objectifs communs et qui visent à répandre leurs valeurs et leurs idées au sein d'une communauté politique donnée.

Au Québec, nous pouvons penser aux affiches du OUI et du NON lors des campagnes référendaires, qui représentent des couleurs affiliées à la nation d'attachement, des slogans véhiculant des idées (La séparation : non, merci ; Oui et ça devient possible), des images évocatrices (un globe pour un Québec nouveau pays, une fleur pour la paix, une feuille d'érable pour rappeler les origines canadiennes). En dehors du contexte politique, des symboles comme le harfang des neiges, animal emblématique du Québec, peuvent servir de représentations nationales notamment dans un contexte sportif. Des représentations peuvent également être en concurrence. Pensons à l'arbre emblématique du Québec, le bouleau jaune, qui remplace l'emblème traditionnel des Canadiens français de l'érable, approprié par le Canada. Des représentations peuvent ainsi se faire approprier par un autre groupe, une autre institution qui n'est pas à la source des représentations en question. Entre le Québec et le Canada, nous pouvons également penser à l'emblème du castor, à la feuille d'érable, à l'hymne national (Ô Canada), au drapeau du Canada, qui sont tous des représentations d'origine canadienne-française, qui aujourd'hui sont des représentations officiellement canadiennes, impliquant toutes les provinces et les territoires. Les représentations peuvent également changer de signification au fil du temps. Alors que la fleur de lys représentait au départ la France monarchique au cours de la colonisation, elle signifie, aujourd'hui en Amérique, les origines françaises d'une collectivité : celle des Québécois, des Acadiens, des Cajuns, des

Canadiens français hors Québec. La fleur de lys est ainsi passée d'une représentation sociale signifiant l'arrivée d'une grande puissance, à la défense d'un fait culturel minoritaire et vulnérable dans un contexte d'hégémonie anglophone.

En se basant sur les travaux de Serge Moscovici, Guimelli distingue deux processus propres aux représentations, qui leur permettent d'exercer une fonction constitutive de la réalité. Tout d'abord, il y a l'objectivation, dans lequel « le groupe va ``naturaliser`` un concept abstrait, c'est-à-dire lui faire subir des transformations pour le rendre concret¹¹¹. » Le concept, en soi, n'a pas d'image ou de façons simples d'être appréhendé. Par exemple, lors d'un cours en classe, des schémas peuvent être utilisés par le professeur pour faire comprendre aux étudiants des concepts abstraits, pas nécessairement évidents à comprendre par le seul biais de l'explication orale et écrite. Pensons simplement à des concepts philosophiques dont la définition suscite chez les traducteurs et les philosophes des débats intarissables : pour mettre de l'ordre dans ce fouillis, les concepts sont *objectivés* pour être mieux appréhendés. La représentation joue donc ce rôle de simplification pour mieux répandre les idées au sein d'une population visée. Le deuxième processus des représentations sociales est l'ancrage, qui permet « l'enracinement de la représentation dans le système de pensée préexistant » car « la construction mentale de l'objet s'opère toujours en référence aux croyances et aux valeurs qui sont prégnantes dans le groupe à un moment donné. Autrement dit, on va ``accrocher`` quelque chose qui est nouveau à quelque chose qui est ancien¹¹². » Cela revient à ce que nous disions plus haut au sujet du palimpseste : la nouvelle représentation s'ancre dans les anciennes représentations. Elle ne saurait arriver sans n'avoir aucun lien avec les autres représentations déjà présentes au sein d'une société, sans quoi les individus n'en comprendront pas le sens. L'ancrage consiste donc au fait d'assimiler la nouvelle représentation au sein d'un ensemble de représentations plus anciennes, auquel les membres d'un groupe sont davantage familiarisés.

Dans le cas québécois, par exemple, des représentations que nous pouvons retrouver chez les jeunes pourraient concerner le réchauffement climatique. Les cégépiens en entendent parler depuis leur enfance, ils ont assisté à maintes conférences sur le sujet, ils ont probablement regardé des

¹¹¹ *Ibid.*, p. 65.

¹¹² *Ibid.*, p. 67.

documentaires, peut-être lu des livres sur cet enjeu. Mais en soi, le réchauffement climatique est un concept abstrait, dont l'explication ne suffit pas à frapper l'esprit de tout un chacun. C'est pourquoi un phénomène comme le réchauffement climatique a besoin de représentations pour être compris par le plus grand nombre. Le processus d'objectivation arrive ainsi pour simplifier des informations complexes et disparates. Des scientifiques et des militants écologistes concentrent ainsi leur propos sur certaines conséquences du réchauffement climatique, comme la montée des eaux, la perte de la calotte glaciaire, la hausse des températures, l'intensification de phénomènes naturels comme les ouragans, la diminution de la biodiversité, etc.

Des images et des slogans servent de représentations pour simplifier le propos et faire comprendre l'importance d'agir. En même temps, le processus d'ancrage a lieu en faisant comprendre que « le monde ancien » fait face à une nouvelle menace. Autrement dit, les scientifiques et les écologistes font comprendre à la population que l'écosystème qu'a connu la Terre depuis des milliers, voire des millions d'années, est profondément perturbé. Ainsi, les nouvelles représentations s'insèrent dans les anciens symboles en faisant comprendre aux individus que l'équilibre d'aujourd'hui est vulnérable et en péril. Dans le cadre de ce travail, nous ne ferons pas de l'analyse de discours, mais plutôt une mise en ordre des représentations qui ressortent de notre enquête de terrain. Nous venons d'évoquer ici le cas du réchauffement climatique, mais il est bien probable que les jeunes cégépiens auront d'autres représentations à évoquer, notamment au sujet plus particulier des enjeux qui touchent leur nation.

2.2 Conscience nationale

Il nous faut distinguer trois concepts importants pour notre recherche que sont la conscience nationale, la conscience historique et la mémoire collective. Dans cette recherche, nous entendons par « conscience nationale » le fait, pour les membres d'une nation, d'être conscients d'appartenir à une nation, qui possède un passé, un présent et un avenir. Il est donc possible d'étudier la conscience nationale dans ses autres dimensions que sa seule conscience historique. Pour Fernand Dumont, la nation devait se doter d'un « projet collectif », d'où l'intérêt d'étudier la conscience nationale dans ses dimensions réflexive, prospective et identitaire. De quelle manière les membres d'une nation envisagent-ils leur affiliation à la nation? Quels éléments distinguent-ils chez cette

nation selon eux? Pour eux, y a-t-il même une nation? Quel avenir lui présagent-ils? Sont-ils fiers d'y appartenir? Rejetent-ils cette appartenance?

L'étude de la conscience nationale nous permet de mieux comprendre le comportement d'un peuple. Pourquoi au Québec, par exemple, est-il écrit « Arrêt » sur les panneaux, plutôt que « Stop », comme en France? Pourquoi parlons-nous du « Canal des Nouvelles » (LCN) et non de « CNews »? Pourquoi disons-nous stationnement plutôt que parking, courriel plutôt que mail? On pourrait expliquer cette attitude par le fait que la conscience nationale québécoise a été marquée par le combat de la Révolution tranquille pour l'affirmation d'une société où le français est la langue normale d'usage, notamment pour l'affichage, le travail et la vie de tous les jours. La formation de la conscience nationale, nous le voyons ici, a des conséquences importantes sur la manière dont un peuple pense et vit sa langue. La langue n'est-elle qu'un moyen de communication, dépourvu de charge identitaire? Ou bien, au contraire, la langue s'inscrit-elle dans une certaine manière d'être au monde, qui permet de créer des expressions, des tournures de phrases et des façons imagées de se représenter le monde?

Pour illustrer notre propos, prenons par exemple l'Europe centrale, qui entretient depuis bon nombre d'années une méfiance importante à l'égard de la Russie. S'ils étaient dépourvus de conscience nationale, les peuples de l'Europe centrale, on le devine facilement, n'entretiendraient pas la même suspicion vis-à-vis de la Russie. Nous voyons donc comment une conscience nationale peut conditionner un peuple pour lui apporter des repères. La Russie est-elle l'amie des Polonais et des Hongrois? L'histoire du XX^{ème} siècle nous démontre que l'Union soviétique a opprimé pendant longtemps ces peuples vulnérables. La conscience d'appartenir à une nation distincte permet à ces derniers de s'orienter dans leurs politiques internationales, expliquant en l'occurrence leur attachement à l'OTAN et leur défense inconditionnelle de l'Ukraine sous occupation russe¹¹³.

Par ces exemples, nous voyons bien que la conscience nationale joue un rôle fondamental dans la vie des nations. Par ailleurs, une nation pourrait se définir comme ceci : un peuple circonscrit dans les limites de frontières, caractérisée par une langue commune, certaines valeurs collectives, des

¹¹³ Théo Marie-Courtois et Isis Blachez, « Guerre en Ukraine : l'aide des Polonais aux réfugiés en 4 chiffres clés », *Les Échos*, 28 juillet 2022.

us et coutumes, des traditions, un univers symbolique, une culture, puis une mémoire. Le Centre national de la recherche scientifique (CNRS) donne la définition suivante¹¹⁴ :

Groupe humain, généralement assez vaste, dont les membres sont liés par des affinités tenant à un ensemble d'éléments communs ethniques, sociaux (langue, religion, etc.) et subjectifs (traditions historiques, culturelles, etc.) dont la cohérence repose sur une aspiration à former ou à maintenir une communauté.

Cette définition est assez semblable aux propos formulés par Ernest Renan sur la nation comme *plébiscite de tous les jours*¹¹⁵. « Un » peuple ne signifie pas l'absence de diversité au sein de cette nation. Par exemple, au Québec, on retrouve la majorité historique francophone, la minorité historique anglophone et les 11 nations amérindiennes, incluant les Inuits. Tout en conservant leurs différences respectives, tous ces individus convergent vers une appartenance nationale commune. Voilà pourquoi on parle des « Anglo-Québécois » et non pas des Canadiens anglais présents au Québec, car un Anglo-Québécois ressent une filiation avec les autres Québécois. Cette nation est le fruit d'interactions entre chaque individus qui composent son territoire, rendant ainsi obligatoire une définition plurielle de la nation. Comme l'ont noté bon nombre de penseurs de différentes disciplines des sciences humaines, la nation est toujours changeante, elle évolue constamment, tout comme son identité nationale. Cela dit, au fil des changements, il y a tout de même une part inamovible qui demeure et qui permet de reconnaître la nation malgré les évolutions. Fernand Dumont parlait en ce sens d'une tradition¹¹⁶ qui perdure, qui s'actualise au fil du temps.

Au Québec, par exemple, l'un de ces fils conducteurs qui se transmet d'une génération à l'autre est la langue française. Des origines jusqu'à nos jours, la langue française demeure l'un des traits identitaires les plus forts de la nation québécoise. Plus encore, depuis la Conquête de 1759, le *combat pour le français* est inscrit au cœur même de la conscience nationale. Alors que le conquérant anglais cherchait à assimiler le peuple canadien et à lui faire comprendre que le français était appelé à disparaître, les « Anciens Canadiens » ont persisté à garder leur élément distinctif¹¹⁷. Le combat s'est perpétué à travers des revendications multiples, notamment par la rébellion des

¹¹⁴ Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, « Nation », <https://cnrtl.fr/definition/nation>

¹¹⁵ Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation?*, Les Classiques des sciences sociales, 1882, http://classiques.uqac.ca/classiques/renan_ernest/qu_est_ce_une_nation/renan_quest_ce_une_nation.pdf, p. 51.

¹¹⁶ Fernand Dumont, *L'Avenir de la mémoire*, Nuit Blanche Éditeur, 1995.

¹¹⁷ Séguin, *L'Idée d'indépendance au Québec*, *Op. cit.*

Patriotes, les négociations autour du projet de Confédération, les débats autour du bill 63, l'adoption de la loi 101. En 2022, cette histoire se perpétuait avec l'adoption de la loi 96, qui a pour but de faire du français la seule langue officielle du Québec¹¹⁸. Cette lutte pour la préservation de la langue française a profondément marqué la conscience nationale de nombreuses générations de Québécois.

2.3 Conscience historique et mémoire collective

Distincte de la conscience nationale, la conscience historique tourne essentiellement son regard sur la mémoire collective, le passé d'un groupe, la conscience pour un peuple d'être engagé dans l'histoire. Cette conscience historique se retrouve nécessairement dans la conscience nationale et la façonne profondément. Cela dit, il ne s'agit pas de la même chose. Plusieurs sociologues et historiens parlent depuis longtemps de la conscience historique¹¹⁹ d'un peuple. Raymond Aron a longuement réfléchi sur la notion de conscience historique pour penser l'histoire qui se fait. Dans les *Dimensions de la conscience historique*¹²⁰, il affirme ainsi que

Chaque collectivité a une conscience historique. Je veux dire une idée de ce que signifient pour elle humanité, civilisation, nation, le passé et l'avenir, les changements auxquels sont soumises à travers le temps les œuvres et les cités.

Pour Aron, les peuples sont dotés de la conscience d'être engagés dans l'histoire. Le monde qui les entoure ne leur est pas étranger. Cette conscience apporte nécessairement une réflexion sur cet engagement dans l'histoire, réflexion qui peut être analysée par le sociologue. À l'époque d'Aron, c'étaient surtout la guerre froide et la présence de l'arme atomique qui influençaient les réflexions sur l'histoire et la conscience historique des nations. Même après la chute de l'Union soviétique et un certain déclin de la présence d'armes nucléaires dans le monde, la notion de conscience historique garde sa pertinence. À moins de penser que nous sommes à « la fin de l'Histoire », l'histoire humaine continue de se dérouler et de marquer les peuples.

¹¹⁸ Un souhait qui préfigurait déjà dans les interventions de juristes soucieux du français au Québec. Voir François Côté et Guillaume Rousseau, *Restaurer le français langue officielle*, IRQ, 2020.

¹¹⁹ Pensons par exemple à Jocelyn Létourneau, *Je me souviens?*, Fides, 2014 ; Beauchemin, *Une Démission tranquille*, *Op. cit.*

¹²⁰ Raymond Aron, *Dimensions de la conscience historique*, Les Belles Lettres, Collection Le Goût des idées, 2011, p. 12.

Par conscience historique, on peut ainsi entendre la manière dont un peuple conçoit son histoire, depuis les origines jusqu'à l'époque contemporaine, et de quelle façon s'y identifie-t-il. La conscience historique n'est donc pas la même chose que l'histoire, cette dernière étant, comme son étymologie l'indique, une enquête qui recherche la vérité sur les événements passés. C'est ici que l'on peut faire une différence entre l'histoire et la mémoire : la première possède une démarche scientifique, alors que la seconde est une réalité sociale qui influence fortement la nation.

La conscience historique est indissociable de la mémoire collective. Alors que la conscience historique désigne l'engagement d'un peuple dans l'histoire, la mémoire collective désigne plutôt la somme des repères historiques qui composent son univers symbolique. Maurice Halbwachs s'est intéressé à cette notion de mémoire collective, qu'il décrit de manière très lucide dans un ouvrage consacré à ce phénomène¹²¹ :

Durant le cours de ma vie, le groupe national dont je fais partie a été le théâtre d'un certain nombre d'événements dont je dis que je me souviens, mais que je n'ai connus que par les journaux ou par les témoignages de ceux qui y furent directement mêlés. Ils occupent une place dans la mémoire de la nation. Mais je n'y ai pas assisté moi-même. Quand je les évoque, je suis obligé de m'en remettre entièrement à la mémoire des autres, qui ne vient pas ici compléter ou fortifier la mienne, mais qui est la source unique de ce que je peux en répéter. [...] Je porte avec moi un bagage de souvenirs historiques, que je peux augmenter par la conversation ou par la lecture. Mais c'est là une mémoire empruntée et qui n'est pas la mienne. Dans la pensée nationale, ces événements ont laissé une trace profonde, non seulement parce que les institutions en ont été modifiées, mais parce que la tradition en subsiste très vivante [...] Pour moi, ce sont des notions, des symboles ; ils se représentent à moi sous une forme plus ou moins populaire ; je peux les imaginer ; il m'est bien impossible de m'en souvenir.

Halbwachs nous explique ainsi que la mémoire collective d'un peuple national ne procède pas de la même façon que la mémoire individuelle. Alors que la mémoire propre d'une personne se fonde sur des souvenirs du passé qu'il a vécu par sa propre expérience sensorielle, la mémoire collective prend sa source dans des informations rapportées, notamment par les médias. Cela peut nous faire rappeler la conception de la nation chez Benedict Anderson, qui voyait dans les nations des

¹²¹ Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective (Édition critique établie par Gérard Namer)*, Albin Michel, 1997, pp. 98-9.

« communautés imaginaires » dont le nation-building est travaillé par les médias comme les journaux¹²².

L'interprétation qui est faite de la mémoire historique au sein d'une collectivité est la conscience historique. Cela signifie qu'une mémoire historique peut être pauvre (par exemple, mal connaître les grandes dates, les grands personnages) chez un peuple, mais que la conscience historique peut être bien vivante (sentiment que l'histoire compte, qu'elle nous façonne). La conscience historique québécoise est ainsi influencée par cette idée qu'avant la Révolution tranquille, le Québec vivait sous des temps sombres, tyrannisé par l'Église et l'Union nationale. Ainsi, les idées circulant dans les cercles relatifs à Cité Libre et aux penchants similaires semblent avoir une place importante dans la culture dominante de notre temps. Pourtant, plusieurs historiens et chercheurs démontrent depuis ces dernières années que les choses n'étaient pas si simples¹²³. Malgré ses défauts, par exemple, Maurice Duplessis fut apprécié par plusieurs personnes de son temps, et nombreuses de ses actions furent saluées après sa mort par de multiples personnalités politiques comme René Lévesque.

Pour donner cet autre exemple, nous savons qu'en France, le général de Gaulle est une figure de référence consensuelle dans la classe politique. L'homme paraît pour le libérateur, pour celui qui a su tenir tête face à l'envahisseur en plus de bâtir la France d'après-guerre. La mémoire collective est ainsi marquée par de grands personnages, des référents et des événements marquants, comme une guerre, une révolution, une famine, une occupation. Cette mémoire commune – commune sans être homogène : il y a plusieurs manières de l'interpréter – peut avoir des effets importants sur la manière d'agir et de penser d'un peuple. À partir de la mémoire collective sur le général de Gaulle, la conscience historique peut donner une interprétation dominante du personnage au sein d'une nation. Les effets de cette interprétation se répercutent inévitablement dans la joute politique et les relations internationales.

¹²² Anderson, *L'Imaginaire national*, *Op. cit.*

¹²³ Voir Pierre Berthelot, *Duplessis est encore en vie*, Septentrion, 2021 ; Martin Lemay, *À la défense de Maurice Duplessis*, Québec Amérique, 2016.

2.3.1 Consciences nationale et historique dans l'œuvre de Fernand Dumont

Au Québec, les notions de conscience nationale et de conscience historique prennent toute leur importance dans le contexte de vulnérabilité qui caractérise la trame narrative du parcours historique national¹²⁴. Fernand Dumont est l'un des sociologues les plus importants sur ces questions. Dans *Le Lieu de l'homme*, il distingue la culture première et la culture seconde pour développer sa théorie de la culture. Alors que la culture première désigne celle des pratiques routinières, qui intéresse les anthropologues, la culture seconde renvoie aux formes d'interprétation, comme l'art, qui est l'objet des humanités¹²⁵. Selon lui, la culture seconde est une *mise à distance* de la culture première, un dédoublement nécessaire pour mieux comprendre la culture première, la prendre en charge, lui donner de nouvelles directions, de nouvelles formes. Parlant de la *stylisation* qui a lieu dans l'art, Dumont dit ainsi que

La réflexivité de la culture nous est apparue d'abord dans le dédoublement de cette signification humaine du monde, comme le déplacement de ce sens diffus dans un message plus explicite. Non pas dans une synthèse, mais dans une reprise en charge du monde et de l'homme au sein d'un langage plus ferme que celui qui s'étale dans l'existence et la culture spontanées¹²⁶.

Cette culture seconde a donc pour but de mieux comprendre la culture première. Pour Fernand Dumont, la mémoire collective fait partie de cette culture seconde, qui permet, pour une collectivité, non seulement de se rassembler¹²⁷, mais également d'« inspirer notre quête de sens dans notre propre existence¹²⁸. » Ainsi, la mémoire collective a une fonction réflexive pour une société, de telle sorte que cette dernière puisse donner un sens à son agir collectif. Selon Dumont, la méconnaissance de l'histoire fait « des êtres sans prises dans l'aventure humaine¹²⁹ », repliés dans leur individualité¹³⁰. S'inspirant de l'inquiétude de Tocqueville face à l'atomisation de la société, Fernand Dumont affirme que la mémoire collective est indispensable à la préservation de la liberté¹³¹. Selon Dumont, dans la modernité, où les mythologies des sociétés traditionnelles ne

¹²⁴ Alexis Tétreault, *La Nation qui n'allait pas de soi*, VLB, 2022.

¹²⁵ Fernand Dumont, *Le Lieu de l'homme*, Bibliothèque Québécoise, 2014, p. 62.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 114.

¹²⁷ Dumont, *L'Avenir de la mémoire*, *Op. cit.*, p. 47.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 57.

¹²⁹ Fernand Dumont, *Raisons communes*, Boréal, Collection Papiers Collés, 1995, p. 104-5.

¹³⁰ Dumont, *Le Lieu de l'homme*, *Op. cit.*, p. 207.

¹³¹ Dumont, *L'Avenir de la mémoire*, *Op. cit.*, p. 92.

commandent plus les rôles sociaux et les significations du monde, nous entrons dans un monde où l'individu prend conscience de l'océan de significations qui existent dans le monde et de sa liberté de les explorer. Autrement dit, dans les sociétés traditionnelles, les individus accueillent des valeurs préexistantes, alors que dans les sociétés modernes, les individus aménagent la nature et l'homme selon leurs desseins¹³².

Pour donner du sens, les sociétés doivent donc désormais se doter des « raisons communes », qui passent par le biais d'un État qui propose un projet collectif¹³³. Bien que Dumont récuse l'existence d'une nation québécoise dans *Raisons communes*, on peut retrouver dans *La Genèse de la société québécoise* une réflexion sur « la référence », soit la nation. Tout au long de l'histoire du Québec, Dumont constate que la conscience d'appartenir à une nation apparaît dès la Nouvelle-France, lorsque les premiers Canadiens constatent leurs différences notables vis-à-vis des Français restés au pays¹³⁴. Sans le formuler de cette façon, préférant parler de conscience politique et de conscience historique, il y a là, dans les observations de Dumont, une réflexion sur la conscience nationale. Par ailleurs, dans *La Vigile du Québec*, Dumont parle du Québec comme une « petite nation¹³⁵ » et le terme de nation revient régulièrement dans les textes colligés. Maurice Séguin, un contemporain de Fernand Dumont, fait des remarques similaires en affirmant qu'un « séparatisme » venant du Canada français serait apparu dès la Conquête¹³⁶. Pour Séguin, il y a dès la période qui suit la Conquête un « nationalisme¹³⁷ », puisque la culture du Canada français est distincte de la culture britannique : il y a donc présence d'une nation à part entière, qui n'arrive pas à être assimilée.

2.3.2 Michel Brunet, une nation infériorisée

Pour enrichir notre réflexion sur le nationalisme québécois, nous nous tournons vers les œuvres d'historiens et de sociologues qui ont écrit sur ces questions. Nous pensons notamment à Michel Brunet, l'historien de l'École de Montréal, collègue et admirateur de Maurice Séguin, qui a écrit sur la manière dont le groupe canadien-français a su traverser le temps. Selon lui, la survie

¹³² Dumont, *Le Lieu de l'homme*, *Op. cit.*, p. 155.

¹³³ Dumont, *Raisons communes*, *Op. cit.*, p. 240.

¹³⁴ Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Boréal, Collection Boréal Compact, 1996, p. 155.

¹³⁵ Fernand Dumont, *La Vigile du Québec*, Bibliothèque Québécoise, 2001, p. 94.

¹³⁶ Maurice Séguin, *L'Idée d'indépendance au Québec (Préface d'Éric Bédard)*, Boréal, Collection Boréal Compact Classique, 2022, p. 23-6.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 27.

culturelle des Québécois ne tient pas de l'effort des ancêtres pour préserver leurs traditions, ni d'un patriotisme particulièrement puissant, ni d'un miracle. Il affirme ainsi¹³⁸ que

Cette survivance n'est pas un succès collectif digne d'étonnement. Elle fut le résultat d'un concours de circonstances que l'historien peut facilement analyser et qui doivent très peu à l'action éclairée des Canadiens eux-mêmes.

Fidèle à la lecture de l'École de Montréal, Brunet croit que des conditions objectives, de grandes tendances, sont à l'origine de la perpétuation de la culture québécoise. En ce sens, il affirme que les Canadiens français ne sont pas dotés d'un sens national¹³⁹, entendre ici un sens du patriotisme, et ce, en raison de la Conquête. Ce manque de sens national est à l'origine d'une ignorance de l'histoire et d'un défaut de transmission¹⁴⁰. Dans son livre portant sur les premières années qui suivent la conquête britannique, Brunet affirme que si pendant la guerre, les Britanniques étaient très cruels, parlant même de l'année 1759-1760 comme d'une année cauchemar, la suite en fut tout autrement¹⁴¹. Après 1760, les Canadiens ne s'inquiètent pas du changement de maîtres. Brunet décrit les choses ainsi¹⁴² :

Les « bons patriotes » ne semblent pas avoir été très nombreux. La majorité se pliait aux événements avec une bonne grâce remarquable. La vie continuait. L'occupant avait réussi à rassurer pleinement la population. (...) Il semble, cependant, que la majorité accepta assez facilement son sort. On fit face à la fatalité avec un certain fatalisme. (...) Craignant le pire, les vaincus découvrirent, non sans étonnement, que le conquérant les traitait avec bienveillance. L'excès de peur qu'ils avaient éprouvé explique, en bonne partie, leur soumission presque spontanée, au début de l'occupation anglaise.

Brunet note que certains Canadiens se réjouissent du changement de domination. Les conquis ne s'alarment pas du fait que la politique et l'économie appartiennent désormais aux Anglais, car ils se savent être l'immense majorité de la population : « Un jour viendrait où ils seraient encore les maîtres de leurs destinées¹⁴³ », se disent-ils. Les Anglais sont vus comme des voyageurs

¹³⁸ Michel Brunet, *La Présence anglaise et les Canadiens*, Montréal, Beauchemin, 1958, p. 196.

¹³⁹ Michel Brunet, *Canadiens et Canadiens*, Montréal, Fides, 1954, p. 84-6.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 92.

¹⁴¹ Brunet, *La Présence anglaise*, *Op. cit.*, p. 40.

¹⁴² *Ibid.*, p. 44 et 46-47.

¹⁴³ Brunet, *Canadiens et Canadiens*, *Op. cit.*, p. 19.

temporaires, et différentes concessions entretiennent l'idée d'une reprise des destinées, comme l'Acte de Québec de 1774 et l'Acte constitutionnel de 1791. Brunet offre son regard¹⁴⁴ :

Les peuples qui ont perdu la maîtrise de leurs destinées, mais qui survivent encore, semblent condamnés à se nourrir de belles chimères. Celles-ci rendent la réalité moins amère. Malheureusement, elles paralysent leur action.

Dans ce contexte, comment un nationalisme peut-il émerger, et comment une conscience nationale a-t-elle pu perdurer au fil du temps? La « douceur de traitement », bien que relative, aurait pu pousser les Canadiens de l'époque à l'assimilation, en vue de faire pleinement partie de la nouvelle société anglaise à laquelle ils étaient maintenant rattachés. L'affaire est d'autant plus vraie qu'au début de la conquête, les bourgeois et les nobles canadiens restés au Canada sont vite appauvris en raison de l'immigration de marchands anglais et américains qui les déjouent¹⁴⁵. Des marchandises achetées en France et non livrées au Canada auraient également été à l'origine de pertes considérables pour l'ancienne classe dirigeante. Ce nouvel état de pauvreté rend les marchands canadiens timorés et les forcera à se fournir parmi les concurrents anglais : Brunet y voit un jeu à armes inégales, conséquence concrète de la Conquête. Et pourtant, après la Conquête, la masse du peuple oppose une résistance passive tout en conservant une mentalité de groupe majoritaire¹⁴⁶. Cependant, de 1850 à 1950, ce sentiment majoritaire laisse place à un désarroi collectif d'un peuple qui se sent désormais minoritaire¹⁴⁷ dans une entité politique qui lui est de plus en plus étrangère.

Après la défaite des Patriotes, pour se sauver la face, les Canadiens se réfugieront dans des mythes qui justifient leur position. Ce seront les débuts de l'agriculturisme, de l'antiétatisme et du messianisme. Ayant perdu le contrôle du commerce et n'étant plus un peuple d'explorateurs, de soldats ni de conquérants, les Canadiens se réfugient dans l'agriculture pour assurer leur subsistance¹⁴⁸. Aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, la majorité des habitants sont agriculteurs, mais jamais n'y voit-on une activité plus importante que les autres, encore moins plus prestigieuse. C'est seulement après la Conquête, vers la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, que naît l'idée d'une

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 24.

¹⁴⁵ Brunet, *La Présence anglaise, Op. cit.*, p. 65.

¹⁴⁶ Michel Brunet, *Notre passé, le présent et nous*, Fides, 1976, p. 19.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 20.

¹⁴⁸ Brunet, *La Présence anglaise, Op. cit.*, p. 123.

« vocation agricole » pour laquelle serait né le peuple canadien¹⁴⁹. Brunet explique l'émergence de cette idée par l'intériorisation, chez les Canadiens, d'une conception diminuée de la vie, se pliant à la modestie et l'humilité. Cet agriculturisme est surtout présent chez les élites, qui tentent de convaincre le peuple de sa vocation agricole, mais selon Brunet, le peuple canadien, quant à lui, ne se laisse pas convaincre par une telle idée, se résignant à un sort qu'il n'a pas choisi. Il s'explique en ses termes¹⁵⁰ :

On refuse le progrès contemporain parce qu'on ne savait pas comment le mettre au service du Canada français. (...) La colonisation dans plusieurs régions impropres à l'agriculture fut une véritable solution de désespoir que dut adopter une nation impuissante à organiser elle-même un ordre économique moderne. (...) Au lieu d'apprendre à dominer les biens matériels afin de les mettre au service d'un idéal, la jeunesse reçut l'ordre de mépriser la richesse. Les raisins que l'on ne peut pas atteindre sont toujours trop verts.

En dehors de l'agriculturisme, l'antiétatisme répond à une logique similaire. L'idée veut qu'il faille se méfier de tout gouvernement, qui serait nécessairement néfaste aux habitants. Pourtant, aux temps de la Nouvelle-France, les Canadiens n'étaient pas rétifs à l'État et comprenaient la nécessité de sa présence pour le développement de la colonie¹⁵¹. Après la Conquête, le préjugé veut que les Canadiens soient capables de se débrouiller avec peu, en ayant seulement la seigneurie et la paroisse, sans chercher plus loin. Enfin, le messianisme, qui veut que les Canadiens soient appelés à se répandre aux quatre coins de l'Amérique du nord et à catholiciser le continent, relève selon Brunet d'un processus de compensation¹⁵². En perdant le contrôle de leur destinée, les Canadiens auraient compensé l'appauvrissement des moyens collectifs par des rêves de grandeur irrationnels.

Brunet fustige également ce qu'il considère comme une histoire nationale idyllique qui est transmise par l'élite canadienne-française. Selon lui, en réalité, l'histoire du Canada français est « un passé où les échecs ont été plus nombreux que les succès. Un passé sans grandeur et sans panache dont nous sommes les modestes héritiers¹⁵³. » Cette histoire idyllique aurait servi à donner aux Canadiens des raisons de survivre et de garder espoir¹⁵⁴. Cependant, dans les années 1970, il

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 124.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 131, 136 et 163.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 145.

¹⁵² *Ibid.*, p. 160-1.

¹⁵³ Brunet, *Canadiens et Canadiens, Op. cit.*, p. 45.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 40.

constate que les Québécois se sont débarrassés de ce mythe d'un passé idyllique, mais en ayant eu le réflexe de faire table rase, à un tel point que l'histoire nationale n'est même pas enseignée à l'école secondaire de son temps¹⁵⁵.

De manière globale, Michel Brunet voit dans le statut du Québec une forme anormale de société. Selon lui, « une nation minoritaire vit sur la défensive. Tout son comportement collectif s'en ressent¹⁵⁶. » Le nationalisme québécois est donc teinté par un réflexe défensif, que ce soit sur le plan culturel, économique ou politique. Ainsi, ce « nationalisme mutilé était la manifestation de la pensée politique diminuée d'une société malade¹⁵⁷. » Dépourvu d'une bourgeoisie capitaliste canadienne-française¹⁵⁸, le peuple canadien se trouve incapable de sortir de la misère. La situation d'infériorité économique et politique aurait amené un complexe d'infériorité, une honte d'être Canadien français, qui se reflète notamment dans l'idée d'autrefois que les Canadiens français n'avaient pas la « mentalité capitaliste » et qu'ils n'avaient pas un tempérament assez entrepreneur pour prendre les rênes de l'industrie. Selon Brunet, ce préjugé est faux et reflète une incapacité à comprendre les réalités de l'histoire, qui ont dépouillé les Canadiens de leur agir collectif et des moyens d'émancipation¹⁵⁹. Pour lui, le nationalisme canadien-français n'a rien d'intolérant ou de xénophobe, lui qui donne sa propre version du nationalisme¹⁶⁰ :

Qu'est-ce que le nationalisme? C'est tout simplement la manifestation de la solidarité naturelle qui existe entre les membres d'un groupe humain ayant une tradition historique et culturelle qui lui donne un caractère propre. (...) Le nationalisme n'est pas un sentiment ou un mouvement artificiel. Il est la conséquence de la nécessité qui oblige l'homme à vivre en société.

Loin d'être une « construction sociale » comme le veut une bonne partie de la recherche universitaire contemporaine, Michel Brunet comprenait que le nationalisme est un réflexe politique naturel et légitime chez n'importe quelle communauté politique. Par cette lecture du nationalisme

¹⁵⁵ Brunet, *Notre passé, le présent et nous*, *Op. cit.*, p. 13.

¹⁵⁶ Brunet, *La Présence anglaise*, *Op. cit.*, p. 213.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 236.

¹⁵⁸ Brunet, *Canadiens et Canadiens*, *Op. cit.*, p. 109-111.

¹⁵⁹ Brunet, *La Présence anglaise*, *Op. cit.*, p. 229.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 235.

québécois, Brunet se distingue de Lionel Groulx, qui avait tendance à vanter le courage et la détermination des ancêtres.

2.3.3 Lionel Groulx, le miracle d'une nation

Alors qu'au fil des décennies on a voulu réduire Lionel Groulx à un traditionaliste rongé par l'antisémitisme¹⁶¹, la lecture de ses œuvres nous montre la complexité et les nuances des propos du tout premier homme à implanter des études d'histoire du Canada au pays¹⁶². Bien que l'homme aime ajouter ses commentaires sur la gloire des ancêtres et leur force de caractère, ses études se fondent sur les faits historiques et ne cherchent pas à inventer quoique ce soit pour nourrir une idéologie. Analysant la Nouvelle-France, il affirme que la conscience d'une nationalité distincte se fait au fil des guerres fréquentes, les Canadiens devant continuellement défendre leur terre, une patrie qu'ils considèrent distincte de la France¹⁶³. Avec le traité de Paris, les Canadiens goûtent l'amertume du vieux pays, mais ils ne sont pas davantage attirés par une fidélité inconditionnelle à l'Angleterre. Il affirme¹⁶⁴ que

Les Canadiens se replient donc, aidés de la poussée de leurs malheurs, sur eux-mêmes, sur le Canada, leur seul pays; ils se sentent vigoureusement fixés dans l'unique allégeance à leur jeune nationalité; chez le petit peuple ce sentiment ne variera plus.

Parlant de cette « race nouvelle » (à entendre ici au sens d'ethnie, et non de race biologique, chose à laquelle Groulx ne croit pas¹⁶⁵), il fait l'éloge d'une personnalité collective dont la vigueur prend sa source dans le climat difficile, la grandeur du territoire, l'atmosphère d'alerte que suscite les guerres continuelles¹⁶⁶. Cette nation conserve également des éléments français dans son tempérament, notamment sa « gaîté franche et bien française¹⁶⁷ » qui la distinguerait des autres peuples nordiques.

¹⁶¹ Tommy Chouinard, « Un vieux débat refait surface : faut-il brûler Lionel Groulx? », *Voir*, 11 janvier 2001.

¹⁶² Charles-Philippe Courtois, *Lionel Groulx, le penseur le plus influent de l'histoire du Québec*, Les Éditions de l'Homme, 2017.

¹⁶³ Lionel Groulx, *La Naissance d'une race (Deuxième édition)*, Librairie d'action canadienne-française, 1930, p. 235.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 237.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 10.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 238-240.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 239.

Comme les historiens de l'École de Montréal qui le suivront, Groulx croit que la Conquête est une catastrophe¹⁶⁸ et relate la destruction de la colonie par les Anglais, notamment par des incendies, des massacres et des scalps. Sa lecture des événements qui suivent la Conquête est similaire à celle de Brunet, et il fut l'un des premiers à s'en prendre au mythe de la « conquête providentielle », qui voyait dans l'arrivée des Anglais un événement positif pour l'histoire des Canadiens. Groulx veut rectifier les faits et montrer la complexité de la situation. Son nationalisme ne l'empêche pas d'être dur envers la France, qui aurait rechigné à rembourser les Canadiens de l'argent qui leur était dû¹⁶⁹. Groulx note que le départ de l'armée française vers la France, qui a descendu tout le fleuve Saint-Laurent à la vue des habitants, cause un grand deuil chez les Canadiens¹⁷⁰. Le désarmement de l'ensemble des habitants est source d'humiliation¹⁷¹ :

Depuis les temps lointains où le vieux mousquet fixé à la charrue se promenait dans les premiers défrichements, il est resté pour nos ancêtres le compagnon inséparable. Autour du fusil flottent la légende militaire et l'épopée des voyages merveilleux.

Comme Brunet, Groulx constate une relative douceur de traitement du peuple canadien par les soldats anglais. Premièrement, il note que peu de soldats demeurent dans la colonie suite à la victoire militaire, de telle sorte que beaucoup de Canadiens continuaient de vivre comme auparavant, sans voir de soldats au quotidien¹⁷². Les troupes ne pillent pas : elles ont pour ordre de payer les habitants lorsqu'elles veulent se nourrir. L'un des facteurs à l'origine de ce traitement est la peur des élites anglaises que l'Amérique du Nord, maintenant complètement britannique, ne finisse par faire sécession de sa métropole, étant sur le point de devenir surpuissante. Plusieurs craignent également une émigration massive des Canadiens vers la France, la Louisiane ou les Antilles françaises. Groulx note que des personnages comme Lord Egremont et James Murray veulent un traitement en douceur des Canadiens¹⁷³. Après des démarches difficiles, les Canadiens réussissent à obtenir un nouvel évêque catholique¹⁷⁴.

¹⁶⁸ Lionel Groulx, *Lendemain de conquête*, Éditions 10/10, 1977, p. 13.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 32-4.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 38-9.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 60-1.

¹⁷² *Ibid.*, p. 65.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 82-6.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 176-7.

Cela dit, malgré tout, Groulx croit que nous sommes bel et bien un peuple conquis : « Toujours la soumission à un peuple étranger fut, pour une race adulte, la grande épreuve, l'insigne calamité¹⁷⁵. » En revanche, contrairement à Brunet, Groulx ne fait pas les mêmes observations sur l'agriculturisme, car lui-même voit dans le travail de la terre une bonne chose, qui permet d'enraciner le peuple canadien et de prendre l'amour du sol. Ce qui ne veut pas dire que Groulx prêchait pour autant le messianisme et l'antiétatisme. Ses nombreux discours en appellent à des actions politiques concrètes, au redressement national et à l'établissement d'un État français sur le territoire québécois¹⁷⁶. Autre différent par rapport à Brunet, Groulx affirme que c'est un miracle que les Canadiens aient gardé l'élément français au fil de leur histoire, notamment grâce à l'action du clergé¹⁷⁷. Ce qui ne l'empêche pas de voir que la conquête britannique est à la source d'une indigence collective :

Le capital de la pensée sera modeste; notre langue restera pauvre de la pauvreté de toute la race. Comme les épées qui n'ont eu que le temps de combattre, elle sera rude et ébréchée.

Insatisfait de l'état de la nation, Groulx en appelle au redressement collectif au fil de ses discours et de textes publiés dans les pages de l'Action nationale. Cependant, il devra faire face à de nombreuses critiques, non seulement chez ses contemporains, mais également chez les générations qui suivent, dont le point de vue sur le nationalisme sera vilipendé.

2.3.4 André-J. Bélanger, une nation apolitique

Dans sa thèse de doctorat portant sur les revues d'idées québécoises de la crise des années 1930, André-J. Bélanger croit déceler un apolitisme persistant chez les contributeurs de différents médias. Affirmant que « le politique est nécessairement conflit¹⁷⁸ », il dit que l'apolitisme s'affirme en contradiction au politique¹⁷⁹ :

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 184.

¹⁷⁶ Lionel Groulx, *Directives*, Les Éditions du Zodiaque, 1937.

¹⁷⁷ Groulx, *Lendemain de conquête*, *Op. cit.*, p. 200 et 226 ; *La Naissance d'une race*, *Op. cit.*, p. 119.

¹⁷⁸ André-J. Bélanger, *L'Apolitisme des idéologies québécoises : Le grand tournant de 1934-1936*, Les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 4.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 14.

Il va de soi que le refus du conflictuel entraîne nécessairement le refus du politique; la proposition n'est cependant pas réversible, car l'apolitisme ne comporte pas de nécessité une négation du conflit au niveau social.

Ainsi du *Devoir* de l'époque, qui tenait des propos contre les juifs et souvent sympathiques à l'égard de Mussolini¹⁸⁰, bien que le quotidien reflète, selon l'auteur, un apolitisme dans ses réflexions. Pour Bélanger, le *Devoir* est marqué par un « total désintéressement à l'endroit de l'action politique¹⁸¹ », vision qui se constate notamment par une vision étroite de l'État. L'agir collectif n'est pas envisagé dans une perspective politique¹⁸². Dans une revue comme *La Relève*, il note que « le politique est exclu de son champ d'observation : il n'est perçu qu'à titre d'appendice ou encore de manifestation d'un mal se situant ailleurs¹⁸³ » et que « l'altérité en termes d'agents qui s'opposent demeure totalement absente du discours¹⁸⁴. » C'est donc sans étonnement qu'il observe l'opposition à la démocratie de cette revue et son basculement dans un discours métaphysique et mystique.

C'est également en évoquant une mystique nationale qu'il parle de l'œuvre de Lionel Groulx, qu'il voit comme un homme attaché à la fixité, fantasmant sur un peuple canadien doté d'une mission supérieure et mystique¹⁸⁵. Procédant par ce qui nous semble être un biais de confirmation, Bélanger collectionne les extraits qui cautionnent son préjugé sur un prétendu apolitisme de Groulx, alors que l'homme a prouvé, tout au long de sa vie, qu'il proposait des solutions politiques¹⁸⁶ pour les Canadiens français, en plus d'en appeler à la création d'un État français sur le territoire québécois. Cela dit, l'auteur a raison lorsqu'il affirme que Groulx voit le peuple canadien comme étant toujours en communion, n'étant pratiquement jamais animé de dissensions ou de conflits¹⁸⁷. Outre cela, la revue *L'Action nationale*, fondée par le chanoine, est également vilipendée pour être un

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 50.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 66.

¹⁸² *Ibid.*, p. 155.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 162-3.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 167.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 200-1.

¹⁸⁶ Lionel Groulx, *Orientations*, Montréal, Les Éditions du Zodiaque, 1935 ; Lionel Groulx, *Directives*, *Op. cit.*

¹⁸⁷ Bélanger, *L'Apolitisme des idéologies québécoises*, *Op. cit.*, p. 214.

nationalisme sans contenu social, alors qu'il ne parlait presque pas de chômage en pleine crise économique¹⁸⁸. Il résume les choses ainsi¹⁸⁹ :

L'Action nationale se tient à l'écart de toute théorisation en matière politique. (...) la revue se désintéressa totalement de la construction même hypothétique d'une structure politique. (...) [Elle] se cantonne plutôt dans l'apolitisme classique qui se renfrogne et lance des anathèmes aux politiciens. (...) Des appels incantatoires aux vertus quasi prophétiques sont lancés périodiquement.

La présence du corporatisme dans les idées politiques figure également, pour Bélanger, comme une forme d'apolitisme, alors qu'il est relayé par l'École sociale populaire¹⁹⁰. Il s'agit pour lui de « la rencontre du social et du national en un tout dissocié et affranchi du politique¹⁹¹. » Bien que de manière marginale, le fascisme s'incruste également au Québec dans des revues comme *Vivre* et *La Nation*. Pour lui, il s'agit encore une fois d'une idéologie apolitique qui s'imprime dans ces publications. Même des idéologies québécoises extérieures au nationalisme sont teintées d'apolitisme, notamment dans leur refus de parler de la guerre mondiale, ou encore en se plaçant à l'écart de la « vraie vie »¹⁹². L'apolitisme analysé par l'auteur nous laisse à penser que la société canadienne-française constituait une collectivité qui n'avait pas pleinement atteint le stade de nation politique, stagnant à l'état de « grande famille » qui cherche l'unanimité et qui évite la conflictualité, le fameux « pas de chicane dans ma cabane ». Aux yeux d'un intellectuel comme Carl Bergeron par exemple, le Québec contemporain souffrirait lui aussi d'une immaturité collective¹⁹³ principalement causée par son inachèvement politique. Pour mieux connaître la justesse des grilles d'analyse de Bélanger, Groulx et Brunet pour l'époque contemporaine, il nous faut donc faire enquête sur le Québec d'aujourd'hui.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 278.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 283-4 et 287.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 307.

¹⁹¹ *Ibid.*, pp. 312-3.

¹⁹² André-J. Bélanger, *Ruptures et constantes*, Hurtubise HMH, 1977, pp. 31-33 et 38-44.

¹⁹³ Sijepouxdire2, « La vie des idées #44 – Carl Bergeron – Les penseurs de l'immaturité collective au Québec », *Youtube*, 15 mai 2017, 57 min.

2.4 La dépolitisation

Il n'y a évidemment pas seulement André-J. Bélanger qui a parlé des enjeux relatifs à l'apolitisme. Son corollaire, la dépolitisation, est un sujet abordé par de nombreux auteurs¹⁹⁴. Pour comprendre ce qu'elle signifie, nous pourrions d'abord l'entendre de deux façons bien différentes.

Dans un premier temps, la dépolitisation peut faire référence à un déclin de la culture politique d'une collectivité. Nous pouvons ainsi nous pencher sur ce qu'est une société ou un groupe que l'on peut qualifier de *politisé*. En ce sens, une société politisée connaît le débat et les grandes institutions politiques fondamentales qui fondent une nation politique moderne. Une société dépolitisée, au sens fort du terme, pourrait ainsi récuser le *dissensus*¹⁹⁵, la possibilité de penser autrement que selon le *consensus* voulu par les institutions culturelles et politiques en place. Dans le cas qui nous intéresse, une société qui tend à la dépolitisation ne serait pas cependant complètement dépourvue de débats et de grandes institutions. Nous en venons ici à l'autre acception du terme « dépolitisation », qui touche davantage *le* politique que *la* politique. Ici il s'agit de penser la dépolitisation moins dans la politique concrète « de terrain » que dans un phénomène de société plus global qui touche à la conscience collective. Ainsi, malgré la présence d'institutions politiques, c'est la conscience nationale qui peut être en train de se dépolitiser. Cela signifie que pour cette société, la conception qu'elle se fait de la nation tend à être de moins en moins politique.

En ce sens, la nation peut être définie par des attributs pré ou parapolitiques, comme l'origine ethnique et la religion. Jacques Beauchemin nous donne une idée de ce qu'est la dépolitisation de la conscience nationale, lui qui affirme que « [l]es Canadiens français de jadis ne se représentaient pas comme sujets politiques mais comme membres d'une grande famille dont les ramifications s'étendaient partout au Canada et ailleurs en Amérique. Les voici Québécois en même temps que les frontières de l'appartenance sont ramenées au territoire du Québec¹⁹⁶. » De ce point de vue, la

¹⁹⁴ Cette réflexion dans le contexte québécois se mène sur l'histoire longue. Dans *Une Démission tranquille*, Beauchemin notait que des auteurs de divers horizons, depuis François-Xavier Garneau, ont analysé ce phénomène. On compte notamment Pierre Elliott Trudeau, *Le Fédéralisme et la société canadienne-française*, Éditions HMH, 1967 ; Fernand Dumont, *Le Sort de la culture*, TYPO, 1995 ; Dumont, *Genèse de la société québécoise*, *Op. cit.* ; Jean-Charles Falardeau, dans Simon Langlois et Robert Leroux (dir.), *Sociologie du Québec en mutation. Aux origines de la Révolution tranquille*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2013.

¹⁹⁵ Michèle Monte et Claire Oger, « La construction de l'autorité en contexte. L'effacement du dissensus dans les discours institutionnels », *Mots. Les langages du politique*, 107 | 2015, p. 8.

¹⁹⁶ Beauchemin, *Une Démission tranquille*, *Op. cit.*, p. 16.

Révolution tranquille et le projet d'indépendance du Québec furent des occasions de politisation de la conscience nationale québécoise. La fin du cycle politique enclenché par la Révolution tranquille signifierait ainsi une dépolitisation de la conscience nationale. Du Québécois engagé vis-à-vis de la nation, nous retournerions au Canadien français qui ne vise pas l'établissement du sujet politique autonome, et qui définit son identité par des attributs essentiellement culturels, non-politiques.

La nation peut être vue avec d'autres attributs pas nécessairement « prémodernes », sans pour autant qu'ils soient pleinement politiques. C'est le cas, notamment, lorsque les individus considèrent que leur nation est simplement leur « chez soi », leur « maison », l'endroit d'où ils viennent, où ils sont nés (comme nous le verrons plus loin), qu'ils utilisent des termes diminuant la dimension politique de la nation, sans égards au poids des mots : en l'occurrence les mots « province », « la belle province ». Deux exemples de sociétés politisées, parmi de nombreux autres, viennent à l'esprit, à savoir les États-Unis et Israël. Outre l'usage de l'anglais, les Américains sont culturellement différents d'une région du pays à l'autre, ayant des lois et des coutumes différentes d'un État à l'autre. Nous pouvons penser à la division profonde entre le Nord et le Sud, ou encore à la rivalité entre une Californie démocrate, rivée aux technologies, et une Floride conservatrice, engagée dans les guerres culturelles. Les États-Unis forment une nation politisée de par l'importance que prend le débat et la mobilisation politique au pays, chose qu'avait déjà remarqué Alexis de Tocqueville au début du XIX^{ème} siècle. Malgré leurs différences, les Américains s'unissent sous une certaine idée de la nation américaine, incarnée notamment par la Constitution et le rêve des Pères fondateurs.

En Israël, lieu d'une démocratie proportionnelle pure, les différences culturelles sont importantes parmi les groupes qui composent la société. Nous comptons notamment les juifs modernes, les juifs orthodoxes, les Bédouins, les Druzes, les Arabes, les chrétiens et une minorité éthiopienne. Malgré ces différences notables et de profondes divisions, les citoyens sont appelés à se rejoindre dans l'identité israélienne, sous une certaine idée d'une nation politique, formée notamment par le service militaire, qui apporte une expérience commune de la défense de la nation. La menace constante des voisins d'Israël tend également à unir la nation pour faire face à l'adversité, comme l'ont montré les réactions au pogrom du 7 octobre 2023 et les attaques qui ont suivi, du Hezbollah au nord du pays et des drones iraniens. Attaqués par surprise, les Israéliens se sont engagés

massivement dans l'armée dans les jours qui ont suivi le 7 octobre¹⁹⁷. Les difficultés diplomatiques d'Israël imposent aux citoyens une réflexion constante sur la position politique de leur pays et à la définition de leur identité nationale. Dans le cas des États-Unis et d'Israël, la nation se fonde notamment sur l'engagement civique.

Est-ce le cas du Québec ? N'ayant pas une culture du débat très développée (le célèbre « pas de chicane dans ma cabane »), ni de service militaire, ni de menace extérieure permanente, le Québec semble globalement entretenir un lien difficile se définir comme nation autrement que par la politique. La conscience nationale et le niveau de politisation ne sont pas une et même chose. Une société peut avoir une conscience nationale sans être nécessairement politisée, ayant seulement conscience de former quelque chose qui dépasse la somme de ses parties, avec une mémoire collective, une personnalité collective, des représentations d'elle-même. La dépolitisation ne rimerait donc pas nécessairement avec un déclin de la conscience nationale ni de la fierté nationale. Seulement, cette conscience nationale ne serait pas porteuse d'un projet politique collectif.

Le vide laissé par le délaissement de la nation est rempli par des succédanés d'identification, qui tentent de reproduire les passions et l'imaginaire que pouvaient engendrer l'affiliation nationale. En ce sens, une société pourrait être politisée tout en étant dénationalisée : nous pourrions dire cela, par exemple, d'une bonne partie de la droite économique occidentale, surtout celle des années 2000 et 2010, qui avait tendance à parler presque exclusivement de baisses d'impôt et d'un allègement fiscal aux familles et aux classes moyennes. Ce type de programme est politisé, puisqu'il s'agit de poser des actes politiques, de se mobiliser politiquement en faveur d'une société plus prospère. Cependant, dans ce genre de programme, la référence nationale est éclipsée au profit d'une société composée d'individus ramenés à leur état de consommateurs repliés sur la famille – d'où le fameux mot de Margaret Thatcher : « There's no such thing as society ».

¹⁹⁷ « Il y a les alertes, l'inquiétude, l'oeil rivé au téléphone et à la télévision, mais il y a surtout la mobilisation. Toute la nation prend les armes. L'armée israélienne, qui compte 170.000 hommes et femmes, peut faire appel à quelque 465.000 réservistes, ce qui représente donc en théorie un Israélien sur vingt. » dans Anne Bauer, « En Israël, une mobilisation de l'armée sans précédent », *Les Échos*, 10 octobre 2023. « Dans les heures qui ont suivi les attaques terroristes lancées depuis la bande de Gaza, le pays a rappelé 360 000 réservistes, dont 300 000 en l'espace de deux jours. Un chiffre colossal dans une nation qui compte environ 9,7 millions d'habitants, c'est 4 % de la population totale. » dans Guillaume Jacquot, « Tsahal : comment expliquer le niveau historique de la mobilisation des réservistes en Israël ? », *Public Sénat*, 12 octobre 2023.

Des individus peuvent donc avoir une forte appartenance nationale tout en étant dépolitisés. Dans la recherche contemporaine, le terme de dépolitisation est employé dans différents contextes. En dehors des questions relatives à l'identité et à la nation, il peut être utilisé notamment pour parler des questions environnementales, par exemple par la critique d'une « prise en charge » dépolitisée des sujets écologiques par des experts et des grandes entreprises en contournant les mécanismes démocratiques¹⁹⁸. Il est important d'examiner l'utilisation de ce concept dans la recherche concrète afin de mieux cerner ce que nous entendons par dépolitisation. Le terme peut par exemple être employé pour parler d'institutions supranationales qui confisquent la décision politique aux citoyens. La critique de l'Union européenne par différents leaders politiques, intellectuels et universitaires va en ce sens¹⁹⁹. L'UE est accusée de démettre les peuples de leur souveraineté nationale, et donc de leur agir politique, au profit d'une organisation technocratique²⁰⁰, se prétendant au-dessus des particularismes nationaux. Cécile Robert décrypte bien ces stratégies de dépolitisation en évoquant notamment le recours aux experts, mais aussi à la « multiplication des dispositifs de concertation en amont de la négociation officielle²⁰¹ », qui font du débat public une simple étape à passer, sans avoir à tenir réellement compte des points de vue qui seront prononcés, puisque le vrai débat aura déjà été fait. La dépolitisation par les grandes institutions se fait ainsi insidieusement, par des méthodes qui sont paradoxalement présentées comme le parangon de la démocratie, de la liberté et de la préservation des droits.

En dehors de l'UE, la critique du libre-échangeisme s'apparente au même genre de discours sur la confiscation du pouvoir politique des citoyens au profit de cours d'arbitrage et de multinationales. Le libre-échange tel qu'il est pratiqué au XXI^{ème} siècle est accusé d'aller beaucoup plus loin que l'idée de départ du libre-échange, au point de dépolitiser les États pour des raisons économiques. Il s'agirait non seulement de faciliter les échanges économiques, mais également d'uniformiser les règlements et les normes, de telle sorte que les peuples ne sont plus vraiment consultés pour

¹⁹⁸ Jean-Baptiste Comby, *La question climatique. Genèse et dépolitisation d'un problème public*, Éditions Raisons d'agir, Collection Cours et Travaux, 2015, pp. 15-16.

¹⁹⁹ Cécile Robert, « Penser la dépolitisation : ressources théoriques, enjeux définitionnels », dans Cécile Robert (dir.), *Confiner la démocratie. Les dépolitisations de l'action publique*, Presses Universitaires du Septentrion, Collection Espaces politiques, 2021, pp. 12-13.

²⁰⁰ Cécile Robert, « De quoi la dépolitisation de l'Europe est-elle le nom ? », dans Cécile Robert (dir.), *Confiner la démocratie. Les dépolitisations de l'action publique*, Presses Universitaires du Septentrion, Collection Espaces politiques, 2021, pp. 188-194.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 190.

connaître leur avis sur les nouvelles normes qui s'appliquent dans différents secteurs économiques. Que ce soit dans l'UE ou dans le libre-échange, les États sont appelés à se conformer à un modèle jugé inéluctable, de nouvelles façons de faire présentées comme « la modernisation », c'est-à-dire un processus auquel on ne saurait s'opposer sous peine d'être taxé de réactionnaire et de frein au progrès.

La dépolitisation est également le fait des tenants d'un certain libéralisme progressiste qui s'en prend constamment à la fameuse « tyrannie de la majorité²⁰² » tocquevillienne, assimilée assez rapidement à la simple volonté populaire et à la majorité démocratique²⁰³. Ce libéralisme progressiste affirme ainsi son attachement aux contrepoids des institutions politiques, de telle sorte qu'il appuie un pouvoir judiciaire se substituant aux volontés des assemblées législatives. La Ligue des droits et libertés (LDL), au Québec, qui représente très bien cette philosophie, justifiait en 2019 son combat judiciaire contre la Loi sur la laïcité de l'État en ces termes : « Les droits et libertés ne sont pas une affaire de mode ou de popularité, et même lorsqu'une soi-disant majorité est évoquée pour justifier l'injustifiable, nous ne pouvons l'accepter²⁰⁴. » En utilisant un vocabulaire excessif pour disqualifier l'adversaire (« justifier l'injustifiable »), ce libéralisme progressiste laisse entendre que seule sa vision des droits est légitime et qu'aucune décision contraire à sa pensée, si populaire soit-elle, n'a droit de cité. Cette manière de penser aboutit à ce que plusieurs nomment

²⁰² Alexandra Pierre, Diane Lamoureux et Lucie Lamarche, « Quelle ``conversation collective`` sur les Chartes ? », *Le Devoir*, 4 juillet 2022.

²⁰³ « La censure, c'est aussi la tyrannie de la majorité, et la loi du plus fort. Cette notion que, parce qu'une idée est populaire au Québec, tous les Québécois qui ne partagent pas cette idée ne sont pas de vrais Québécois. » dans Émilie Nicolas, « La censure ordinaire », *Le Devoir*, 18 février 2021. « Les droits fondamentaux contenus dans les chartes des droits ont comme but principal de défendre les citoyens contre la tyrannie de la majorité. Un démocrate comprend que la majorité peut avoir tort et que dans certains domaines, elle ne doit pas imposer ses préférences aux citoyens récalcitrants. » dans Julius H. Grey, « Un gâchis monumental », *La Presse plus*, 3 avril 2019. « Pour son assermentation mercredi, Philippe Couillard avait promis de livrer un discours qui le définirait. (...) Il s'est dépeint comme un homme de principe qui luttera avec acharnement contre la tyrannie de la majorité. » dans Robert Dutrisac, « L'autodéfinition d'un homme de principes », *Le Devoir*, 21 décembre 2013. Voir également Louis-Philippe Lampron, « Garde-fous des gouvernements démocratiques », *Ligue des droits et libertés*, 1^{er} janvier 2018 ; Charles Lecavalier, « Le PQ ``tyrannise`` les minorités », *Le Journal de Montréal*, 13 janvier 2014.

²⁰⁴ Christian Nadeau, « Les droits et libertés ne peuvent être soumis à la tyrannie de la majorité », *Ligue des droits et libertés*, 14 juin 2019.

le *gouvernement des juges*²⁰⁵, qui se permet de renverser des décisions votées en bonne et due forme dans les parlements au nom de chartes de droits.

Que ce soit par des institutions supranationales, des traités de libre-échange ou une hypertrophie du pouvoir judiciaire, la dépolitisation travaille les sociétés contemporaines. La dépolitisation, nous l'avons également évoqué, se manifeste également dans la culture politique de la communauté citoyenne et dans la conscience nationale, sujet qui reviendra dans l'analyse de nos résultats. Pour l'instant, notons que les deux manières d'entendre la dépolitisation se rejoignent dans une forme de *renoncement* de la collectivité à la prise en mains de son destin et de ses volontés collectives. Toujours s'agit-il d'abandonner le pouvoir politique à des experts (réels ou autoproclamés), à une oligarchie (les multinationales) ou encore à une entité politique englobante (l'Union européenne, la fédération canadienne, par exemple). La société qui se dépolitise réfléchit moins à son devenir national : elle se conforme aux régulations sociales dominantes de manière acritique.

2.5 Question de recherche et hypothèse

Dans ce projet, nous souhaitons poser notre question de recherche de la façon suivante : quel est l'état de la conscience nationale chez de jeunes cégépiens francophones? Des jeunes, on dit souvent de ceux-là qu'ils seraient déracinés, sans frontières, « citoyens du monde », indifférents au fait français et à la cause nationale²⁰⁶. C'est un discours très présent dans le système médiatique et même chez plusieurs chercheurs. Mais est-ce bien vrai? La jeunesse aurait-elle donc abandonné toute prétention à former nation, et à perpétuer une certaine histoire qui se prolonge depuis quatre-

²⁰⁵ Anne-Marie Le Pourhiet, « Gouvernement des juges et post-démocratie », *Constructif*, 2022/1 (N° 61), pp 45-49 ; Frédéric Rouvière, « Le nouveau gouvernement des juges », *RTDCiv. Revue trimestrielle de droit civil*, 2022, n° 2, p. 504 ; Michel Troper et Otto Pfersmann, « Existe-t-il un concept de gouvernement des juges ? », dans Séverine Brondel, Norbert Foulquier et Luc Heuschling (dir.), *Gouvernement des juges et démocratie*, Publications de la Sorbonne, 2021, pp. 21-62.

²⁰⁶ Léger, Nantel et Duhamel, *Le Code Québec, Op. cit.* ; Marie-Hélène Proulx, « Le grand désarroi des jeunes », *L'Actualité*, 4 novembre 2020 ; Chantallya Louis, « Des jeunes s'engagent dans la lutte contre le racisme », *Radio-Canada*, 3 février 2023 ; Nina Hossein, « Les jeunes sont plus optimistes et ouverts sur le monde que leurs aînés », *Slate FR*, 19 novembre 2021 ; Judith Lussier, « Les jeunes savent aussi voter, ok boomers ? », *Métro*, 29 septembre 2022 ; Faustine Kopiejwski, « Féminisme, écologie, anti-racisme... Pourquoi les ados militent de plus en plus tôt », *Les Inrockuptibles*, 22 novembre 2021 ; TV5Monde Info, « Au Québec, les jeunes francophones sont indifférents au sort du français », *Youtube*, 23 avril 2019, <https://www.youtube.com/watch?v=OKceFq01IN0>

cents ans? Nous croyons que les choses sont plus complexes que celle que véhicule un certain sens commun.

Notre hypothèse est qu'une référence nationale demeure chez une majorité de jeunes Québécois, avec un sentiment de fierté mais aussi de crainte pour l'avenir. Notons, par ailleurs, qu'il n'y a pas qu'une jeunesse, mais bien plusieurs. Au Québec, il y a des différences culturelles notables entre chaque région. Un jeune Montréalais n'est pas un jeune Saguenéen, qui n'est pas un jeune de la capitale, qui n'est pas un jeune Estrien. Voilà donc une première distinction fondamentale à tenir compte : la jeunesse se différencie selon la région habitée.

2.6 Différences régionales

À Montréal, par exemple, nous savons qu'une dynamique d'anglicisation, bien documentée depuis nombre d'années²⁰⁷, est en cours dans toute la grande région de Montréal. Le français langue maternelle, langue parlée à la maison et langue parlée au travail est en chute libre. À moyen terme, plusieurs experts prédisent que le français pourrait connaître un déclin majeur sur l'île de Montréal ainsi qu'à Laval. Cette réalité a nécessairement des effets sur la conscience nationale de la jeunesse présente sur l'île. Accepte-t-elle cette anglicisation? La déplore-t-elle? De quelle façon conçoit-elle sa relation vis-à-vis du Québec hors-Montréal? Nous savons qu'un mouvement sécessionniste émerge à Montréal sous le leadership de Balarama Holness, qui, certes, connaît des résultats marginaux, mais révèle malgré tout une tendance bien présente dans la mentalité montréalaise. Montréal se distingue aussi du reste du Québec par son cosmopolitisme, son urbanisme, ses activités culturelles, sa force économique. Ses réalités influencent nécessairement l'état d'esprit des jeunes Montréalais et impliquent des effets sur leur conscience nationale.

À Québec, où le fait français est bien implanté, c'est une autre particularité qui distingue l'endroit des autres régions du Québec. Nous savons que la région de la Capitale-Nationale connaît une tendance libertarienne importante, qui se manifeste notamment par un appui non négligeable au Parti Conservateur du Québec et au Parti Populaire du Canada, qui sont tous deux des partis marginaux ailleurs au Québec. De quelle façon un jeune de la région de la Capitale-Nationale

²⁰⁷ Voir notamment Frédéric Lacroix, *Pourquoi la loi 101 est un échec*, Boréal : 2020 ; Jacques Houle, *Disparaître? Liber*, 2019 ; Charles Castonguay, *Le Français en chute libre*, Mouvement Québec Français, 2021.

conçoit-il son appartenance à la nation québécoise? Conçoit-il le Québec comme une terre de « losers » qui s'obstinent à parler français, alors que l'avenir serait en anglais? Ou bien, au contraire, est-il attaché à la nation québécoise en retirant une fierté de faire partie de sa capitale?

Si nous regardons du côté de l'Estrie, nous savons que nous avons affaire à une région dont le comportement électoral est similaire au 450 et aux autres régions du Québec en dehors de Montréal et de la Capitale Nationale. Cela dit, la présence d'une minorité anglophone historique et d'une toponymie anglophone importante a-t-elle des répercussions dans la conscience nationale? Nous savons, par exemple, que le nom « Estrie » a été conçu par des militants indépendantistes au cours de la Révolution tranquille pour faire contrepoids à l'expression dérivée des anglophones qu'est « Les Cantons de l'Est » (Eastern Townships). De quelle manière les jeunes cégépiens francophones de l'Estrie ressentent-ils donc leur appartenance à la nation québécoise dans ce contexte d'une présence d'une minorité anglophone? Cette particularité estrienne nous pousse à choisir cette région parmi les cas étudiés.

Dans un même registre, la région de l'Outaouais connaît la proximité avec l'Ontario, avec laquelle les échanges économiques sont importants. Plusieurs citoyens de Gatineau et des environs travaillent à Ottawa, ville essentiellement anglophone, en plus d'être la capitale du Canada. Les données démographiques des dernières années nous démontrent également que l'Outaouais connaît une anglicisation importante²⁰⁸. Cette anglicisation de la région de l'Outaouais a-t-elle des conséquences sur la conscience nationale de ses citoyens? Y a-t-il une réaction des habitants en faveur du français et de l'attachement au Québec, ou bien au contraire, une acceptation des transformations linguistiques en cours? La jeunesse des environs est-elle plus anglicisée que celle que l'on retrouve ailleurs au Québec?

À l'autre bout du spectre, nous croyons important d'aller étudier une région de tendance indépendantiste comme le Saguenay–Lac-Saint-Jean. L'appartenance au projet indépendantiste apporte une conscience nationale différente de celle du Québec « ambivalent²⁰⁹ » des autres régions.

²⁰⁸ Radio-Canada, « Le français en recul dans la région de la capitale nationale », *Radio-Canada*, 17 août 2022 ; Charlotte Tremblay, « La langue française de moins en moins parlée en Outaouais », *TVA Gatineau/Ottawa*, 17 août 2022 ; Mathieu Bélanger, « Anglicisation : Impératif français accuse Gatineau de ``complicité silencieuse`` », *Le Droit*, 22 août 2022.

²⁰⁹ Jocelyn Létourneau, *Que veulent vraiment les Québécois?*, Boréal, 2006.

En ce sens, nous pouvons dire que le Saguenay et la Gaspésie constituent des pôles importants du bassin indépendantiste québécois, et qu'il est important d'aller étudier l'une de ces régions pour comprendre l'état de la conscience nationale de cette jeunesse. Garde-t-elle la flamme indépendantiste? S'est-elle plutôt retranchée dans une autre forme d'expression nationale? Nous savons que le Parti Québécois n'arrive plus à garder ses députés au Saguenay, laissant la place à la CAQ, qui fait preuve d'un nationalisme modéré. Cette nouvelle tendance électorale reflète-t-elle un changement de la conscience nationale, ou simplement une nouvelle stratégie des électeurs dans l'expression de leurs valeurs nationales?

Enfin, nous voulons enquêter une région qui représenterait le Québec « moyen », où le français parlé tient une majorité imposante, sans connaître une présence anglophone historique politiquement importante. Nous décidons de prendre la Montérégie, qui tient lieu de deuxième région la plus habitée au Québec tout juste après Montréal. C'est en Montérégie que se trouve un bassin important de citoyens du Québec français historique. La proximité de cette région avec Montréal permet à sa population de faire le contraste, au quotidien, entre la métropole et la région montérégienne. De quelle façon cette comparaison de tous les jours travaille la conscience nationale des jeunes Québécois de cette région? Nous pouvons soumettre l'hypothèse que leur conscience nationale est enracinée dans une certaine idée d'un Québec français attaché à des valeurs nationales. Cela n'est probablement pas seulement propre à la Montérégie, mais quelque chose de particulier se produit à cet endroit. C'est que le contraste observé entre la Montérégie et la métropole, qui s'anglicise rapidement alors que la Montérégie demeure essentiellement francophone, travaille inévitablement la conscience nationale des Montérégiens. De quelle manière les jeunes Montérégiens réagissent-ils? Par le biais de l'observation, nous soumettons cette hypothèse : il y aurait d'un côté une jeunesse qui embrasse Montréal et l'anglicisation, et qui aura tendance à aller étudier à Dawson, Concordia, alors qu'une autre jeunesse désire demeurer dans la région de naissance ou dans le Québec hors-Montréal, plusieurs d'entre eux ayant tendance à aller étudier à l'Université de Sherbrooke. Cette jeunesse montérégienne présentera donc peut-être des tendances contradictoires lors de notre étude.

Ces six régions nommées ont été choisies afin de refléter la diversité régionale du Québec, qui connaît des différences culturelles notables entre régions. C'est l'une des raisons pourquoi nous rejetons l'expression courante « en région » qui relègue l'ensemble des régions hors-Montréal à un

bloc monolithique. Les diverses régions du Québec expriment des valeurs différentes, des comportements électoraux différents, des réalités différentes. Comme nous nous intéressons aux jeunes cégépiens francophones, il est important pour nous d'avoir un échantillon représentatif de plusieurs régions pour nous permettre d'avoir un portrait national complet.

CHAPITRE 3

CADRE MÉTHODOLOGIQUE

3.1 Fondements épistémologiques des méthodes qualitatives

Notre enquête s'est effectuée dans le sillage des méthodologies qualitatives. Selon Mucchielli, ces méthodes reposent « essentiellement sur la présence humaine et la capacité d'empathie, d'une part, et sur l'intelligence inductive et généralisante, d'autre part²¹⁰. » Les méthodes qualitatives impliquent donc non pas un « délaissement des préjugés » dans l'enquête, mais plutôt une honnêteté dans la démarche, une ouverture d'esprit à ce qui sera lu ou entendu provenant des intervenants. En effet, si la présence humaine est importante, le chercheur ne doit pas s'absenter en croyant ainsi être plus objectif. Toujours selon Mucchielli, le « développement des recherches qualitatives est l'aboutissement de progrès fondamentaux dans la définition de la spécificité de la recherche en sciences humaines. Ces progrès restent malgré tout encore fragiles face à l'acquis culturel dominant des ``sciences exactes``²¹¹. » Les méthodes qualitatives sont donc bel et bien scientifiques même si elles ne cherchent pas à avoir une représentation statistique ou quantifiable d'un phénomène. Cela est possible par l'analyse rigoureuse découlant de la collecte systématique des données, qui respecte aussi des critères scientifiques.

Gadamer a consacré son plus important ouvrage à légitimer l'approche qualitative en sciences humaines, montrant que la tentative de répliquer le modèle des sciences de la nature dans les sciences humaines fonctionne difficilement et ne répond pas à ce qui fait le propre des sciences humaines. Pour Gadamer, l'herméneutique philosophique²¹² montre que l'homme est un être d'interprétation, et ce, même lorsqu'il fait des sciences « exactes ». Même les données quantitatives doivent faire l'objet d'une interprétation, en retenant les éléments jugés pertinents selon la lecture du chercheur, et en laissant dans l'ombre les éléments jugés sans intérêt. En ce sens, en se voulant strictement « objectif » et « neutre », le chercheur en méthodes quantitatives peut avoir tendance à omettre que sa propre démarche possède inévitablement une part qualitative. L'interprétation est ainsi une démarche d'enquête parfaitement légitime. Dans cette approche méthodologique,

²¹⁰ Alex Mucchielli, *Les Méthodes qualitatives*, Presses Universitaires de France, Collection Que sais-je?, 1991, p. 3.

²¹¹ *Ibid.*, p. 19.

²¹² H.-G. GADAMER, *Vérité et méthode*, Seuil, 1996, collection « Points », 2018.

l'interprétation du chercheur apporte un éclairage qui, certes, n'épuise pas le tout de la compréhension des données, mais apporte des éléments de compréhension, des pistes de réflexion, qui peuvent être enrichis par d'autres interprétations comme celles des pairs. Les méthodes qualitatives peuvent donc être parfaitement scientifiques si elles sont utilisées dans un souci de rigueur et d'honnêteté intellectuelle.

Selon Pourtois, Desmet et Lahaye, les « données qualitatives (...) sont des mots, des phrases, des idées... Elles renvoient à la notion de qualité. Elles mettent en évidence la signification sociale attribuée par les sujets au monde qui les entoure. Ici, le chercheur recueille des énoncés, des actes de langage, qui sont des foyers d'incertitude²¹³. » Les données qualitatives que nous avons voulu amasser ont ainsi une signification sociale, et plus précisément une signification nationale : quel est le rapport du jeune étudiant à la nation québécoise? Les énoncés relevés permettent de mieux connaître ce rapport. Puisqu'il s'agit de « foyers d'incertitude », l'interprétation ne peut jamais être parfaite et définitive, d'où l'importance d'une relecture des données et d'une analyse attentive. Mucchielli inclut dans les méthodes qualitatives le travail journalistique et celui de l'essayiste, mais notre travail relève plutôt d'une enquête de terrain sociologique, que celui-ci nomme « enquêtes qualitatives systématiques », qui « repose, comme son nom l'indique, sur une systématisation du recueil et de l'analyse des données obtenues et traitées à partir de techniques qualitatives²¹⁴. » Cette systématisation repose sur une grille d'analyse, que nous aborderons plus loin dans ce chapitre, et sur une méthode de collecte de données qui est uniforme d'un groupe à l'autre. Ainsi, alors que le journaliste peut avoir tendance à interroger chaque personne ou chaque groupe différemment, en fonction du type d'informations qu'il souhaite communiquer, le chercheur en sociologie systématise sa démarche en suivant toujours les mêmes étapes dans la collecte de données. La méthodologie qualitative emprunte aux méthodes quantitatives et aux sciences de la nature la systématisme à laquelle elles parviennent à l'aide de tests en laboratoire, par exemple.

²¹³ Jean-Pierre Pourtois, Henriette Desmet et Willy Lahaye, « Chapitre 8 : Postures et démarches épistémiques en recherche », dans Collectif, sous la direction de Pierre Paillé, *La méthodologie qualitative : Postures de recherche et travail de terrain*, Armand Colin, Collection U, 2006, p. 187.

²¹⁴ Mucchielli, *Op. cit.*, p. 9.

3.2 La position du chercheur

Avant d'aller plus loin, il faut d'abord nous interroger sur la manière dont nous sommes positionnés socialement dans cette recherche. Nous avons évidemment nos propres convictions et notre propre manière de concevoir l'appartenance nationale. Un chercheur dépourvu de tout préjugé n'existe pas, et son hypothétique existence l'empêcherait de choisir un sujet de recherche, puisque son objectivité parfaite signifierait également une absence complète de *préférence* pour un sujet ou pour un autre. Le choix d'un sujet, d'une problématique, d'une hypothèse est le résultat d'un système de valeurs qui habite chaque chercheur. Ainsi, il est évident que la manière de définir le thème de la recherche, tout comme la construction de notre grille de lecture, reposent sur certains postulats, comme l'idée que le Québec forme une nation et possède une conscience historique et une conscience nationale, ce qui pourrait être contesté par d'autres chercheurs. Certains pourraient affirmer, dans une perspective libertarienne, que « there's no such thing as society », et que le Québec est un agglomérat d'individus qui font leur propre vie sans former une nation. D'autres pourraient nous reprocher de ne pas parler de la conscience nationale *canadienne* et d'avoir une perspective trop centrée sur le Québec. Dans cette optique, le Québec ne serait qu'une province canadienne parmi d'autres, et la nation première des Québécois devrait être le Canada. Enfin, des chercheurs d'obédience marxiste pourraient nous opposer l'idée que la nation n'est qu'une idéologie au service du capitalisme et de la classe bourgeoise, et qu'ainsi notre recherche se fonde sur une illusion.

À ces premières critiques possibles, nous répondons d'abord qu'une société d'individus se contredit dans ses propres termes, puisque la société implique nécessairement dans son être même des relations entre les individus. En formant relation, les individus créent quelque chose qui les dépasse, soit le fait social. L'ensemble des « faits sociaux » d'individus qui partagent une langue, des valeurs, une culture et des us et coutumes forme une nation, comme l'ont déjà théorisé nombre de sociologues et de penseurs (notamment les Dumont, Séguin, Brunet, Beauchemin que nous citons précédemment). Pour ce qui est du Canada, ce pays « postnational²¹⁵ », nous ne pouvons nier que le Québec fait politiquement partie de sa fédération. Mais en fait-il culturellement partie? La réponse est moins évidente. On pourrait dire, par exemple, que la culture québécoise est

²¹⁵ Guy Lawson, « Trudeau's Canada, Again », *New York Times*, 8 décembre 2015.

travaillée par la dialectique entre le Canada anglais et le Québec (les « deux solitudes »), ces deux peuples qui s'entendent historiquement comme chien et chat. Nous ne voulons pas entrer dans les détails de cette question, mais force est d'admettre que les différences culturelles entre le Canada et le Québec sont importantes, et suffisantes pour dire que le Québec forme une nation distincte au sein du Canada. Enfin, face à la rhétorique d'un certain type de marxisme, nous répondons que la conscience nationale précède le capitalisme et qu'elle n'a pas pour but de le servir, et qu'elle peut même parfois s'y opposer, dépendamment de l'état de la conscience nationale d'une société. Voilà pourquoi nous pouvons postuler de façon vraisemblable l'existence d'un sentiment d'appartenance à la nation québécoise.

3.3 Méthode d'enquête sélectionnée : le questionnaire

Il nous faut maintenant aborder la méthode d'enquête comme telle. Nous avons privilégié la méthode du questionnaire pour rejoindre un nombre important de cégépiens afin de pouvoir dégager certaines régularités quant au rapport à la nation des répondants. Le questionnaire est aussi choisi car il fut également utilisé par l'équipe de recherche de Jocelyn Létourneau il y a une dizaine d'années pour étudier la conscience historique d'élèves et d'étudiants Québécois du secondaire, du cégep et de l'université. La question qu'avait posée le chercheur aux élèves et étudiants était la suivante :

« Si vous aviez à résumer, en une phrase ou une formule, l'aventure historique québécoise, qu'écrieriez-vous personnellement ? »

Face à cette question, plusieurs réponses données à l'équipe de Létourneau se restreignaient au plus simple, en quelques mots, alors que plusieurs autres répondants se permettaient de développer leur réponse. Puisque l'échantillon de cette recherche était assez important, l'historien a pu accumuler un bon nombre d'éléments récurrents dans les réponses malgré la présence de réponses laconiques. Comme nous ne disposons pas des mêmes ressources, nous nous sommes restreints au niveau collégial, dans la mesure où une bonne partie des jeunes s'y retrouve. Ce choix nous apparaît d'autant plus pertinent que c'est souvent au cégep que les jeunes commencent à réfléchir aux enjeux de société et à formuler une pensée politique.

Nous avons distribué nos questionnaires dans des cours de la formation générale, comme les cours de littérature et de philosophie, car c'est là que nous trouvons des jeunes de tous les programmes, que ce soit les programmes préuniversitaires en science de la nature ou en sciences humaines ou encore ceux qui visent l'obtention de DEC professionnels. Nous estimons que nous disposons ainsi d'un échantillon plus représentatif de la jeunesse que si nous nous étions limités aux cours de sciences humaines ou en arts et lettres, par exemple.

Notre recherche ne consiste pas à faire de l'analyse de discours, par exemple en notant un certain nombre de récurrences de mots ou d'expressions sur une base statistique. Il s'agit plutôt de regrouper des données, de les mettre en ordre pour voir quelles sont les *représentations* de la nation qui sont mises en exergue par les étudiants. Pour connaître l'état de la conscience nationale, nous avons privilégié les réponses à développement comme l'a préconisé Létourneau dans son étude. La réponse à développement permet au jeune d'élaborer sa manière de penser et de nous montrer en quoi il se sent appartenir au Québec. Il s'agit de questions ouvertes, qui ne cherchent pas à indiquer une direction idéologique quelconque. Sur cet enjeu, Janet M. Ruane affirme²¹⁶ :

Open-ended questions are advisable when posing a complex question that defies any ready or apparent answer. The open-ended approach is also recommended when we are interested in obtaining the respondent's unique views on an issue or topic. Questions about respondents' hopes for the future or about their views on charging adolescent law offenders as adults would be good candidates for open-ended questions.

Puisque nous avons voulu précisément connaître « les espoirs pour l'avenir » des cégépiens, nous avons pensé que les questions ouvertes seraient une bonne voie pour notre recherche. Nous croyions que trois questions permettraient de circonscrire l'objet de notre recherche. Nous avons demandé aux jeunes de répondre en un maximum d'une page aux trois questions suivantes²¹⁷ :

- Que représente pour vous le Québec?
- Selon vous, que sera devenu le Québec dans 20 ans?
- Êtes-vous fier d'être Québécois? Expliquez votre réponse.

²¹⁶ Janet M. Ruane, *Essentials of Research Methods*, Blackwell Publishing, 2005, p. 131.

²¹⁷ Pour voir le modèle du questionnaire, voir Annexe A.

La première question vise à cerner l'objet même de la recherche. Nous croyons qu'il ne faut pas admettre d'emblée l'existence de la nation québécoise, car cela ne va pas forcément de soi. Nous avons voulu enquêter ici sur la dimension *réflexive* de la conscience nationale. L'idée qu'il y ait une nation québécoise est une interprétation subjective, certes partagée par beaucoup de penseurs, de chercheurs et de citoyens, mais elle est aussi remise en question par d'autres. L'intérêt de cette question réside dans le fait que les individus ont toujours une représentation de ce qu'est une nation. Puisque la nation n'est pas proprement tangible, elle agit sur les consciences par le biais de symboles, qui sont intégrés dans un imaginaire collectif.

Pour Benedict Anderson, « l'imaginaire national » se construit notamment par le biais des produits de l'imprimerie (les journaux, les romans, qu'il prend comme exemple), qui donnent l'impression aux lecteurs qu'ils font partie d'une histoire commune²¹⁸. La conscience nationale prendrait ainsi sa source dans des représentations symboliques présentes dans différents médiums²¹⁹. Pour Michael Billig, à l'origine du concept de « nationalisme banal²²⁰ », la nation se retrouverait dans des objets « banals » du quotidien pour rappeler sans cesse aux individus leur appartenance à la nation, par exemple dans le drapeau, la chaîne de télévision nationale, la chaîne de radio nationale, les publicités gouvernementales, etc. Ainsi, les représentations de la nation ne seraient pas nécessairement reliées à des événements de patriotisme exacerbé, mais aussi à des éléments du quotidien qui empêchent les individus d'oublier qu'ils font partie d'une nation. Quelle est donc cette représentation qui vient à l'esprit des jeunes interrogés en évoquant le Québec?

Pour ce qui est de la deuxième question, nous avons voulu examiner les perspectives d'avenir qu'entrevoient les jeunes. Il s'agit de la dimension *prospective* de la conscience nationale. En vingt ans, à l'ère dans laquelle nous sommes où les choses changent rapidement (que ce soit les valeurs, les technologies du quotidien, les manières de communiquer, etc.), une nation peut connaître certains changements notables. Quels changements le Québec peut-il ainsi connaître dans 20 ans, considérant les observations que peut en faire un jeune au quotidien? L'avenir présagé du Québec peut en dire long sur l'état de la conscience nationale. La jeunesse est-elle optimiste, pessimiste,

²¹⁸ Benedict Anderson, *L'Imaginaire national*, Découverte, 2007.

²¹⁹ Christine Chivallon, « Retour sur la ``communauté imaginée`` d'Anderson. Essai de clarification théorique d'une notion restée floue. », *Presses de Science Po*, 2007/3 n° 27, p. 138-9.

²²⁰ Michael Billig, « Banal Nationalism », p. 184-196. Extrait de: *Banal Nationalism*, London: Sage, 1995.

ou bien un peu des deux? Quels sont les enjeux qui la préoccupent pour l'avenir collectif? Ont-ils rapport avec les enjeux d'identité nationale (immigration, langue, constitution, valeurs), ou bien avec l'écologie, les inégalités, la justice sociale (causes féministe, antiraciste, LGBT, etc.), les problèmes technocratiques (éducation, santé)?

La priorité accordée à certains enjeux de société peut nous en dire beaucoup sur l'état de la conscience nationale. Ainsi par exemple, la loi 21 sur la laïcité de l'État se trouve actuellement devant les tribunaux. On peut penser que c'est la Cour suprême du Canada qui tranchera de manière définitive son sort. Parmi les nationalistes québécois, qu'ils soient pour ou contre cette loi, plusieurs affirment que ce n'est pas au Canada de décider des lois du Québec²²¹. L'intervention de la Cour suprême est ainsi vue comme une atteinte à la souveraineté nationale, par le biais du « gouvernement des juges²²² ». Pour les jeunes de la tranche d'âge qui nous intéresse, est-ce un propos qui les rejoint? Du moins, est-ce que les rapports Québec-Canada sont considérés comme importants, ou bien comme une vieille querelle d'un temps passé? Nous reviendrons plus loin sur ces questions dans la présentation et l'interprétation des résultats.

Pour donner cet autre exemple, certains représentants de la cause écologiste peuvent parfois avoir tendance à dire que l'enjeu dont ils parlent est le plus important de tous²²³, de telle sorte que l'humanité ne devrait pas gaspiller temps et énergie à parler de choses jugées secondaires, comme l'avenir de la nation. Est-ce que les jeunes cégépiens sont touchés par ce type de discours? Délaisent-ils la question nationale au profit de la cause écologiste, comme si l'un ne pouvait aller sans évacuer l'autre? Nous y reviendrons.

Enfin, la dernière question sur la liste nous a permis d'interroger la fierté des participants, qui est un élément important du sentiment d'appartenance nationale. C'est ici la dimension *identitaire* de notre objet de recherche. La « québécoisité » est-elle un objet de fierté, ou son évocation suscite-t-

²²¹ Frédéric Bastien, « Loi 21 : le complexe canadien de supériorité morale », *Le Journal de Montréal*, 22 avril 2023 ; Raphaël Lavoie, Agence QMI, « Loi 21 : deux juges de la Cour suprême critiqués pour un présumé ``conflit d'intérêts`` », *Le Journal de Montréal*, 23 janvier 2020 ; Société Saint-Jean Baptiste de Montréal, « Loi 21 : la SSJB soulève des inquiétudes concernant les parallèles et les conclusions du jugement », *Société Saint-Jean Baptiste de Montréal*, s.d., <https://ssjb.com/loi-21-la-ssjb-souleve-des-inquietudes-concernant-les-paralleles-et-les-conclusions-du-jugement/>

²²² Patrick Moreau, « Du gouvernement des juges... et de ses inconvénients », *Le Devoir*, 28 juin 2022.

²²³ NPR Staff, « Transcript : Greta Thunberg's Speech At The U.N. Climate Action Summit », *National Public Radio (NPR)*, 23 septembre 2019 ; Jean-Thomas Léveillé, « ``Le Pacte est mort, vive le Pacte!`` », *La Presse*, 5 novembre 2020.

elle un malaise ? Certains jeunes, par exemple, pourraient répondre qu'ils sentent que le Québec est « moins accueillant » et qu'il fait preuve d'un « repli sur soi », opinion qu'on peut lire et entendre régulièrement dans les médias et ailleurs²²⁴, et qui pourrait percoler dans la conscience nationale des cégépiens. Cette remarque pourrait être un élément justifiant une honte à se sentir Québécois. Sur un autre registre, d'autres étudiants pourraient répondre qu'ils observent une apathie collective, une incapacité pour la nation québécoise à s'affirmer et à faire valoir ses droits. Il ne s'agirait pas ici d'une honte d'être Québécois, mais d'une déception : celle d'être dans le camp des « perdants ». D'une manière ou d'une autre, cette question permet de mieux connaître la conscience nationale car elle nous fait voir de quelle façon les cégépiens se disent fiers de leur appartenance nationale. Si le malaise ou la déception prend plus de place que la fierté, qu'est-ce que cela nous dirait de l'état de la conscience nationale? À l'inverse, si la fierté prédomine, de quoi cela témoignerait-il?

3.3.1 L'administration du questionnaire

Dans chaque cégep nous sommes allés dans une seule classe, espérant y trouver une vingtaine d'étudiants par cours. En additionnant les six régions, cela nous a permis d'avoir 158 répondants dans notre échantillon total. Pour rejoindre les collèges, nous avons pris contact avec des professeurs dispensant des cours de la formation générale, afin de mesurer leur ouverture pour notre projet. Cette opération a eu lieu au cours de l'hiver 2023. Nous avons ensuite trouvé dans chaque région un professeur intéressé à participer, en insistant sur le fait qu'il ne s'agissait aucunement de faire de la publicité partisane, mais simplement de faire une enquête sociologique. Puisqu'un cours de base connaît un temps limité et que notre activité en classe gruge du temps sur la matière, nous avons voulu nous assurer que les étudiants ne prennent pas la plus grande partie du cours pour répondre aux questions. Comme nous l'avons déjà mentionné, les réponses au questionnaire ne tiennent que sur une seule page. Pour un étudiant du cégep, nous avons jugé qu'une demi-heure serait un temps suffisant pour répondre aux questions, estimation qui fut bonne,

²²⁴ Francine Pelletier, « Nationalisme québécois et diversité : le point de rupture », *L'Actualité*, 6 septembre 2023 ; La Presse Canadienne, « Couillard dénonce le ``nationalisme d'assiégés`` de Jean-François Lisée », *Radio-Canada*, 8 octobre 2016 ; Jean-Marc Piote et Jean-Marc Couture, *Les Nouveaux Visages du nationalisme conservateur au Québec*, Québec Amérique, 2012 ; Christian Nadeau, « Faire place à la défense des droits en campagne électorale », *Le Devoir*, 20 avril 2018.

car la totalité des étudiants ont fini en moins de 25 minutes, la plupart terminant après une douzaine de minutes.

3.4 Grille d'analyse

En compilant les réponses, nous avons voulu les regrouper dans des catégories. Selon De Singly, la méthode du questionnaire implique l'exclusion de données jugées non pertinentes à la recherche, mais qui sont tout de même présentes dans les réponses données. De Singly affirme que le « questionnaire sélectionne donc dans le réel les éléments pertinents des conduites étudiées et des facteurs sociaux²²⁵. » Puisque nous nous intéressons à la conscience nationale, nous nous sommes penchés sur les éléments susceptibles de révéler le rapport à la nation du répondant.

Nous avons formulé l'hypothèse qu'une partie des étudiants se sentirait attachée au Québec, alors qu'une autre ne verrait pas l'intérêt d'appartenir au Québec ou à tout autre pays dans le monde, éléments qui sont en effet ressortis des questionnaires. D'autres étaient ambivalents, voire contradictoires dans leur réponse. Nous avons privilégié les questions ouvertes pour ne pas orienter les réponses vers des options préétablies. De Singly affirme la pertinence de cette méthode en ces termes : « Les questions ouvertes présentent bien des avantages : tout d'abord le fait de privilégier les catégories dans lesquelles les individus perçoivent le monde social, plutôt que de les imposer par les modalités des réponses ``fermées``²²⁶. » Ainsi, nous avons préféré utiliser les questions ouvertes afin de connaître ce que pensent spontanément les étudiants, au lieu de leur imposer une idée déjà faite par le biais de questions fermées. Cependant, le risque associé est, selon le même auteur, que « les informations recueillies peuvent être trop dispersées, ou inutilisables en référence aux préoccupations de la recherche. (...) les personnes interrogées peuvent fournir des indications peu utiles. En effet, l'usage des questions ouvertes enseigne que nombre de réponses peuvent être floues²²⁷ (...) ». En acceptant ce risque, nous nous sommes rendus compte, au cours de la recherche, qu'il était bien minime dans notre cas, car la quasi-totalité des réponses données furent pertinentes au regard de la recherche et relèvent d'une bonne compréhension des questions posées.

²²⁵ François de Singly, *Le Questionnaire, 2^e édition refondue*, Armand Colin, Série « L'Enquête et ses méthodes », 2005, p. 24.

²²⁶ François de Singly, *Le Questionnaire, 5^e édition*, Armand Colin, Collection 128, 2020, p. 66-67.

²²⁷ *Ibid.*, p. 67-68.

Nous avons ainsi construit la grille d'analyse suivante :

1. À la première question sur ce que représente le Québec :
 - Représentation positive / négative
 - Termes utilisés pour définir : nation, province, société, pays, maison, « chez moi »
 - Traits culturels soulevés : langue française, culture, valeurs, institutions politiques, etc.

2. Deuxième question sur l'avenir du Québec :
 - Optimisme / pessimisme
 - Enjeux soulevés : nationaux, sociaux, environnementaux

3. Troisième question sur la fierté d'appartenance :
 - Degré de fierté : fierté, ambivalence, neutralité, indifférence, honte
 - Éléments justifiant la fierté ou la honte : résilience, créativité, manque de confiance, médiocrité, etc.

Nous avons voulu construire une grille simple, qui se fonde sur des critères en lien avec les registres à l'étude (réflexivité, avenir anticipé, identité). On pourrait dire qu'il s'agit d'une analyse catégorielle, décrite par Quivy et Van Campenhoudt comme une analyse qui « compar[e] les fréquences de certaines caractéristiques (le plus souvent les thèmes évoqués) préalablement regroupées en catégories significatives²²⁸. » Ce sont donc des thèmes, ou des registres, qui nous servent de « catégories significatives » à analyser. Le but est de mettre en ordre les réponses pour regrouper celles-ci dans ces catégories. Notre questionnaire était anonyme, afin que les jeunes aient le sentiment qu'ils avaient le droit de dire ce qu'ils pensent vraiment, sans s'imaginer que leur professeur regarderait leur copie ou que le chercheur jugerait leur réponse. L'anonymat permettait d'enlever la pression sociale, du moins une bonne partie de celle-ci. Nous nous sommes seulement permis de demander deux choses : le sexe de la personne, pour connaître les différences entre hommes et femmes, et le programme d'études, pour voir s'il y a des différences sociologiques entre les différents types d'études.

²²⁸ Raymond Quivy et Luc Van Campenhoudt, *Manuel de recherche en science sociales*, 3^e édition, Dunod, 2006, p. 203.

La distinction entre hommes et femmes se fait couramment dans de nombreux sondages et dans toutes sortes d'enquêtes en sciences humaines, nous avons donc cru qu'il serait pertinent d'analyser les différences entre les hommes et les femmes s'il y en avait, puisqu'il s'agit d'une pratique courante, qui permet bien souvent de faire des comparaisons instructives pour la recherche. Finalement, l'analyse des questionnaires n'a pas montré de différences notables entre les hommes et les femmes. Cela nous a tout de même informé de la composition des étudiants, et permis de constater que nous avons atteint une égalité relative entre les sexes chez le nombre de répondants. Nos répondants étaient composés de 56 % de femmes et 41 % d'hommes (et 2 % ont coché « Autre » : voir tableau 3.1). Cette plus faible présence des hommes s'explique peut-être par le décrochage scolaire plus accentué chez les hommes et non par le fait du hasard ou un ciblage de groupes composés davantage d'étudiantes. Pour ce qui est du programme d'études, nous voulions savoir si le fait d'étudier dans un programme en particulier peut avoir un effet sur les mentalités. Il arrive souvent, en effet, au cégep, que le programme choisi produise un esprit de groupe, et par le fait même une culture, qui finit par avoir des conséquences sur les comportements, les goûts, puis les opinions. Y a-t-il des différences entre les étudiants en sciences humaines et ceux en sciences de la nature? Ou encore des différences entre ceux qui font un programme préuniversitaire et ceux qui font un DEC professionnel? Nous avons cru pertinent pour la recherche de voir de quelle manière les différents groupes de programme peuvent se différencier du point de vue de la conscience nationale. Nous verrons plus loin qu'il y a bien des différences de réponse en fonction des programmes d'études. Enfin, au cours de la recherche de terrain, nous avons remarqué que des étudiants révélaient dans leurs réponses qu'ils étaient nés à l'étranger, ce qui influençait leur rapport au Québec. Les précisions quant à leurs origines nous ont permis de relever la conscience nationale de ces Néo-Québécois par rapport aux autres répondants qui n'ont pas précisé s'ils étaient nés ailleurs. Si nous avions à refaire le questionnaire, nous aurions ajouté l'indicateur « Lieu de naissance », qui aurait permis d'avoir une analyse plus systématique des différences entre les Québécois d'origine et les Néo-Québécois.

Nous avons soumis les questionnaires en personne, demandant au professeur de laisser trente minutes aux étudiants pour répondre aux questions. Nous nous sommes contentés du strict nécessaire lors de notre intervention afin que les étudiants comprennent les consignes. Puisque certains d'entre eux ont parfois tendance à ne pas lire attentivement les questions posées, nous

avons pris le soin, une fois le questionnaire soumis en classe, de lire les questions à voix haute avant de laisser les jeunes commencer à écrire. Notre présence en personne servait à nous assurer que les directives étaient bien comprises, mais aussi à ce que les étudiants comprennent le sérieux de cette recherche, qu'ils ne répondent pas aux questions d'un chercheur anonyme qui ne prend pas le temps de se déplacer.

La distribution du questionnaire s'est toujours faite de la même manière, en tenant le même discours d'une classe à l'autre, dans un souci d'uniformisation de la collecte des données. Par ailleurs, le questionnaire fut exactement le même d'une classe à l'autre, il n'y a pas eu de changement ou quelconque modification en cours de route du questionnaire. Le temps alloué fut toujours le même, ainsi que toute autre modalité. Chaque fois, la rédaction du questionnaire par les étudiants s'est bien déroulée, dans le calme et le respect. Un seul souci rencontré fut d'avoir sous-estimé les absences en classe, pour des raisons diverses (certains séchaient le cours pour se préparer à un examen difficile, d'autres allaient à une conférence ou un atelier qui avait lieu en même temps, ou bien il y avait une vague d'étudiants malades, etc.). Cela a fait en sorte qu'en nous attendant à nous trouver devant une classe d'une trentaine d'étudiants, nous étions plutôt en présence d'une vingtaine d'entre eux. Cela ne nous a pas empêché de joindre un nombre important d'étudiants dans toutes les régions à l'étude. Les préoccupations déontologiques concernaient d'abord et avant tout l'anonymat des participants, leur consentement et la conservation des données.

Comme nous le précisons à l'ensemble des étudiants qui ont participé à cette recherche, les réponses étaient anonymes, et les seules données identificatoires présentes étaient le sexe de la personne ainsi que son programme d'étudiant. Nous notions par ailleurs aux étudiants que seuls le chercheur et son directeur de recherche auraient accès aux questionnaires, qu'il n'y avait donc aucunement raison de craindre le jugement de leur professeur ou de tout autre membre de leur cégep ou encore de personnes externes. La participation au questionnaire n'était pas obligatoire, et si un étudiant n'avait pas voulu y participer, il n'avait qu'à en aviser le chercheur, qui l'aurait exempté de la recherche. Cela dit, aucun des étudiants rejoints n'a décliné la participation à la recherche. Enfin, pour ce qui est de la conservation des données, nous comptons conserver les questionnaires remplis pendant un an après leur administration, période qui nous donne le temps de les réviser, de rédiger le mémoire, pour ensuite détruire les copies.

3.5 Choix des cégeps

Nous avons choisi les cégeps suivants :

- Montréal : Collège de Bois-de-Boulogne
- Capitale-Nationale : Cégep de Sainte-Foy
- Estrie : Cégep de Sherbrooke
- Outaouais : Cégep de l'Outaouais
- Saguenay–Lac-Saint-Jean : Cégep de Chicoutimi
- Montérégie : Cégep de Saint-Hyacinthe

Le Collège de Bois-de-Boulogne est connu pour la diversité culturelle du corps étudiant, ce qui nous permet d'aller à la rencontre de jeunes Québécois de la majorité historique francophone et d'autres de provenance extérieure. Puisque Montréal est une ville cosmopolite où la population immigrante est très importante, nous pouvions ainsi avoir un portrait relativement représentatif de la francophonie métropolitaine. Le quartier d'Ahuntsic-Cartierville où se situe le collège se situe au centre de l'île, permettant ainsi de rejoindre une population plus proche du cœur même de la vie métropolitaine.

Le Cégep de Sainte-Foy est fréquenté par beaucoup de jeunes de la Capitale-Nationale, sans qu'on y connaisse une culture militante en particulier. En Estrie, nous avons choisi le Cégep de Sherbrooke plutôt que celui de Granby car il ne fait pas longtemps que Granby soit considéré comme une ville faisant partie de l'Estrie. Il y a encore quelques années, cette ville faisait encore partie du giron montréalais, ce qui nous fait dire que son statut régional est moins évident que celui de Sherbrooke, dont l'appartenance à l'Estrie ne fait pas de doute.

En Outaouais, le seul cégep présent est le Cégep de l'Outaouais, ce qui ne nous donne pas vraiment le choix de le retenir. Au Saguenay–Lac-Saint-Jean, nous savons que le Cégep de Chicoutimi est très fréquenté. Enfin, pour la Montérégie, nous avons jeté notre dévolu sur le Cégep de Saint-Hyacinthe, car il se situe dans la Montérégie qui n'est pas à strictement parlé la banlieue de

Montréal (la Montérégie-Est). Outre les Maskoutains²²⁹, plusieurs étudiants issus du centre de la Montérégie y affluent (Saint-Bruno, Sainte-Julie, Mont-Saint-Hilaire, Beloeil), permettant ainsi d'avoir un reflet de la jeunesse de la Montérégie du centre et de l'est.

Au cours des mois de février et de mars 2023, nous sommes entrés en contact avec des professeurs de cégep par courriel, afin de recruter tous ceux dont nous avons besoin pour notre recherche. Ceux qui ont accepté nous ont laissé un moment afin d'administrer le questionnaire aux étudiants de leur classe au cours de la session d'hiver 2023. Au tableau 3.1, nous montrons les caractéristiques des étudiants interrogés. Rappelons qu'aucune population précise n'a été ciblée, et que nous allions chaque fois dans des cours de la formation générale. Comme nous l'avions déjà mentionné, notre recherche ne se veut pas représentative de la jeunesse québécoise ni de la population étudiante des cégeps. Nous voulons ouvrir une fenêtre sur la conscience nationale de jeunes cégépiens francophones, et non de l'ensemble des cégépiens. Cependant, nous ne sommes pas complètement insensible à l'importance de rejoindre des cégépiens de tous les horizons. Le tableau 3.1 nous montre qu'il y a une « sous-représentation » des étudiants de sciences humaines, si nous avons fait une recherche en méthodes quantitatives. Cela peut inévitablement jouer sur les résultats, dans la mesure où les étudiants de sciences humaines ont des cours de sociologie et de science politique. Cependant, la grande diversité d'étudiants de tous les programmes nous permet malgré tout d'avoir un panorama intéressant de la population étudiante.

²²⁹ Gentilé des habitants de Saint-Hyacinthe.

Tableau 3.1 : Caractéristiques des étudiants interrogés

Caractéristiques (sexe, programme, cégep)	Nombre absolu	Proportion sur le total des répondants (%) (Estimation à l'unité la plus près)
Femmes	89	56%
Hommes	66	41%
Autre	3	2%
DEC préuniversitaire	72	46%
Sciences de la nature	36	23%
Sciences humaines	27	17%
Arts	9	6%
DEC professionnel	77	49%
Soins (éducation et santé)	23	15%
Technologies et génie	23	15%
Informatique et graphisme	20	13%
Comptabilité et gestion	8	5%
Technique policière	3	2%
Tremplin DEC / DEC sans mention	9	6%
Sainte-Foy	34	22%
Outaouais	28	18%
Saint-Hyacinthe	28	18%
Sherbrooke	27	17%
Chicoutimi	22	14%
Bois-de-Boulogne	19	12%
Total	158	100%

CHAPITRE 4

QU'EST-CE QUE LE QUÉBEC ?

4.1 Présentation des résultats

NB : Les étudiants ayant coché la case « Autre » pour le sexe sont identifiés avec une étoile, de la façon suivante : « Étudiant* ». Pour garantir l'authenticité des réponses, nous n'avons pas corrigé les erreurs de français des répondants, ni ajouter la mention « [sic] ». Enfin, la référence aux questionnaires commence par le nom de programme, puis par le nom de l'établissement, pour terminer par le numéro du questionnaire. Exemple : Étudiant en graphisme, Bois-de-Boulogne #4.

La première question posée, rappelons-le, portait sur la représentation qu'ont les cégépiens du Québec. En demandant « Que représente pour vous le Québec? », les étudiants ont eu des réponses globalement similaires d'une région à l'autre et d'un programme à l'autre. Au tableau 4.1, nous pouvons voir la liste des 24 représentations les plus récurrentes.

**Tableau 4.1 : Les représentations les plus récurrentes à la première question
(Que représente pour vous le Québec?)**

Province	Nation
Distinct du Canada	Pays
Français	Territoire
Beauté	Bienveillance, solidarité
« Ma maison », « Chez moi »	Culture unique
Endroit où je suis né, où je vis	Diversité
Bonne qualité de vie	Histoire, traditions
Il fait bon vivre, idéal pour y vivre	Nature, paysages
Accueillant, chaleureux	Valeurs
Ouverture d'esprit	Fierté
Sécurité	Terre d'accueil
Liberté	Sentiment d'appartenance

En suivant notre grille d'analyse, nous pouvons d'abord dire que la plupart de ces représentations sont positives. Les étudiants prêtent plusieurs qualités au Québec et ne pensent pas spontanément à parler de ses défauts. D'autres expressions sont plus neutres ou factuelles : « l'endroit où je suis né, où je vis », la langue française. Ensuite, les termes utilisés pour définir le Québec nous semblent très révélateurs. Le mot « province » revient très souvent, et ce, dans toutes les régions. Véridique sur le pur plan politique, le mot demeure symboliquement chargé. Depuis la Révolution tranquille,

plusieurs membres de la classe politique, des intellectuels et artistes ont imposé au fil du temps d'autres termes pour définir le Québec²³⁰. Ceux-là sont présents dans les questionnaires, mais en quantité moindre : ce sont les concepts de *nation* et de *pays* :

Un pays où il fait bon vivre avec un peuple très accueillant. (Étudiant en architecture, Chicoutimi #12)

Un pays (Étudiant en architecture, Chicoutimi #9)

Pour moi, le Québec est avant tout une nation, un pays, un peuple. (Étudiant en sciences de la nature, Sherbrooke #6)

Le Québec représente pour moi un ``pays`` car nous sommes différent du reste du Canada. Les québécois sont fiers de l'être et ils ne se disent pas canadien mais québécois. (Étudiant en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #21)

Pour moi, le Québec représente une nation différente du reste du Canada. (Étudiante en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #4)

Pour moi, c'est un peu mon pays même si c'est juste une province. (Étudiant en sciences de la nature, Saint-Hyacinthe #18)

Une nation unis qui a réussi à garder sa langue française même entouré seulement d'anglophone. (Étudiante en technique de santé animale, Saint-Hyacinthe #13)

Le Québec représente un pays, un État où il fait bon vivre. Moi en tant qu'immigrante depuis 2011, je me sens chez moi. (Étudiante en soins infirmiers, Saint-Hyacinthe #6)

(...) une nation distincte logée à l'intérieur du Canada. (Étudiant en sciences de la nature, Outaouais #22)

(...) une province magnifique qui devrait être un pays. (Étudiant en géomatique, Outaouais #15)

Les mots *pays* et *nation* sont pratiquement absents des répondants de la Capitale-Nationale et de Montréal. Pour les répondants d'origine étrangère, notamment à Montréal, l'expression « terre d'accueil » revient souvent. Dans la Capitale-Nationale, le mot « territoire » s'impose davantage. Enfin, les traits culturels soulevés reflètent assez bien des expressions souvent utilisées pour parler du Québec. La langue française est dès le départ mise de l'avant, la distinction vis-à-vis du reste du Canada est soulignée. Les Québécois sont qualifiés d'être accueillants, chaleureux,

²³⁰ Josée Legault, « Bernard Landry et la nation », *Le Journal de Montréal*, 8 novembre 2018 ; Guy Gendron, « Peut-on dire du Québec qu'il s'agit d'une province ? », *Radio-Canada*, 21 janvier 2020.

bienveillants, solidaires : des représentations qui reviennent souvent dans des sondages et autres enquêtes diverses. On peut le voir ici :

Le Québec est accueillant et invitant. (Étudiante en technologie de l'architecture, Chicoutimi #8)

Pour moi, le Québec est une province en grande partie accueillante et ouverte d'esprit. (Étudiant en technologie de l'électronique industrielle, Chicoutimi #15)

C'est une place où on accepte tout le monde et refuse les injustices et inégalités. (Étudiant en comptabilité et gestion, Outaouais #27)

Les Québécois représentent une population chaleureuse. (Étudiante en sciences humaines, Outaouais #19)

Une belle province chaleureuse et accueillante (...) (Étudiant en technique de l'informatique, Sainte-Foy #14)

Je trouve aussi qu'au Québec la majorité des habitants sont polis, gentils, accueillants, etc. (Étudiante en échographie médicale, Sainte-Foy #22)

(...) une communauté accueillante et chaleureuse. (Étudiante en arts, lettres et communication, Sainte-Foy #17)

Les étudiants réfléchissent également sur l'environnement dans lequel ils vivent, ce qui mène aux observations sur la beauté du Québec, de ses paysages, ses parcs naturels :

Le Québec est une province avec des paysages uniques avec la nature qui change à chaque saison, ce qui la rend époustouflante. (Étudiante en radiodiagnostic, Outaouais #9)

Le Québec possède de magnifiques paysages. (Étudiante en sciences humaines, Sainte-Foy #26)

C'est aussi un endroit extrêmement beau avec une biodiversité assez impressionnante. (Étudiante en arts, lettres et communication, Sainte-Foy #1)

En continuité avec ces observations, il est noté que le Québec est un bon endroit pour vivre, notamment en raison des services de santé et d'éducation, ainsi que pour l'environnement naturel :

Le Québec est pour moi un lieu où il fait très bon vivre. Étant moi-même venu d'un autre pays, j'ai été frappé par l'accueil qui m'a été donné ainsi que par l'abondance des différents services pour améliorer la qualité de vie. Ses mesures comme la gratuité

de l'école jusqu'au niveau collégial, l'accessibilité de divers moyens de transport et la sécurité qui s'y trouve permettent de faire du Québec un lieu duquel je n'imaginerai jamais me séparer. (Étudiant en sciences informatiques et mathématiques, Bois-de-Boulogne #7)

L'éducation, le système de santé gratuit et la sécurité de cette province, sont les raisons pour lesquelles le Québec représente un endroit idéal où vivre. (Étudiante en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #16)

Le système de justice est efficace, le système d'éducation l'est aussi et le système économique fonctionne bien. (Étudiant en sciences de la nature, Sherbrooke #6)

Je crois que le Québec est un parfait endroit pour vivre, nous sommes libre de faire beaucoup de choses et les gens sont heureux. Nous avons une température pour tous les goûts, une foule d'activités à faire et beaucoup d'endroits cachés à visiter (...)
(Étudiante en sciences de la nature, Sainte-Foy #18)

Il pourrait y avoir des améliorations, mais je crois que nous sommes bien avec de belles conditions. (Étudiante en travail social, Sainte-Foy #23)

Également en rapport avec le niveau de vie, la sécurité est relevée en comparaison à d'autres pays.

Les répondants issus de l'immigration ont davantage tendance à le souligner :

Pour moi le Québec représente la paix, vu que je suis étudiant international (ou étranger) je pense que je connais bien les valeurs du Québec, mieux qu'un citoyen né ici, car pour lui, c'est la norme. Vu que j'ai vécu dans un pays où y'avait peu de sécurité, j'admire le Québec pour sa sécurité avant tout. (Étudiant en informatique, Bois-de-Boulogne #15)

Je suis très reconnaissant, car le Québec a permis à ma famille de se stabiliser et se sentir en sécurité. (Étudiant en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #9)

Le Québec représente pour moi une province libre et sécuritaire. Bien sûr l'hiver il fait froid (...), mais au moins nous ne subissons aucun dégâts météorologique : tsunami, tornade, etc... J'aime la sécurité que le Québec m'apporte, les gens sont accueillants et généreux. (Étudiante en technologie de l'architecture, Chicoutimi #23)

Comme immigrante d'un pays pas tout à fait sécuritaire, le Québec est un endroit où je me sens en paix, en sécurité et libre de faire ce que je veux sans avoir peur. (Étudiante en sciences humaines, Sainte-Foy #19)

De même, la liberté, notamment d'expression, est bien présente pour parler du Québec. Les étudiants parlent ici de liberté individuelle, la liberté d'expression, celle de faire ses propres choix :

(...) je trouve que l'ouverture d'esprit et la liberté d'expression est assez large comparé à d'autres pays. (Étudiant en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #12)

Être Québécois nous permet d'avoir une liberté que tout le monde ne peut avoir. En effet, au Québec il nous est possible d'avoir une liberté d'expression, d'appartenance, avoir la liberté de décider ce que nous souhaitons devenir. Nous pouvons être la personne que nous souhaitons être. (Étudiante en technologie de l'architecture, Chicoutimi #7)

Le Québec représente pour moi la liberté, ici je suis libre de faire mes propres choix ce qui n'est pas le cas partout dans le monde. (Étudiant en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #27)

Je suis chanceux d'être né au Québec puisque les citoyens sont largement libres et c'est une province paisible. (Étudiant en informatique, Sainte-Foy #5)

Certains soulignent leur fierté ou leur sentiment d'appartenance, disant notamment qu'ils se sentent bien au Québec, qu'ils y ont leur famille :

Le Québec représente pour moi une partie de ma personne. Des valeurs et une langue qui sont importantes pour moi. Le Québec est une fierté qui démontre ma culture. (Étudiante en sciences humaines, Chicoutimi #6)

Le Québec devrait être pour tous une fierté, on a réussi à se rendre là malgré tout ce qu'on a subi. (Étudiante en sciences de la nature, Chicoutimi #1)

Pour moi le Québec, c'est la province la plus fière et la plus riche en culture et en ressources. (Étudiante en sciences de la nature, Sainte-Foy #33)

Pour moi le Québec représente mon chez-moi, ma maison, mon lieu sur, ma famille, mes amis, etc... C'est l'endroit où je me sent à ma place (...) J'ai un très grand sentiment d'appartenance envers le Québec. (Étudiante en sciences humaines, Sainte-Foy #31)

Le mot « valeurs » est présent de temps à autre, mais jamais ces valeurs ne sont-elles expliquées, on ne sait donc jamais quelles sont les « valeurs québécoises » évoquées par les étudiants. Sur le plan culturel, les cégépiens affirment que le Québec est doté d'une culture unique, notant qu'il possède une histoire et des traditions propres :

Le Québec représente une histoire forte et importante de travailleur et de battants pour notre culture et nos valeurs. (Étudiante en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #17)

Une province qui désire garder leurs origines, traditions et leur langue. (Étudiante en radiodiagnostic, Outaouais #9)

(...) une nation majoritaire francophone et une nation riche en histoire et culture. Le Québec est à la fois la terre de mes ancêtres qui autrefois se sont battu longtemps pour préserver notre identité. (...) Nos amis d'Europe (les Français) sont en quelque sorte créateur du Québec catholique et français qui malheureusement, se fait assimiler de plus en plus. (Étudiant en réseau et cybersécurité, Outaouais #5)

C'est un province qui fait partie du Canada, mais qui se démarque par sa langue & son histoire. (Étudiante en arts, lettres et communication, Sainte-Foy #3)

La notion de diversité est notée par des étudiants de toutes les régions :

Pour moi, le Québec, c'est la diversité. Beaucoup de cultures qui s'entremêlent en harmonie. (Étudiant en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #4),

Ça représente aussi un endroit riche en culture et de diversité. (Étudiante en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #18)

(...) c'est une grande famille et une culture unique qui est construite à partir de plein d'autres cultures. (Étudiante en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #3)

C'est une province qui valorise la diversité, malgré certaines qui font une mauvaise réputation (les racistes). (Étudiante en sciences humaines, Outaouais #19)

La diversité culturelle du Québec est très riche et diversifiée. (Étudiante en arts, lettres et communication, Sainte-Foy #1)

En Estrie, les réponses dénotant une indifférence, voire un mépris du Québec, sans être majoritaires, sont plus nombreuses que dans les autres régions :

Pour moi, c'est seulement la province du Canada. Je ne sais pas quoi répondre de plus, désolée. (Étudiante en éducation spécialisée, Sherbrooke #9)

(...) je n'y accorde pas vraiment d'importance. Je crois que le Québec est un endroit comme un autre (...) (Étudiante en sciences de la nature, Sherbrooke #4)

Selon moi, le Québec représente la province que j'habite. Je ne vois rien de plus que le Québec représente. Ce n'est qu'une partie du Canada. (Étudiant en sciences de la nature, Sherbrooke #26)

Pour moi, c'est une province comme une autre. (Étudiante en éducation spécialisée, Sherbrooke #24)

Rien de particulier, peut être une culture différente du reste du Canada à cause de la langue? (Étudiante en sciences humaines, Sherbrooke #17)

Bien que tous mes souvenirs sont ici, je ne me sens pas particulièrement attaché au Québec. (Étudiant en informatique, Sherbrooke #11)

Cette particularité propre à l'Estrie est peut-être causée par le passé anglophone de la région, à l'origine de la toponymie anglophone importante dans la région. Une minorité anglophone non négligeable demeure également enracinée en Estrie, où les drapeaux du Canada sont plus nombreux que dans d'autres régions. Dans ce contexte, le sentiment que le Québec serait distinct du Québec se fait peut-être moins sentir chez les habitants de l'Estrie, eux qui sont habitués de voir au quotidien les rues King, Galt, Wellington et les municipalités de Sherbrooke, North Hatley, Coaticook. Notons tout de même qu'il s'agit d'une minorité de répondants qui montrent cette indifférence, et qu'à l'inverse, plusieurs autres cégépiens questionnés soulignent la différence du Québec, et qu'ils sont aussi nombreux à parler du Québec comme une nation, voire comme d'un pays à naître. Après tout, la circonscription de Sherbrooke a également un historique favorable à l'indépendance (le oui majoritaire en 1995²³¹, élection du Parti Québécois à plusieurs élections²³²) et aux revendications autonomistes (le non majoritaire au référendum sur l'accord de Charlottetown).

4.1.1 Représentations plus marginales

Si nous nous tournons maintenant brièvement vers les représentations plus marginales des répondants, nous arrivons aux réponses présentes au tableau 4.2. Le froid est un autre élément relatif à l'environnement naturel, tel que nous pouvons le retrouver dans le constat sur la beauté des paysages et le plaisir d'être proche de la nature. La politesse et la courtoisie sont des qualités similaires au fait d'être accueillant, chaleureux et bienveillant, comme nous avons pu le relever précédemment. La bonne économie est également proche de la qualité de vie soulignée par plusieurs étudiants.

²³¹ Alain Goupil, « Un référendum sous haute tension », *La Tribune*, 29 octobre 2015.

²³² Josée Cloutier, « Celui qui a délogé Jean Charest savoure sa victoire », *Le Journal de Montréal*, 5 septembre 2012.

Tableau 4.2 : Représentations plus marginales à la première question

Froid
Écologique
Amertume contre le gouvernement
Poutine / sirop d'érable
Rassembleur
Cuisine traditionnelle
Racisme
Bonne économie
Politesse, courtoisie
Persévérant

La cuisine traditionnelle se rapproche de la valorisation de l'histoire, des traditions et des valeurs. Pour ce qui est d'éléments comme la poutine et le sirop d'érable, il est intéressant de constater qu'il s'agit des rares éléments de la culture qui sont relevés, en dehors des considérations sur les qualités des habitants et des attraits du Québec comme endroit où vivre. Il aurait été normal que des étrangers se contentent d'une connaissance aussi sommaire de la culture québécoise, mais comment expliquer une vue aussi limitée chez de jeunes Québécois? Peut-être que la question, telle que formulée, n'incitait pas, non plus, à faire la liste des connaissances culturelles des répondants. Nous y reviendrons. Deux autres qualités sont relevées, comme le fait d'être rassembleur, qualité souvent prêtée aux Québécois, et celui d'être écologique, révélant les enjeux qui préoccupent une partie de la jeunesse étudiante. Enfin, deux qualificatifs négatifs sont relevés, notamment une mauvaise gestion qui est prêtée au gouvernement :

Cependant, je trouve que le Québec (le gouvernement) force les gens à étudier en français, alors qu'ils veulent étudier dans une autre langue. (Étudiant en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #6)

Il a un système politique extrêmement dysfonctionnel pcq, bien souvent, le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial jouent contre. (Étudiante en sciences humaines, Sainte-Foy #6)

(...) il est décevant de voir les politiciens tourner en rond en attendant que la situation s'améliore naturellement. (Étudiant en sciences de la nature, Outaouais #3)

Nos enjeux importants et immédiats ne sont pas pris en compte puisqu'une grande majorité de nos dirigeants sont des hommes d'âge très mur. Les droits des femmes sont en énorme déclin et l'environnement n'est pas prit en compte. (Étudiante en biotechnologies, Saint-Hyacinthe #25)

Nous voyons ici qu'une partie de la jeunesse commence à développer une conscience politique, l'âge des cégépiens correspondant généralement à l'éveil politique des prochains citoyens. Nous nous permettons de prêter attention au fait que l'amertume est plusieurs fois lancée en l'air sans enjeu particulier : « une société libre mal gérée », « les politiciens qui tournent en rond ». À propos de quel sujet? Ces répondants ne nous le précisent pas. S'agirait-il donc d'une plainte qui correspond véritablement à une observation de la réalité politique québécoise, ou bien à une aigreur sans fondements? Difficile de savoir, étant donné le peu d'explications que nous ont laissés ces répondants. Les plaintes contre les politiques linguistiques concernent seulement deux étudiants, dont les réponses sont largement dépassées par la quantité de jeunes valorisant la beauté de la langue française et de l'importance de la préserver. Trois répondants affirment la présence d'un racisme, ou encore d'un racisme « systémique » au Québec. Il s'agit encore une fois d'un enjeu relevé par une partie de la jeunesse et qui est souvent discuté dans les grands médias :

C'est un endroit qui m'a vu grandir tout en me faisant sentir un peu exclue, car je suis différente. Je vis en banlieue de Montréal et à cause de mes différences, je me faisais constamment rejeter. (Étudiante en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #19)

Par contre, le Québec se survalorise en croyant qu'il n'y a peu ou pas de problèmes comme le racisme systémique. (Étudiante en sciences de la nature, Outaouais #2)

Notons que ces propos sont nettement dépassés en nombre par les représentations plus communes d'un Québec ouvert d'esprit, chaleureux et accueillant, relevées par plusieurs étudiants issus de l'immigration.

Enfin, la notion de *persévérance* est utilisée pour parler du parcours historique québécois, considéré comme étant faite d'embûches et de défaites difficiles à surmonter. L'évocation de ce mot semble confirmer les conclusions de l'enquête de l'équipe de Jocelyn Létourneau, qui voyait dans la conscience historique de la jeunesse québécoise le sentiment d'une résilience²³³.

4.2 Analyse

Pour tenter d'expliquer l'émergence de ces réponses, nous nous permettons d'abord de constater une dépolitisation de la conscience nationale des jeunes cégépiens interrogés. En effet, beaucoup

²³³ Létourneau, *Je me souviens? Op. cit.*

de jeunes parlent ici du Québec comme une « province » où il fait bon habiter, « idéal pour y vivre », sans parler d'un projet porteur, d'une volonté d'émancipation politique, d'idées à mettre de l'avant. Cela contraste nettement avec une certaine jeunesse des années 1960 et des années 1990, par exemple, qui était portée par des courants politiques mondiaux, comme la décolonisation ou l'effondrement de l'Union soviétique. Comme cela a été noté par Jacques Beauchemin, le Québec est sorti d'un cycle historique porté par la Révolution tranquille²³⁴, qui mobilisait plusieurs idéaux à la recherche de l'établissement d'un statut politique digne de ce nom pour le Québec. Ce furent le fédéralisme renouvelé, l'autonomisme, la souveraineté-association, l'indépendance. Or, la jeunesse ici interrogée de 2023 ne se représente pas spontanément le Québec comme une entité politique. Il semble au contraire que la représentation du Québec se replie sur une définition culturelle, axée sur la « grande famille » que constituerait le peuple québécois. D'où l'observation sur la nature, les paysages et les conditions de vie.

Précisons ici que lorsque nous parlons d'un repli, nous n'insinuons pas par-là que toute définition culturelle de la nation soit un « repli ethnique », xénophobe ou tout autre qualificatif peu envieux. Le repli dont nous parlons est plutôt celui d'une collectivité qui laisse de côté les projets d'avenir pour se contenter de la petite vie, constat qui était déjà remarqué par Mathieu Bélisle sur la propension des Québécois à axer leur culture sur la vie ordinaire²³⁵. La bonne majorité des représentations relevées nous semble confirmer ce point de vue. Yvan Lamonde retrace, dans la conscience nationale québécoise, deux façons de penser qu'il remonte à la fin des années 1830, qu'il nomme le nationalisme d'émancipation, incarné par Papineau, et la nationalité de conservation, représentée par Étienne Parent. Le nationalisme d'émancipation serait politique alors que la nationalité de conservation serait davantage culturelle. La première est progressiste alors que la seconde est conservatrice. Bien que cette distinction nous semble poser des insuffisances analytiques dans l'application qu'en fait Lamonde – lui qui associe notamment Beauchemin et Bock-Côté à la stricte conservation alors qu'ils en appellent à l'indépendance, et qu'il semble associer abusivement toute émancipation à une définition non culturelle de la nation – nous croyons qu'elle garde tout de même sa pertinence pour parler d'une tendance au statu quo au sein de la conscience nationale québécoise. Selon Lamonde, ces deux modes de pensée formeraient la

²³⁴ Beauchemin, *Une Démission tranquille*, *Op. cit.*

²³⁵ Mathieu Bélisle, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, Leméac, 2017.

bicéphalie du cerveau québécois²³⁶, pour reprendre son expression, de telle sorte que nous pourrions dire que la jeunesse interrogée semble davantage axée sur la vision nationale d'Étienne Parent que sur celle du leader des Patriotes. Un semblable constat avait été fait par Alexandre Poulin, faisant un parallèle entre le premier ministre François Legault et Étienne Parent dans la manière de concevoir l'action politique au service de la nation²³⁷. Dans cet ordre d'idées, l'arrivée de François Legault au pouvoir aurait officialisé une mutation dans la conscience nationale, davantage tournée vers un nationalisme de conservation, dépourvu de projets porteurs ou de revendications d'un nouveau statut pour le Québec.

Notons par ailleurs que le printemps érable de 2012, bien que constituant une crise sociale et politique, dénotait déjà un glissement de la conscience politique collective du national au social, mobilisant les énergies de la société civile davantage contre le gouvernement du Québec que contre le gouvernement du Canada, alors que ce dernier avait pourtant un rôle à jouer dans la décision qui avait été prise sur l'augmentation des frais de scolarité²³⁸. Tout se passait à l'époque comme si le Québec était *déjà* une entité politique autonome, maître de l'entièreté de ses capacités fiscales, le Canada n'étant qu'un palier de gouvernement supérieur s'occupant d'autres champs de compétence sans conséquences sur l'enjeu de l'accessibilité aux études supérieures. Autrement dit, et nous ne sommes pas le premier à le souligner, les Québécois semblaient montrer, par cette crise, qu'ils avaient déjà fait une sécession *psychologique* vis-à-vis du reste du Canada, s'imaginant que le Québec avait déjà tous les pouvoirs nécessaires pour garantir son épanouissement collectif. La conscience nationale québécoise est donc surtout rivée sur le Québec comme espace politique, preuve en est, comme nous l'avons noté, de différents problèmes politiques en lien avec les relations Québec-Canada, et qui ont tendance à être vues comme le seul fait des décisions de l'Assemblée nationale²³⁹.

²³⁶ Yvan Lamonde, *Un coin dans la mémoire*, Nomades, 2019.

²³⁷ Alexandre Poulin, *Un Désir d'achèvement*, Boréal, 2020.

²³⁸ Voir Robert Laplante, *Ce qui cherche à naître*, L'Action nationale éditeur, 2012.

²³⁹ Pensons notamment à la crise du logement, directement en lien avec les objectifs d'immigration du Canada, alors que plusieurs grands médias québécois et différents intervenants de la vie publique insistent sur les actions que devraient prendre le gouvernement du Québec, comme s'il était le premier responsable de cette crise. Voir Katia Gagnon, « Québec pressé de serrer la vis aux propriétaires délinquants », *La Presse*, 12 décembre 2023 ; Martin Vallières, « La crise du logement est ``le problème numéro un au Québec`` », *La Presse*, 16 novembre 2023 ; Josée Legault, « Crise du logement au pays : le réveil des gouvernements est tardif... », *Le Journal de Montréal*, 17 août 2023.

4.2.1 La Belle province

La présence importante du mot *province* pour qualifier le Québec nous semble également symptomatique d'une dépolitisation. La conscience politique des cégépiens interrogés est habituée à réduire le Québec au statut de province dans un tout canadien plus grand. Ainsi, la fierté des jeunes et leur sentiment d'appartenance semble s'accommoder fort bien du mot « province », les répondants ne voyant manifestement pas dans ce mot une charge politique réductrice. Une provincialisation de la conscience nationale semble donc avancée, résumant le Québec à une condition folklorique, qui se sent bien dans son confort. Ces premières observations viendraient ainsi confirmer l'analyse cynique²⁴⁰ de Denys Arcand, qui dans *Le Confort et l'indifférence*, met en scène une société québécoise rivée sur son confort, son souci pour une retraite juteuse, son consumérisme, sa priorité accordée davantage à la sécurité qu'à la liberté, empêchant ainsi l'éclosion d'une conscience nationale émancipée. Après tout, les jeunes interrogés parlent justement de l'avantage qu'offre le Québec sur la sécurité, la liberté et les loisirs disponibles par la nature environnante. La liberté qui est évoquée par les jeunes, nous l'avons déjà noté, est la liberté *individuelle*, celle de faire ses propres choix, et non la liberté collective – autrement dit, la liberté des Modernes, et non celle des Anciens²⁴¹. La conscience nationale des cégépiens serait-elle donc confortable, et par le fait même indifférente de l'avenir collectif?

Ce serait oblitérer le fait que cette provincialisation des consciences ne s'accompagne pas d'un reniement de soi, d'une honte d'être soi ou d'un appel à l'assimilation. Comme nous l'avons déjà souligné, il n'y a que dans la région de l'Estrie qu'une minorité non négligeable de jeunes se disent indifférents – et encore là, ces indifférents sont davantage apathiques que hargneux. Les jeunes insistent sur le fait que le Québec est *distinct du Canada*, et pratiquement aucun d'entre eux n'est porté à se voir d'abord comme un Canadien, où à souhaiter une dissolution du Québec comme province parmi d'autres dans la fédération canadienne.

²⁴⁰ Carl Bergeron, *Un Cynique chez les lyriques*, Boréal, 2012.

²⁴¹ Benjamin Constant, *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes*, Mille et une nuits, 2010.

4.2.2 Pays, nation et langue française

Une minorité non négligeable insiste sur les termes de *nation* et de *pays*, ce qui nous montre, nous semble-t-il, qu'une partie de cette jeunesse porte une conscience historique plus combattive. Bien que les jeunes cégépiens ne soient pas nécessairement des spécialistes de science politique ni de droit constitutionnel, la représentation du Québec comme nation implique qu'il est distinct du reste du Canada et qu'il constitue une entité politique plus importante que la simple province. Le pays, quant à lui, propose que le Québec serait « déjà » un pays, au même titre que les autres pays du monde, et qu'il ne lui manquerait que son indépendance nationale pour entériner ce qui est considéré comme un état de fait. Les jeunes qui ont répondu par ces deux représentations nous semblent davantage héritiers de l'époque de la Révolution tranquille et du projet qu'elle porte en elle.

Le fait que l'élément de la langue française revienne souvent dans les représentations nous prouve que le français demeure un élément central dans l'identité collective québécoise et que cet élément réussit à demeurer bien vivant dans la conscience nationale des cégépiens. En 2008, Christian Dufour notait que les jeunes étaient plus soumis que leurs ancêtres concernant leur rapport à l'anglais²⁴², alors qu'ils ont tendance à passer à l'anglais aussitôt qu'ils entendent chez leur interlocuteur un accent anglophone, quand bien même cette personne soit en train de faire un effort de s'exprimer en français. Cette remarque se faisait dans le contexte où les Québécois avaient de plus en plus l'impression que le français était protégé et qu'il n'y avait pas lieu de craindre pour l'avenir²⁴³. Nous reviendrons sur ce sujet dans les prochains chapitres, car le contexte a changé depuis, et les réponses aux autres questions sont révélatrices sur cette question.

4.2.3 Une culture unique, source de fierté

Dans la même veine, les cégépiens notent que le Québec forme une culture unique. Il y a donc la conscience que quelque chose de singulier au monde existe au Québec, qu'on ne retrouve pas ailleurs. Le Québec n'est donc pas vu comme une société d'« Américains qui parlent français » sans distinctions notables vis-à-vis du voisin du sud. Il est plutôt associé à une façon de vivre bien

²⁴² Christian Dufour, *Les Québécois et l'anglais. Le retour du mouton*, Les Éditeurs Réunis, 2008, p. 29.

²⁴³ *Ibid.*, p. 25.

différente, impliquant une mentalité, une personnalité collective uniques. L'américanisation importante du mode de vie de la société québécoise, qui s'est faite notamment dans les dernières décennies, ne semble pas suffisante, pour les jeunes répondants, pour conclure que le Québec se résumerait à son acculturation. L'appartenance politique à la fédération canadienne semble également insuffisante pour que les jeunes se représentent le Québec comme étant intégralement canadianisé.

La *fierté* et le *sentiment d'appartenance* reviennent d'un cégep à l'autre, montrant ainsi qu'une affiliation existe chez les jeunes avec le Québec, et que cette affiliation est moins subie que consentie. Le Québec n'est donc pas considéré comme un simple endroit où il fait bon vivre, mais également comme un endroit dont on peut revendiquer l'identité, et ce, sur une base culturelle, comme nous le montre la représentation de culture unique. Nous pouvons donc comprendre, encore une fois, que ces jeunes ne parlent pas d'une honte d'être né au Québec, ou de l'envie de fuir. Bien au contraire, la fierté et le sentiment d'appartenance dénotent une filiation qui se projette à long terme, définissant en quelque sorte une partie de l'identité du répondant. Cela nous rappelle que l'homme, d'une époque à l'autre, a toujours besoin de s'identifier à quelque chose qui le dépasse. L'être humain ne saurait se suffire à lui-même : il a besoin de groupes auxquels s'identifier. Il s'agit ici d'une condition de la nature humaine qui est fondamentale, et qui nous semble être mal comprise par un nombre important de penseurs, de chercheurs et d'intellectuels actuels.

Nous pouvons penser notamment, en France, à la gauche laïque, qui a tendance à vouloir combattre les « obscurantismes de gauche comme de droite », associant toute identité culturelle à un identitarisme nécessairement néfaste pour le corps social²⁴⁴. Cette vision des choses se retrouve également, dans d'autres paramètres, chez les libertariens, qui ont tendance à réduire la société à un agrégat d'individus²⁴⁵, où toute identification à la nation est vue comme une restriction à la liberté. Pourtant, comme l'ont montré plusieurs, et ce qui nous semble confirmé par les cégépiens rejoints, l'identité nationale n'est pas artificielle ni seulement construite, encore moins inévitablement dangereuse ou intolérante. Les jeunes cégépiens s'identifient au Québec et

²⁴⁴ Voir Laurent Bouvet, *L'Insécurité culturelle*, Fayard, 2015; Gilles Clavreul, « ``Tenaille identitaire`` : la réponse de Gilles Clavreul à Alain Finkielkraut », *Le Figaro*, 29 avril 2021; Julia de Funès, *Le Siècle des égarés*, Éditions de l'Observatoire, 2022.

²⁴⁵ Voir notamment Ayn Rand, *La Grève*, Belles Lettres, 2017; Friedrich Hayek, « Why I am Not a Conservative », dans *The Constitution of Liberty*, The University of Chicago Press, 2011.

proclament leur fierté. Nous reviendrons sur ces notions dans notre dernier chapitre d'analyse, qui porte précisément sur la fierté des répondants.

4.2.4 Une terre d'accueil : le point de vue des immigrants

Chez les nouveaux arrivants, comme nous l'avons déjà noté, la représentation du Québec comme une *terre d'accueil* est très présente. Complètement à rebours du discours hégémonique dans les grands médias au sujet d'un « racisme systémique » québécois qui exclurait les nouveaux arrivants, ceux qui font partie de notre échantillon concentrent leur propos sur l'accueil positif que leur famille a reçu en arrivant au Québec. Comme nous le savons, nombre d'entre eux sortent de leur pays d'origine en raison des enjeux de sécurité, voilà pourquoi nous pouvons voir ces mêmes répondants insister sur l'avantage de la sécurité qu'ils ont trouvé en s'installant au Québec, alors que cette réalité semble davantage tenue pour acquise chez les autres étudiants. La notion d'ouverture d'esprit est également évoquée par les cégépiens, qui voient chez les Québécois des gens ouverts à connaître d'autres cultures et de nouvelles manières de penser.

4.2.5 Ouverture d'esprit : une nouvelle valeur mise de l'avant

Cette notion d'ouverture d'esprit va de pair avec la *diversité*, qui est relevée chez certains répondants. Cette diversité, soulignons-le, est un élément nouveau qui émerge de la conscience nationale, alors que les Québécois des décennies 1960, 1970 et 1980 n'auraient pas nécessairement eu cet élément à l'esprit pour définir le Québec. L'arrivée d'une immigration en provenance d'autres pays que ceux de l'Occident, et la montée de discours prônant la tolérance, l'acceptation de l'altérité, en plus des débats sur le multiculturalisme et les modèles d'intégration, peuvent être des sources à l'origine de cet élément. Notons aussi que les jeunes cégépiens ont passé par le cours Éthique et cultures religieuses (ECR), qui a souvent été taxé d'être multiculturaliste dans sa démarche, même caricaturale²⁴⁶, et ne permettant pas de légitimer la critique des religions, sous couvert d'une lutte à l'intolérance.

²⁴⁶ Joëlle Quérin a ainsi montré dans sa thèse de doctorat que dans tous les manuels du cours ECR, la femme musulmane est systématiquement montrée comme portant le voile islamique. Voir Joëlle Quérin, « Le nouveau discours pédagogique québécois et les transformations de la communauté politique », Thèse, Montréal (Québec, Canada), Université du Québec à Montréal, Doctorat, 2015. Elle notait par ailleurs que ses propres étudiants, au cégep

Pour les cégepiens qui ont répondu que la diversité faisait partie de ce que représente pour eux le Québec, on comprend donc qu'il y a une acceptation des changements démographiques en cours depuis une vingtaine d'années. L'immigration est donc moins perçue ici comme une menace que comme l'occasion d'actualiser l'identité collective et par le fait même, la conscience nationale. Dans la vision de Gérard Bouchard, cela pourrait être vu positivement²⁴⁷, dans la mesure où le Québec est appelé à faire face à des changements démographiques. La jeunesse serait donc ouverte à faire face aux nouveaux changements de l'époque. Plus encore, cette vision des choses pourrait satisfaire le multiculturalisme de Charles Taylor, qui en appelle à une société où les identités nationales laisseraient place à l'acceptation de l'altérité de chaque groupe culturel, sans demande d'intégration substantielle de la part de la société d'accueil à l'égard des nouveaux arrivants²⁴⁸.

En revanche, en suivant les analyses de Mathieu Bock-Côté, qui évoque souvent l'expression de « régime diversitaire » pour désigner la mise en place d'une hégémonie politique, médiatique et culturelle multiculturaliste, nous pouvons dire qu'il y a chez ces jeunes, probablement, l'effet d'une propagande idéologique qui s'impose dans les grands médias et dans différentes institutions gouvernementales, qui finit par s'imposer dans les consciences. L'entreprise de réingénierie sociologique et démographique lancée par le multiculturalisme²⁴⁹, et plus récemment par le wokisme²⁵⁰, finit donc par porter fruit. Bock-Côté voit ce régime diversitaire s'imposer notamment dans les représentations culturelles comme le théâtre (les affaires SLAV et Kanata) ainsi que dans nombre d'ouvrages philosophiques et d'essais parus dans les trente dernières années, chez les intellectuels et penseurs de gauche, qui ont remplacé la figure de l'ouvrier maltraité par celui du minoritaire persécuté. Une fois cela dit, il ne faudrait pas exagérer l'ampleur de l'emprise que peut avoir ce régime diversitaire sur les consciences des jeunes cégepiens. Après tout, les jeunes insistent beaucoup sur l'ouverture d'esprit des Québécois et leur côté accueillant, ce qui semble

où elle enseigne sont incapables de s'imaginer que la critique des religions soit une chose tolérable. Voir QUB Radio, « Peut-on encore débattre librement à l'université? Échange avec Philippe Lorange et Joëlle Quérin », *Les idées mènent le monde – Mathieu Bock-Côté*, 6 avril 2021, 49min17s.

²⁴⁷ Gérard Bouchard, *La nation québécoise au futur et au passé*, *Op. cit.* ; Gérard Bouchard, *L'Interculturalisme. Un point de vue québécois*, Boréal, 2012.

²⁴⁸ Charles Taylor, *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Flammarion, Champs Essais, 2019.

²⁴⁹ Mathieu Bock-Côté, *Le Multiculturalisme comme religion politique*, *Op. cit.* ; Mathieu Bock-Côté, *L'Empire du politiquement correct*, Cerf, 2019.

²⁵⁰ Mathieu Bock-Côté, *La Révolution raciale*, Presses de la Cité, 2021.

montrer que des qualités observées par l'expérience prennent davantage de place dans la conscience nationale que des défauts présumés comme le racisme ou l'intolérance.

La notion de diversité est d'autant plus intéressante qu'elle se situe complètement à l'opposé du nationalisme de Lionel Groulx, par exemple, qui, dans *La Naissance d'une race*, insiste sur l'homogénéité culturelle et religieuse des premiers colons, affirmant que cette unité a permis à la colonie de faire face aux épreuves et d'implanter une importante cohésion nationale²⁵¹. Groulx insistait même sur la quasi-absence de mixité des Canadiens français avec les peuples amérindiens (aujourd'hui attestée scientifiquement²⁵²), n'ayant pas les mêmes considérations contemporaines quant à la valeur des cultures de ces derniers. Cette fierté de l'homogénéité semble avoir laissé place à une revendication de la diversité des origines. Dans tous les cas, des éléments de convergence demeurent, comme la langue française, la distinction face au reste du Canada, une histoire en commun.

4.2.6 Idéal pour y vivre

Parmi les autres éléments, plusieurs semblent confirmer l'enquête effectuée dans *Le Code Québec*, notamment au sujet du bonheur des Québécois. Les jeunes cégépiens, en effet, semblent globalement satisfaits d'habiter au Québec, pour la liberté, la sécurité, les conditions de vie générales, et parce qu'ils y ont leurs racines. Ce que les auteurs nomment comme le côté « villageois » des Québécois se retrouve également chez les répondants, notamment par leur sentiment d'appartenance, mais aussi par la culture de solidarité et de bienveillance qu'ils notent au Québec. Les jeunes confirment aussi les qualités perçues chez les Québécois d'être accueillants et chaleureux, montrant que certains traits de la personnalité collective semblent, encore une fois, perdurer au fil du temps, jusqu'au point de définir l'identité de la nation. Les cégépiens semblent indiquer, en relevant ces qualités perçues chez les Québécois, que le lien social est plus aisé au Québec, qu'il n'y a pas lieu d'entretenir une méfiance de tous les instants. Le « capital social²⁵³ » du Québec serait donc élevé, à en croire les répondants. Pourtant, il aurait été légitime de croire que ces qualités auraient pu tomber au fil du temps pour décrire le Québec, notamment en raison

²⁵¹ Groulx, *La Naissance d'une race*, *Op. cit.*, p. 22.

²⁵² Pauline Gravel, « Les Québécois surestiment-ils leurs origines autochtones? », *Le Devoir*, 20 juillet 2023.

²⁵³ Selon le concept popularisé puis théorisé par Robert Putnam dans Robert Putnam, *Bowling Alone. The Collapse and Revival of American Community*, New York : Simon & Chuster, 2000.

des critiques qui sont faites de la société nord-américaine et occidentale contemporaine²⁵⁴, qui a tendance à devenir de plus en plus individualiste, casanière²⁵⁵, peut-être même anomique.

4.2.7 Raisons communes

D'autres éléments abondent dans le même sens. Lorsque les cégépiens affirment que le Québec représente un certain nombre de valeurs, ils montrent par le fait même qu'une nation est nécessairement portée par des valeurs communes. Ici, les jeunes insistent donc moins sur la diversité du Québec pour plutôt insister sur ce qui unit l'ensemble des membres de la nation. Il y a donc encore une telle chose que des valeurs qui font consensus, ou qui sont largement partagées. Dans un même ordre d'idées, le fait que les jeunes rappellent que le Québec est doté d'une histoire et de traditions montre qu'une transmission s'effectue au fil du temps. Cela dit, comme l'ont noté déjà plusieurs observateurs de la condition québécoise, cette transmission de l'histoire, puis de la mémoire commune, est particulièrement difficile au Québec. Certains évoquent la condition politique du Québec, vue comme une nation colonisée, qui aurait intériorisé le regard méprisant du colonisateur sur lui-même²⁵⁶, bloquant ainsi la fierté de transmettre le passé aux prochaines générations. Dans tous les cas, les jeunes qui évoquent l'histoire et les traditions ne précisent pas, comme pour les valeurs, de quoi est faite cette histoire et quelles sont ces traditions auxquelles ils pensent.

4.3 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons montré les représentations les plus récurrentes à la première question de notre questionnaire, relative au registre descriptif. *Que représente pour vous le Québec?* est une question qui montre d'entrée de jeu au répondant le sujet principal de l'enquête. Par leurs réponses, les cégépiens des différentes régions, quel que soit leur programme, ont montré qu'ils ont une définition positive du Québec, miroitant les qualités de son peuple et de son territoire. Les termes utilisés pour définir la nation sont révélateurs. Le mot *province* domine largement parmi les réponses, montrant selon nous une provincialisation de la conscience nationale, autrement dit un

²⁵⁴ Christopher Lasch, *La Culture du narcissisme*, Flammarion, 2018; Chris Hedges, *L'Empire de l'illusion*, Lux éditeur, 2013.

²⁵⁵ Pascal Bruckner, *Le Sacre des pantoufles*, Grasset, 2022.

²⁵⁶ Jean Bouthillette, *Le Canadien français et son double*, Boréal, 2018; Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français », *Liberté*, Vol. 4 no 23, 1962, p. 299-325.

consentement à un Québec sans statut politique particulier, qui reprend une expression de l'époque de l'appellation « Canadiens français », dont plusieurs élites politiques ont voulu se débarrasser depuis la Révolution tranquille.

Les termes de *nation* et de *pays* sont également présents mais de façon minoritaire, révélant, nous semble-t-il, qu'une partie des jeunes interrogés entretient un rapport plus politique au Québec que ceux qui parlent de la *province*. Les traits culturels soulevés pour décrire le Québec sont d'abord des éléments identitaires comme le français et la distinction vis-à-vis du reste du Canada. Il y a donc, selon nous, une dépolitisation à l'œuvre dans la conscience nationale des cégépiens, puisque le Québec est moins pensé comme une communauté de citoyens engagés qu'à la manière d'une grande famille solidaire et bienveillante. Les répondants ne réfléchissent pas à la place du Québec dans le monde, contrairement à ce que l'on pourrait voir dans d'autres pays.

Si nous regardons du côté des grandes nations, une représentation *politique* de la communauté nationale s'impose la plupart du temps. Chez les Américains, par exemple, il y a cette idée que les États-Unis sont le gendarme du monde, là pour préserver et promouvoir la démocratie et les libertés. Le Canada de Justin Trudeau en est un qui se voit comme le pays refuge à tous les malheureux de la Terre, une terre promise à tous les nouveaux arrivants dans un pays sans identité substantielle. On sait également comment la Chine se conçoit comme « l'empire du milieu », appelé à redevenir le centre du monde. Dans le cas québécois, nous avons affaire à une petite nation, c'est-à-dire une nation sans pouvoir impérial, qui est consciente de sa précarité existentielle, au même titre que les petites nations d'Europe de l'est²⁵⁷. Une conception plus politique de la nation pourrait voir le Québec comme étant l'héritier de la France en Amérique, comme le défenseur des communautés francophones de l'Amérique du Nord, ou encore comme l'un des leaders des petites nations du monde qui cherchent toujours à défendre leur culture et leur identité face aux empires.

Ensuite, des qualités prêtées aux Québécois, connues depuis longtemps, sont retenues : accueillants, chaleureux, bienveillants, solidaires. Les immigrants eux-mêmes parlent du Québec comme une *terre d'accueil*, et plusieurs répondants affirment leur fierté et leur sentiment d'appartenance au

²⁵⁷ Voir à ce sujet un texte capital : Milan Kundera, « Un Occident kidnappé, ou la tragédie de l'Europe centrale », *Le Débat*, 1983/5 n° 27, pp. 3-23.

Québec. Il semblerait donc que les cégépiens interrogés perdurent une certaine idée du Québec bien présente dans la conscience nationale. Cependant, cette conscience nationale est davantage rivée sur la culture, et beaucoup moins sur la politique. Les jeunes réfléchissent donc davantage dans une optique de conservation que d'émancipation. Nous verrons justement dans le prochain chapitre de quelle façon ces mêmes jeunes envisagent l'avenir du Québec, nous montrant ainsi quelles sont leurs réflexions, à savoir si elles sont optimistes ou pessimistes, et quels sont les enjeux qu'ils soulèvent spontanément à l'écriture du questionnaire.

CHAPITRE 5

OÙ VA LE QUÉBEC ?

5.1 Présentation des résultats

La deuxième question de notre questionnaire (Selon vous, que sera devenu le Québec dans 20 ans?) interrogeait le registre prospectif. Les jeunes cégépiens sont en mesure de réfléchir à l'avenir de leur collectivité nationale, et de révéler, par leurs réponses, quelles sont leurs préoccupations, leurs espoirs, leurs projections. Sur un horizon de vingt ans, bien des choses peuvent changer, tout comme une société peut à la fois rester plutôt la même, gardant à peu près les mêmes générations qui se côtoient sur son sol. Par exemple, de 2000 à 2020, la société québécoise fut toujours habitée par la génération silencieuse, les boomers, les X, les Y, et les Z, ces derniers devenant adultes. Également, le Québec est demeuré une société sous régime parlementaire de type Westminster, il est resté une province du Canada sans statut particulier, son niveau de vie est toujours similaire à celui des autres États de l'OCDE. Il y a donc continuité entre ces deux décennies.

En même temps, ce même Québec a connu plusieurs changements, notamment sur le plan technologique, par l'invention du téléphone intelligent, la popularisation de l'ordinateur et d'internet, la numérisation de nombreux services et objets du quotidien, mais aussi sur le plan culturel, comme le déclin du français, les changements démographiques sous la pression de l'immigration, puis sur les enjeux politiques, comme l'arrivée de partis comme Québec Solidaire, la Coalition Avenir Québec, le Parti Conservateur du Québec, les débats entourant les accommodements raisonnables et la laïcité de l'État, l'importance accrue de la question environnementale, etc. C'est pour ces raisons que nous croyons qu'un horizon de vingt ans nous semble raisonnable pour qu'un jeune se reconnaisse et puisse se projeter dans un tel avenir, et qu'il soit à la fois capable de soulever des réflexions sur les années à venir.

Tout comme à la première question, les étudiants ont eu des réponses similaires d'une région à l'autre et d'un programme d'études à l'autre. Nous montrons au tableau 5.1 les 15 représentations les plus récurrentes à la deuxième question.

**Tableau 5.1 : Les représentations les plus récurrentes à la deuxième question
(Selon vous, que sera devenu le Québec dans 20 ans?)**

Un pays	Pas de changement notable
Multiculturel, multiethnique	Continuité historique
Anglicisation	Économie difficile, hausse du coût de la vie
Perte identitaire	Pollution, catastrophe écologique
Plus écologique	Plus grande ouverture d'esprit, inclusif
Avancées technologiques	Américanisation
Meilleur développement	Amélioration
Une province	

En appliquant notre grille d'analyse, nous pouvons d'abord observer que certaines représentations sont optimistes, d'autres sont pessimistes, alors que plusieurs autres ne peuvent pas être classées dans une telle dichotomie, le jugement de ces représentations dépendant des valeurs de chaque répondant. Les représentations pessimistes se comptent au nombre de trois : ce sont celles de la perte identitaire, des difficultés économiques et de la pollution. Les représentations optimistes, quant à elles, sont au nombre de quatre : le Québec serait plus écologique, connaîtrait un meilleur développement, une amélioration globale, puis serait plus ouvert d'esprit. Les huit autres représentations ne peuvent pas être qualifiées d'optimistes ou de pessimistes de manière objective. L'anglicisation, par exemple, peut être bien vu par certains, mal par d'autres, tout comme l'absence de changements notables. Même les avancées technologiques, qui peuvent naturellement apporter des bienfaits, peuvent être vues de manière négative, en raison des dispositifs de contrôle qu'ils peuvent susciter et d'autres questions similaires. Cependant, nous verrons par des extraits de questionnaires de quelle manière les avis peuvent être partagés concernant ces représentations. Certains, par exemple, craignent que le Québec devienne un pays, d'autres n'en font qu'un constat sans apporter un jugement, alors que plusieurs en souhaitent l'avènement.

Dans notre grille d'analyse, nous nous intéressons également aux enjeux soulevés. Sont-ils nationaux, sociaux, environnementaux? En regardant les réponses, nous pouvons voir que cinq représentations ont rapport à des enjeux nationaux, à savoir que le Québec deviendrait un pays, qu'il serait davantage multiculturel, anglicisé, qu'il perdrait de son identité, et qu'il connaîtrait une continuité historique. Deux représentations ont rapport à l'écologie, deux autres à l'économie, deux aux valeurs et à la culture (ouverture d'esprit et américanisation), trois n'ont pas d'enjeux

spécifiques (l'amélioration, l'absence de changements notables puis la province) puis l'une d'entre elles touche à la science. Notre grille d'analyse se retrouve de manière schématisée au tableau 5.2.

Tableau 5.2 : Grille d'analyse de la deuxième question

Avenir positif ou négatif	Optimisme	<ul style="list-style-type: none"> • Plus écologique • Meilleur développement • Plus grande ouverture d'esprit • Amélioration
	Pessimisme	<ul style="list-style-type: none"> • Perte identitaire • Pollution, catastrophe écologique • Économie difficile, hausse du coût de la vie
Enjeux soulevés	Nationaux	<ul style="list-style-type: none"> • Un pays • Multiculturel, multiethnique • Anglicisation • Perte identitaire • Continuité historique
	Écologie	<ul style="list-style-type: none"> • Plus écologique • Pollution, catastrophe écologique
	Économie	<ul style="list-style-type: none"> • Meilleur développement • Économie difficile, hausse du coût de la vie
	Culture, valeurs	<ul style="list-style-type: none"> • Plus grande ouverture d'esprit • Américanisation
	Pas d'enjeux	<ul style="list-style-type: none"> • Amélioration • Une province • Pas de changement notable
	Science	<ul style="list-style-type: none"> • Avancées technologiques

Comme nous pouvons le constater, le partage entre les représentations optimistes et pessimistes est plutôt égal, d'autant plus que les autres représentations soulevées peuvent également pencher

parfois davantage du côté optimiste, d'autres fois du côté pessimiste. Pour les jeunes interrogés, l'avenir du Québec n'est donc ni tout noir ni tout blanc : il avance avec ses obstacles et ses défis, ainsi que ses promesses. Notons par ailleurs que l'optimisme et le pessimisme se départagent encore une fois de manière assez égale entre chaque enjeu soulevé. Par exemple, pour l'enjeu écologique, certains croient en un Québec plus écologique, mais d'autres concentrent leur propos sur les catastrophes environnementales. En économie, c'est la même chose : les jeunes prédisent un meilleur développement, mais parlent également d'une hausse du coût de la vie. Notons, par ailleurs, que l'enjeu qui revient le plus souvent est celui qui concerne l'avenir *national*. Autrement dit, les cégépiens réfléchissent d'abord à l'avenir du Québec comme une collectivité inscrite dans un parcours historique commun. L'enjeu national prime ainsi dans les réponses sur les enjeux économiques et environnementaux, ces derniers prenant pourtant une place importante dans les débats publics et les questionnements de notre temps. Par ailleurs, notons que les enjeux culturels et de valeurs que sont l'américanisation et l'ouverture d'esprit sont de connivence avec les enjeux nationaux, ayant rapport avec l'identité nationale et la personnalité collective du Québec. Nous pouvons donc dire que sept représentations sur 15, soit près de la moitié des représentations, ont rapport avec la culture nationale.

5.1.1 Enjeux nationaux : la première inquiétude

Prenons tout d'abord la représentation de *pays*. Déjà présente à la question pour décrire le Québec actuel, elle se retrouve maintenant à la deuxième question pour parler de l'avenir. Permettons-nous d'étayer longuement les réponses, fort révélatrices :

J'ai peur pour notre patrie, j'aimerais qu'on devienne un pays et que se soit plus que les plaques de char qui aille un peu de mémoire. (Étudiante en science de la nature, Bois-de-Boulogne #17)

Dans 20 ans, selon moi, le Québec sera devenu, je le souhaite, indépendant. (Étudiante en arts, lettres et communications, Sainte-Foy #17)

Je crois qu'il y a deux possibilités : soit la majorité des Québécois se détacheront de l'identité québécoise, soit le retour de la demande que le Québec soit un pays. (Étudiant* en sciences humaines, Sainte-Foy #28)

Peut-être sera il devenu un pays comme certains veulent, mais je ne crois pas. (Étudiante en technique d'éducation spécialisée, Sainte-Foy #9)

Je ne pense pas que nous allons devenir un pays, mais je pense qu'il va avoir un autre référendum. (Étudiante en arts, lettres et communication, Sainte-Foy #1)

Je crois que le Qc fera encore parti du Canada (même si j'adorerais qu'on devienne indépendant) (...) (Étudiante en sciences de la nature, Sainte-Foy #33)

Selon moi, je pense que le Québec sera un pays diviser par deux langue dont le français et l'anglais. (Étudiant en Tremplin DEC, Sainte-Foy #27)

Soit le Québec deviendra enfin un pays libre qui parle majoritairement le français ou il va rester dans l'ensemble du Canada et va devenir une province qui va parler majoritairement l'anglais. (Étudiant en informatique, Sainte-Foy #14)

Je ne sais pas pourquoi, mais selon moi, dans 20 ans, le Québec deviendra indépendant du Canada, autrement dit un pays. (Étudiant en comptabilité, Outaouais #14)

Le Québec dans 20 ans selon moi serais un pays fier qui se démarquera des autres. (Étudiant en géomatique, Outaouais #15)

Je crois que d'ici 20 ans, le Québec sera finalement un pays. (Étudiant en réseau et cybersécurité, Outaouais #5)

D'ici 20 ans je pense que le Québec se séparera du Canada et deviendra autonome. (Étudiant en technique policière, Outaouais #25)

D'après moi, le Québec pourrait peut-être devenir souverain c'est-à-dire séparé du Canada d'ici 20 ans. (Étudiante en sciences humaines, Outaouais #10)

Je crois aussi que les citoyens vont ré-essayer de rendre le Québec un pays. (Étudiante en hygiène dentaire, Outaouais #12)

Plusieurs parlent que le Québec pourrait devenir un pay, donc dans 20 ans je crois que sa pourrait en être un. (Étudiante en hygiène dentaire, Outaouais #13)

Selon moi, le Québec sera possiblement un pays. En effet, ma génération (si elle se met à voter), est en majorité favorable à la séparation du Québec. (Étudiante en sciences humaines, Outaouais #19)

Je pense que le Québec ne deviendra pas un pays indépendant, car s'il y a un référendum, le Oui n'aurait pas assez de support. Cependant, je pense qu'il est possible que le Québec ait une plus grande autonomie politique sans avoir une politique extérieure. (Étudiant en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #12)

Probablement séparé du Canada et qui amenera d'énormes problèmes économiques. Les gens qui vont avoir pris cette décision ne seront même plus vivant pour en vivre les conséquences. (Étudiante en biotechnologies, Saint-Hyacinthe #25)

Sois le Québec va devenir un pays, sois il va rester comme aujourd'hui avec un gouvernement douteux. (Étudiant en sciences de la nature, Saint-Hyacinthe #18)

Je ne crois pas à la souveraineté du Québec, mais je crois que nous devons tout de même continué à nous démarquer de notre pays. (Étudiante en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #3)

(...) il est trop tard pour se nationaliser et devenir un pays indépendant. Si nous étions 30-40 ans plus tot ma réponse aurait surement été différente car il restait des chances de devenir indépendant. (Étudiant en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #21)

Selon moi, le Québec pourrait avoir de forte chance de devenir un pays, notre génération peut potentiellement arriver à créer cet énorme changement bénéfique, j'en suis certaine. (Étudiante en musique, Sherbrooke #16)

D'après moi, le Québec dans 20 ans sera séparé du reste du Canada. C'est ce que je souhaiterais. Les Québécois auraient quand même un contact commercial avec le Canada. Je crois que si le Québec souhaite se développer davantage, il doit se séparer du Canada. (Étudiant en sciences de la nature, Sherbrooke #6)

(...) peut-être même qu'éventuellement le Québec pourrait devenir indépendant du reste du pays. (Étudiant en graphisme, Sherbrooke #21)

Dans 20 ans, le Québec restera une province, mais avec plus de pouvoir qu'aujourd'hui. Il pourrait peut-être devenir un pays ou même perdre sa valeur en tant que province. (Étudiante en graphisme, Sherbrooke #23)

Je crois qu'avec toutes les histoires dont j'ai entendu, j'aurais tendance à dire que le Québec sera un pays dans 20 ans. Il sera séparer du reste du Canada et autonome. (Étudiante en technique d'éducation spécialisée, Sherbrooke #24)

Selon moi, dans 20 ans le Québec sera devenu un petit pays ayant son armé, son système démocratique et ses frontières. (Étudiant en génie civil, Sherbrooke #19)

Selon moi le Québec dans 20 ans avec un peu de chance sera dissocié du Canada et sera un pays à part entière. Je trouves cela important de considérer cette option si nous voulons pouvoir continuer à préserver notre culture. (Étudiante en architecture, Chicoutimi #7)

J'espère un pays. Mais selon moi, je crois malheureusement qu'il va s'angliciser. (Étudiante en sciences humaines, Chicoutimi #6)

Soit un pays, soit une nation multi-ethnique du au grand taux d'immigration et au nombres de personnes étrangère qui reste habiter ici après les études. Moi j'aimerais qu'il reste dans ses traditions (langue, culture...). Je veux du changement certe mais je veux des améliorations de truc et non un changement de nationalité. Je ne veux pas non plus qu'il devienne un pays. (Étudiante en architecture, Chicoutimi #21)

Avec un peu de chance nous ne deviendrons pas un pays, je trouve ça un peu ridicule, surtout que nous n'avons clairement pas les moyens financier pour être un pays. (Étudiante en architecture, Chicoutimi #23)

Les différentes réponses des cégépiens nous montrent que l'idée de l'indépendance du Québec travaille leur esprit. Qu'ils y soient opposés ou en faveur, beaucoup d'entre eux pressentent que cette option reviendra sur le devant de la scène politique dans les vingt prochaines années. Notons, par ailleurs, un fait très intéressant : certains, sans même savoir *pourquoi*, ou sans avoir d'explications claires, ont l'intuition que « quelque chose va se passer ». Pourtant, nous parlons ici d'une jeunesse qui commence tout juste à s'intéresser à la politique et aux enjeux de société (si c'est le cas!) et qui n'a pas connu les épisodes référendaires, ni les négociations constitutionnelles. François Legault et la CAQ laissent de côté l'option indépendantiste, le parti Québec Solidaire, populaire auprès des jeunes, parle peu d'indépendance malgré son appui officiel à cette cause. Notons, par ailleurs, que cette recherche fut effectuée de mars jusqu'au début de mai 2023, soit avant la remontée du Parti Québécois dans les sondages, et avant l'élection partielle du 2 octobre 2023 dans Jean-Talon qui a permis au PQ d'obtenir un quatrième siège au parlement. Alors comment peut-on expliquer la présence persistante de cette idée que le Québec deviendra un pays indépendant? Il n'est pas impossible que les jeunes cégépiens sentent que des tensions s'intensifient. Pour mieux comprendre, tournons-nous vers les réponses des jeunes au sujet des autres enjeux nationaux.

Ainsi, sur la perte identitaire, les cégépiens révèlent leurs craintes :

Selon moi, dans 20 ans le Québec perdra une partie de sa culture. Ce que je veux dire par là c'est que de nos jours, nous voyons qu'on fait appel à plusieurs cultures qu'on a pas trop l'idée de ce qu'est la culture québécoise. (Étudiant en science de la nature, Bois-de-Boulogne, #6)

L'histoire du Québec je pense meurt de génération en génération. En effet, à cause du grands taux d'immigration, plusieurs aspects du Québec est grandement affecté, dont la langue française. Selon moi, ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose. Malgré l'éducation de l'histoire québécoise au primaire, secondaire et le cégep je pense qu'elle s'atténue plus on avance dans la ligne du temps. L'arrivé de plusieurs immigrands augmentera, et le nombre de Québécois d'origine diminue ce qui explique cet effet dans 20 ans. (Étudiant en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #8)

(...) beaucoup de gens issus des nouvelles générations oublieront l'histoire si riche de ce territoire. Cela dit, la situation peut être renversée si le Québec s'implique au niveau culturel. (Étudiant en sciences informatiques et mathématiques, Bois-de-Boulogne #7)

(...) ce sera honnêtement un territoire très multiethnique (plus que maintenant). L'influence des immigrants de seconde génération sera encore plus présente et en revanche, la culture québécoise sera tenté à disparaître. Par exemple, le langage québécois sera encore moins présent et le succès des artistes québécois sera encore moins grand. (Étudiante en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #18)

Je pense qu'à cause des réseaux sociaux, la plupart des jeunes seront attirés par la culture américaine, ce qui lui fera perdre au début sa langue, puis sa culture... (Étudiant en informatique, Bois-de-Boulogne #15)

Les seuls moments où il restera un peu de tradition seront au printemps dans les cabanes à sucre industrialisées où le chansonnier chantera des classiques tel que « sweet caroline » et non la ziguezon. (Étudiante en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #17)

Selon moi, le Québec n'existera plus, ou sera en voie de disparaître. (...) Nous allons avoir diminué de façon considérable en terme de démographie et n'aurons presque plus de poids dans la politique canadienne. Cela ne nous dérangera pas parce qu'on aime ça, parce qu'on est trop faible pour « mettre nos culottes », assumer nos choix et en prendre pour nous préserver. (Étudiante en sciences humaines, Sainte-Foy #6)

De plus en plus nous perdons notre identité québécoise. (Étudiante en sciences humaines, Sainte-Foy #7)

Selon moi, le Québec va perdre de plus en plus sa culture. De la manière que l'on va, on perd son histoire aussi. (Étudiant en informatique, Sainte-Foy #20)

Je pense que la culture québécoise sera moins présente et il y aura plus de diversité, plus de différente culture. Faudra essayer de conserver la langue française et l'histoire du Québec. (Étudiant en Tremplin DEC, Outaouais #24)

(...) il y aura des avancées au niveau social, mais un moindre importance accordée à la culture. (Étudiante en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #17)

(...) la culture va être de plus en plus diversifié et de ce fait de moins en moins uni. (Étudiante en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #10)

Je crois que dans 20 ans, il n'y aura plus une majorité québécois francophones. L'immigration étant très présente, je crois que le Québec perdra un peu de sa culture et de ses traditions pour laisser place à celle des autres ethnies. Je crois que la population québécoise sera encore plus diversifiée qu'aujourd'hui, mais ça ne ressemblera plus au Québec que nous avons autrefois connu. (Étudiante en sciences de la nature, Sherbrooke #4)

Selon moi, dans 20 ans, le Québec aura perdu de son authenticité. En effet, avec beaucoup d'immigration et la montée en flèche de l'anglais, la province perdra certainement de son authenticité, elle ne sera plus ce qu'elle était. (Étudiant en sciences de la nature, Sherbrooke #26)

Je crois que dans 20 ans, la langue française sera de moins en moins parlée et nous allons donc perdre une partie de notre identité culturelle. (Étudiant en électronique industrielle, Chicoutimi #15)

Dans 20 ans, le Québec sera presque plus d'anglophones que de francophones, plus d'immigrants que de Québécois et ça va sûrement devenir multiethnique, ce qui va nous faire perdre notre côté québécois. (Étudiante en architecture, Chicoutimi #20)

Comme nous pouvons le voir, le sentiment de perte identitaire n'est pas envisagé de manière enthousiasmante. Les jeunes cégépiens ont l'impression que quelque chose de précieux se perd au fil du temps. Les raisons évoquées de cette perte identitaire sont les bouleversements démographiques qui ont lieu sous le poids de l'immigration et du recul du français au Québec. Dans la continuité de ces remarques, plusieurs observent une anglicisation du Québec :

La langue française sera parlée complètement par 1 québécois sur 4. La majorité vont parler moitié anglais moitié français. (Étudiante en environnement/hygiène et sécurité au travail, Sherbrooke #2)

Pour ce qui est de la langue du Québec, elle resterait le français. Toutefois, il se pourrait que ça soit un français teinté par l'anglais. (Étudiant en sciences de la nature, Sherbrooke #6)

Le déclin du français au Québec aura un impact important sur le rôle du Québec au sein du Canada. Je crois que, comme nous [ne] nous soucions plus de notre langue, le Québec se fondra dans la masse d'anglophone. (Étudiante en génie civil, Sherbrooke #13)

Selon moi, dans 20 ans le Québec sera davantage une province avec une tendance anglophone puisque de plus en plus l'anglais est une notion omniprésente avec l'accès à des discussions instantanées avec des gens de partout dans le monde. De plus, dans le cadre de travail d'un technicien nous devons faire beaucoup de recherches et dans la grande majorité des cas, ces recherches sont en anglais. (Étudiant en informatique, Sherbrooke #11)

Par exemple dans 20 ans, l'anglais va peut être prendre le dessus du français et ça je ne serais pas fier. (Étudiant en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #21)

Dans 20 ans, je crois que le Québec sera encore une province canadienne, mais que celle-ci sera bilingue. En effet, l'anglais prend de plus en plus de place au Québec et

je crois que cette langue aura certainement dépassée le français dans 20 ans. (Étudiante en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #4)

Malheureusement, je crois que dans 20 ans la langue première au Québec sera l'anglais. Déjà, il y a beaucoup de commerçants qui parlent seulement l'anglais. (Étudiante en santé animale, Saint-Hyacinthe #13)

L'Anglais aurait une hausse mais ne dépasserait pas 30% de la population. (Étudiant en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #12)

Je pense que dans 20 ans, l'anglais va devenir plus présent au Québec. Les politiciens vont sûrement introduire de nouvelles lois qui cherchent à protéger la langue française. (Étudiant en sciences de la nature, Outaouais #16)

Je pense que le Québec dans 20 ans sera un peu plus anglophone. (Étudiante en sciences de la nature, Outaouais #4)

Selon moi, le Québec sera de plus en plus Anglophone, car je vois que cette langue prend beaucoup de place dans nos quotidiens. Surtout quand on mélange le français et l'anglais lors qu'on s'exprime. (Étudiante en infirmerie/Tremplin DEC, Outaouais #7)

(...) un trop grand nombre d'immigrants causera la faillite de notre merveilleuse langue. Beaucoup d'entre eux ne se forcent aucunement à s'assimiler et apprendre le français. Selon les statistiques, il y aurait une diminution du français au Québec et une augmentation de l'anglais. (Étudiant en réseau et cybersécurité, Outaouais #5)

Je pense que la langue française va perdre beaucoup d'influence. (Étudiant en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #12)

(...) la langue française au Québec sera moins présente qu'aujourd'hui. (Étudiant en intégration multimédia, Bois-de-Boulogne #14)

Selon moi, l'anglais sera malheureusement la langue majoritaire au Québec d'ici 20 ans. (Étudiant en sciences informatiques et mathématiques, Bois-de-Boulogne #7)

On va avoir des températures monstrueuses, on va tous parler anglais, écouter des chansons anglophones et écouter Netflix. (...) Un endroit où le jural sera oublié et ridiculisé, qu'on ne retrouvera plus. (Étudiante en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #17)

J' imagine que le Québec sera beaucoup moins francophone qu'il ne l'est aujourd'hui. (Étudiante en informatique, Sainte-Foy #32)

Je suis vraiment triste de dire que peut-être que la langue française ne sera plus notre langue première. Déjà à Montréal, plusieurs commerces nous accueillent en anglais d'abord et je trouve cela désolant. (Étudiante en sciences de la nature, Sainte-Foy #18)

(...) je pense que de plus en plus le français va perdre un peu sa place. (Étudiante en échographie médicale, Sainte-Foy #22)

Comme nous le voyons dans plusieurs réponses, le sentiment de déclin du français et de perte identitaire est relié à une préoccupation pour les seuils d'immigration actuels. Les cégépiens constatent que des changements démographiques importants sont en cours. C'est cela qui leur fait dire que le Québec de demain sera davantage multiculturel et multiethnique, constat qui peut être vu positivement ou négativement, mais le plus souvent avec neutralité :

Il va aussi, sur une note plus positive devenir plus multiculturel. (Étudiante en sciences humaines, Chicoutimi #6)

D'après moi, le Québec deviendra un endroit qui accueillera grandement la diversité autant dans les genres que dans les différences ethniques. (Étudiante en éducation spécialisée, Sherbrooke #14)

Une zone beaucoup plus diversifiée par l'immigration grandissante. (Étudiant en biotechnologies, Saint-Hyacinthe #19)

Le Québec sera beaucoup plus « internationalisé » (plus grande diversité ethnique), ce qui aura des répercussions autant positives que négatives sur la façon dont nous gérons les choses. (Étudiant en sciences de la nature, Outaouais #3)

Il y aura plus de cultures extérieures présentes que la culture québécoise au Québec. (Étudiante en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #10)

5.1.2 Enjeux culturels : plus américanisés, et retour du mot « province »

Dans la même veine, plusieurs étudiants pensent que le Québec de demain sera davantage américanisé, ce qui contribuerait à un déclin de la culture d'origine et à la perte identitaire. Le mot « province » revient également souvent, mais il n'est pas réfléchi comme tel comme on peut le voir dans l'évocation du « pays ». Autrement dit, les étudiants qui parlent du Québec comme une province utilisent ce mot comme une évidence, comme une simple description factuelle.

5.1.3 Environnement : des problèmes à venir

En dehors des questions nationales, les cégépiens parlent de l'avenir de l'environnement et des enjeux climatiques. Sans surprise, les propos sont souvent teintés d'inquiétudes, bien que plusieurs d'entre eux croient que les efforts collectifs du Québec seront plus importants pour protéger l'environnement :

J'espère que beaucoup plus de mesures pour l'environnement entrerrons en vigueur, j'aimerais que mes enfants aient un bel avenir. (Étudiante en technologie de l'architecture, Chicoutimi #23)

Selon moi dans 20 ans le Québec prendra en considération la crise environnemental, nous profiterons des ressources et des richesses dont nous disposons. (Étudiant en génie mécanique, Sherbrooke #27)

Je crois que le Québec serait encore plus axé sur les énergies vertes et sur l'importance de prendre soins à la planète pour y réduire la pollution. (Étudiant en technologie du génie civil, Sherbrooke #18)

Il sera plus écoresponsable et celle-ci aidera à trouver les solutions pour une meilleure Terre. (Étudiante en éducation à l'enfance, Saint-Hyacinthe #15)

Selon moi, si nous ne changeons pas nos habitudes de vies au niveau écologique je crois que le Québec va devenir très pollué comme certains autres pays présentement. (Étudiante en soins infirmiers, Outaouais #28)

(...) un endroit très « vert » (écologique), car les efforts mis pour cela sont assez présents et prévoient d'être augmentés. (Étudiante en arts, lettres et communication, Sainte-Foy #2)

5.1.4 Économie : la fin de la classe moyenne?

Dans le contexte de l'inflation qui sévit au Québec depuis la sortie de la pandémie, les jeunes relèvent leurs craintes quant à l'avenir, ayant le sentiment que l'inflation n'est pas qu'un épisode temporaire. D'autres insistent plutôt sur le développement :

Je crois que l'inflation va continuer d'augmenter et que la classe moyenne disparaîtra tranquillement ce qui donnera lieu à plus de pauvreté et de dettes. (Étudiante en sciences humaines, Chicoutimi #6)

Je crois aussi que grâce à nos richesses naturelles nous allons devenir des plus en plus important dans le monde. (Étudiant en technologie de l'électronique industrielle, Chicoutimi #15)

Finalement, il y aura une crise économique mondiale lié à l'inflation. (Étudiante en environnement/hygiène et sécurité au travail, Sherbrooke #2)

Que les maisons soient plus abordables pour les futurs génération, car nous aussi on rêve d'avoir une famille dans une belle maison qu'on a choisi parce qu'on l'aime, et non parce qu'elle n'était pas chère dans un trou perdu. (Étudiant en sciences de la nature, Saint-Hyacinthe #18)

Dans 20 ans je dirai que la société va être encore meilleur. L'économie et le développement vont continuer à s'accroître et que la société d'une manière générale sera encore meilleure. (Étudiant en génie civil, Saint-Hyacinthe #8)

Des loyers trop élevé pour la nouvelle génération. (Étudiante en Tremplin DEC, Outaouais #23)

Tout les produits, maisons, nourritures, les taxes, le linges, les paiement hydro vont être énormément cher. La pauvreté va être plus présente. (Étudiante en comptabilité, Outaouais #8)

Je crois aussi que le coût de la vie aura augmenté énormément. (Étudiante en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #10)

Ainsi que comme ailleurs, le prix de la vie sera encore beaucoup plus cher. (Étudiante en informatique, Sainte-Foy #32)

Comme nous le voyons, les réponses insistent davantage sur les complications économiques plutôt que sur les retombées positives d'une économie plus développée. Outre l'environnement et l'économie, plusieurs étudiants affirment que des avancées technologiques importantes viendront changer la vie de tous les jours :

Selon moi, le Québec sera plus développé au niveau des technologies, sera plus vert (...) En bref, le Québec sera selon moi, une meilleure version de ce qu'il est aujourd'hui. (Étudiante en sciences de la nature, Chicoutimi #5)

La technologie aura changée pour le mieux ou pour le pire. (...) J'espère vraiment que dans 20 ans la vie sera meilleur mais ça ne sera sûrement pas le cas. (Étudiante en arts, lettres et communication, Saint-Hyacinthe #14)

Dans un monde où l'intelligence artificielle connaît une révolution sans précédent et où les technologies en tout genre se multiplient et s'améliorent constamment, il n'est pas étonnant de voir

les cégépiens évoquer ces enjeux dans leurs réponses. Rappelons que l'avènement de ChatGPT, la technologie à laquelle nous pouvons lui poser n'importe quelle question en recevant une réponse souvent bien informée en quelques fractions de secondes, n'avait eu lieu que quelques mois avant l'administration du questionnaire, une avancée considérable dans l'intelligence artificielle qui a fait l'objet d'une couverture médiatique importante. Les avancées technologiques sont souvent à la source de changements considérables dans le mode de vie, les valeurs et les visions du monde des sociétés. Cependant, la réflexion des étudiants ne va pas plus loin que le constat qu'il y aura des avancées technologiques, certains le voyant d'un bon œil, d'autre d'un mauvais, mais sans jamais réellement apporter d'explications, peut-être faute de savoir quel avenir attend le Québec sur ces enjeux.

5.1.5 Valeurs : le souci de l'ouverture à l'autre

Sur le plan des valeurs, les jeunes interrogés constatent qu'un mouvement plus progressiste tend à s'imposer davantage au fil du temps, et que celui-ci compte continuer son travail d'ici les vingt prochaines années. C'est ce qui fait dire aux cégépiens que les Québécois seront toujours plus ouverts d'esprit et « inclusifs », selon la formule consacrée :

Dans 20 ans, le Québec sera encore une province libre et plus inclusif, car les jeunes d'aujourd'hui seront des adultes avec plus d'impact sur la société. (Étudiante en technologie de l'architecture, Chicoutimi #8)

Je crois que dans 20 ans, l'ouverture sera encore plus grande, par exemple, pour la communauté LGBTQ+. Moins d'harcèlement par rapport à ce sujet. (Étudiante en éducation spécialisée, Sherbrooke #9)

J'espère que dans 20 ans le Québec sera plus ouvert encore sur l'évolution social (plus woke) et plus vert. Mais j'espère que la mentalité de respect et la joie québécoise sera encore la même. (Étudiante en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #3)

Probablement qu'il sera plus ouvert aux différentes cultures et ethnies. (Étudiante en technique policière, Outaouais #11)

Une province qui accepte tout, peut-être même un peu trop loin. Il y a déjà beaucoup d'identités sexuelles et de genre nouvelle à se questionner sur la pertinence. Je crois que le Québec laissera trop de place à l'acceptation, même pour des choses qui ne semblent avoir aucun sens, de la part d'une personne faisant partie de minorités. (Étudiant en comptabilité et gestion, Outaouais #27)

Ça va devenir un endroit diversifiée qui va accepter tout le monde peu importe leurs différences. Il n'y aura plus de lois discriminatoires comme la loi 21. (Étudiante en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #19)

J'espère que dans 20 ans le Québec sera devenu une société plus ouvert d'esprit que en ce moment. (Étudiant en sciences de la nature, Sainte-Foy #11)

5.1.6 Continuité historique : la permanence tranquille

Malgré le constat des changements que nous avons relevés dans les réponses, plusieurs jeunes ont le sentiment que le Québec maintiendra sa continuité historique. Fondamentalement, ils ont l'impression que le Québec sera le même au fil du temps, peu importe les changements en cours de route et les défis à venir :

Le Québec deviendra le même. Oui dans 20 ans la technologie évoluera et fera changer un peu le Québec. Mais essayons de garder notre bon vieux Québec et son histoire du passé. Créons de nouvelles histoire à raconter sans déclaré la guerre à nos ennemi. (Étudiante en comptabilité et gestion, Chicoutimi #2)

Je pense que le Québec va avoir subit quelques petits changements, mais rien de majeur, donc il restera similaire en générale. (Étudiant en sciences de la nature, Sherbrooke #7)

La culture continuera de se diversifier, mais les traditions resteront probablement les mêmes. (Étudiante en analyses biomédicales, Saint-Hyacinthe #7)

(...) le Québec ressemblera à ce que l'on connaît aujourd'hui. Je ne crois pas qu'il y aura de changement politique majeur. En fait j'espère que le Québec reste comme il est en ce moment. (Étudiant en sciences de la nature, Outaouais #22)

Surtout, j'espère que dans 20 ans, le français restera la langue première de la province et que chacun continuera à faire des efforts pour parler le français. (Étudiante en sciences informatiques et mathématiques, Bois-de-Boulogne #2)

Je pense que la présence du français sera semblable à celle d'aujourd'hui car le gouvernement ne cesse d'instaurer des lois pour protéger cette langue. (Étudiant en sciences humaines, Sainte-Foy #10)

Nous verrons plus loin dans l'analyse ce que signifie ce sentiment que les choses resteront les mêmes, mais nous pouvons déjà noter les traces de la *permanence tranquille*, cette idée bien présente dans la conscience nationale québécoise comme quoi le Québec restera toujours le même, qu'importe les événements de l'histoire et les défis à venir.

5.2 Analyse

Pour mettre de l'ordre dans ces réponses, remarquons que les cégépiens s'inquiètent sincèrement pour le Québec en tant que nation historique francophone. Le Québec n'est pas envisagé seulement comme une « société » d'individus désincarnée, mais comme une collectivité qui partage une mémoire et une culture communes : un peuple. Il semblerait donc que malgré l'américanisation croissante des contenus culturels (séries télé, films, réseaux sociaux, musique, etc.), une conscience nationale soit toujours bien présente. Cette conscience nationale indique une inquiétude importante pour la langue et la culture, dans l'optique que le Québec soit une nation historique qui peut *disparaître*. Ainsi, les changements démographiques et culturels en cours ne sont pas seulement vus comme des épisodes de « transition » ou de changements normaux, mais comme des bouleversements qui forcent la nation à faire un choix dans un avenir rapproché. Comme nous le voyons dans les réponses, ce choix se divise en deux options : ou bien l'assimilation à l'anglais en restant dans le Canada, ou bien le maintien du français par la réalisation de l'indépendance du Québec. Presque aucun jeune n'évoque la possibilité d'un statut particulier pour le Québec au sein du Canada ou encore la possibilité de maintenir l'identité québécoise au sein de la fédération canadienne.

5.2.1 Anglicisation

Cette représentation commune vient du sentiment de perte identitaire et d'anglicisation croissante. Le phénomène de l'anglicisation n'est pas qu'une vue de l'esprit : elle est confirmée par maintes études et par les recensements du Canada, et plus particulièrement ceux de 2016 et 2021²⁵⁸. En ajout à cela, des reportages se multiplient dans les grands médias depuis quelques années sur le sujet²⁵⁹, ce qui a pu frapper les esprits des cégépiens. Les jeunes interrogés semblent voir dans cette anglicisation une tendance lourde qui est appelée à continuer dans les vingt prochaines années. Aucun jeune n'évoque par ailleurs une revanche des berceaux qui pourrait contrebalancer le

²⁵⁸ Radio-Canada avec La Presse canadienne, « Le français poursuit son déclin au Canada et au Québec, selon Statistique Canada », *Radio-Canada*, 17 août 2022 ; Anne-Marie Provost, « Le français poursuit son déclin au Québec comme au Canada », *Le Devoir*, 18 août 2022 ; Clémence Delfils et Rokhaya Yade, « Le français recule dans la majorité des régions », *La Presse*, 29 novembre 2022.

²⁵⁹ Christian Noël, « Le ``déclin lent et irrémédiable`` du français en sciences au Canada », *Radio-Canada*, 3 mai 2023 ; La Presse canadienne, « Le français en déclin significatif sur Internet au Québec », *Radio-Canada*, 8 septembre 2022 ; Clara Loiseau, « ``Le français dégringole à une vitesse jamais vue`` », *Le Journal de Montréal*, 18 février 2021.

phénomène sociologique. L'attachement au libre choix des individus de fonder une famille ou non semble toujours aller de soi, comme le montre par ailleurs l'idée que le Québec sera toujours plus ouvert d'esprit et progressiste dans les prochaines années. La conception d'une résistance à l'anglicisation ne semble pas particulièrement développée, les jeunes n'évoquant pas de solutions concrètes autres que l'indépendance du Québec. La langue anglaise semble envisagée d'une manière assez similaire à celle qu'a connue la conscience nationale québécoise au fil de son histoire. L'anglais est évoqué comme une menace à l'intégrité culturelle des Québécois, comme quelque chose qui met une chape de plomb sur l'avenir collectif.

Les jeunes ne sont toutefois pas fermés : plusieurs d'entre eux évoquent l'importance de l'anglais pour le travail et l'ouverture sur le monde, mais cela ne les empêche pas de faire une différence entre la connaissance de l'anglais et l'assimilation à son univers culturel. L'un des répondants, étudiant en informatique, note que l'anglais est très présent dans son domaine d'étude, ce qui est avéré²⁶⁰, au moment où l'informatique prend une importance grandissante dans le monde. Il semblerait donc que le français ne soit pas en mesure, en ce moment même, de concurrencer l'anglais dans un domaine de travail où se côtoient les talents d'aujourd'hui et de demain. Par ailleurs, plusieurs jeunes, comme nous pouvons le voir, affirment que le Québec s'anglicisera sans affirmer un point de vue sur ce constat. Il n'y a jamais d'enthousiasme à cet égard, mais nous pouvons subodorer que la « neutralité » de certains révèle une acceptation des changements à venir. Il s'agit donc ici d'une jeunesse qui laisse de côté les appels à la résistance et à la préservation d'un héritage culturel, au profit de l'idée que les choses changent et que nous devons nous adapter. Au sujet de l'anglicisation, les cégépiens semblent donc partagés entre l'inquiétude pour l'avenir national et l'abdication face à des changements jugés incontrôlables (« ainsi va la vie »).

5.2.2 Perte identitaire

Pour ce qui est de la perte identitaire, les étudiants s'entendent pour dire que quelque chose de substantiel à la culture québécoise et à son identité est en train de se perdre, ce qui ne leur convient pas. La raison principale donnée à ce phénomène est l'immigration que reçoit actuellement le

²⁶⁰ Statistique Canada, « Parlant de travail : les langues de travail à travers le Canada », *Statistique Canada*, 30 novembre 2022 ; Mathieu Bock-Côté, « Entretien avec Frédéric Lacroix sur la situation du français », *Le Journal de Montréal*, 18 août 2020.

Québec. Une analyse rapide et de courte vue assimilerait ces propos à de la xénophobie, une fermeture à l'autre, un repli sur soi, un sentiment illusoire de menace et une réaction de crispation identitaire. Notre lecture est tout autre. Comme l'ont démontré Jacques Houle et Frédéric Lacroix, les seuils d'immigration que reçoit le Québec, depuis plusieurs années, dépassent largement ses seuils traditionnels et même les seuils d'États occidentaux comme les États-Unis et la France, en termes de proportions. D'une étude à l'autre, les chiffres sont clairs : le français est en déclin à tous les niveaux, que ce soit la langue parlée au travail, la langue parlée à la maison, la langue maternelle, et la connaissance de la langue²⁶¹. L'immigration temporaire et permanente joue un rôle substantiel dans ce recul du français, l'immigration reçue au Québec contenant une proportion importante d'anglophones et d'anglotropes – ceux dont la langue maternelle est plus proche de l'anglais que du français, qui sont davantage portés à s'assimiler à l'anglais plutôt qu'au français.

Le mouvement qui s'opère dans la conscience nationale des cégépiens interrogés au sujet de la perte identitaire ne vient donc pas de nulle part, mais du constat de changements démographiques bien réels. Notons par ailleurs que ce sentiment de perte identitaire n'est pas seulement observé à Montréal et en Outaouais, où la baisse est plus marquée, mais également dans toutes les autres régions du Québec, où le français est encore largement majoritaire. Il semblerait donc que l'expérience quotidienne ne soit pas nécessairement toujours à l'origine du sentiment de perte identitaire, mais que les informations véhiculées d'autres façons, par exemple par les médias, s'imposent dans la conscience nationale. Selon les cégépiens, la perte identitaire n'aurait donc pas seulement lieu à des endroits localisés comme le Grand Montréal et les Outaouais, mais concernerait *l'ensemble du Québec*. Nous soulignons cette donnée pour bien saisir l'importance de cette représentation dans la conscience nationale. Ce que disent les jeunes interrogés, c'est qu'ils ne croient pas que le déclin culturel et identitaire du Québec puisse se contenir à la seule métropole. Il y a cette conviction que toute la nation est en danger, que la « famille québécoise » traversera des temps difficiles pour assurer la pérennité de son existence collective. Les cégépiens n'envisagent pas le problème du français comme un enjeu montréalais, un simple débordement du West Island sur les quartiers francophones de Montréal.

²⁶¹ Frédéric Lacroix, *Pourquoi la loi 101 est un échec*, Boréal : 2020 ; Frédéric Lacroix, *Un libre choix? Cégeps anglais et étudiants internationaux*, Mouvement Québec français, 2021 ; Jacques Houle, *Disparaître? Liber*, 2019 ; Charles Castonguay, *Le Français en chute libre*, Mouvement Québec Français, 2021.

La langue est abordée ici par les cégépiens comme un élément central de l'identité. L'anglais et le français ne sont pas de simples moyens de communication interchangeables, mais comme des véhicules culturels, des façons d'interpréter le monde. Qu'un peuple passe d'une langue à une autre, et il perdra le fondement de son identité, nous envoie comme message les cégépiens. La résistance pour défendre le français semble donc toujours au cœur de la conscience nationale de ces jeunes étudiants. Il y a conscience que le Québec est une nation minoritaire en Amérique du Nord, et que sa situation de précarité culturelle est bien réelle. Ce constat semble différer de manière notable de la conscience nationale des années 2000 jusqu'au début des années 2010, où l'inquiétude pour le français, au Québec, était moindre qu'aujourd'hui²⁶². La conscience nationale avait davantage tendance à voir le Québec comme une nation majoritaire normalisée, s'étant suffisamment battu lors de la Révolution tranquille et des négociations constitutionnelles pour ne plus avoir à s'inquiéter de son avenir culturel au sein du Canada. Par nation majoritaire, entendons ici que les Québécois se voyaient davantage comme une société où les francophones sont fortement majoritaires sur le territoire québécois. Lorsque la conscience nationale se tourne davantage vers la représentation d'une nation minoritaire et vulnérable, la représentation est davantage axée sur un Québec minoritaire au sein du Canada et de l'Amérique du Nord, et où la majorité francophone devient de moins en moins évidente au sein même du territoire québécois.

Comme nous le soulignons dans le premier chapitre, il semble y avoir une dépolitisation de la conscience nationale des cégépiens interrogés, mais qui se conjugue à une conception davantage culturelle et conservatrice de la nation québécoise. La dépolitisation ne rime donc pas avec désintérêt pour l'avenir collectif. En comparaison avec les réponses à la première question, les jeunes ont tendance à donner des réflexions sur un ton plus grave concernant le Québec. On ne parle plus du Québec pour ces beaux paysages et sa qualité de vie, mais plutôt pour les dangers auxquels il doit faire face dans un avenir proche. Face à ces dangers, l'une des options qui est avancée pour garantir un avenir au Québec est l'indépendance.

²⁶² Comme en parle notamment Christian Dufour en 2008 sur son essai sur le français au Québec, écrivant en une année où il s'adresse à un lectorat qu'il présuppose sceptique à l'idée que le français soit une langue vulnérable au sein même du Québec. Christian Dufour, *Les Québécois et l'anglais. Op. cit.*

5.2.3 Un pays

Comme nous l'avons vu, un nombre important d'étudiants affirment que le Québec deviendra un pays d'ici les vingt prochaines années, ou bien qu'il devra décider, une fois de plus, s'il deviendra indépendant ou s'il restera dans le Canada. La quantité importante des réponses qui évoque ce sujet est révélatrice. À la première question, nous constatons une dépolitisation de la représentation de la communauté nationale québécoise, dépolitisation qui semble confirmée par les réponses à la deuxième question. En effet, les jeunes s'imaginent qu'un pays adviendra, mais sans jamais expliquer de quelle façon. Tout se passe comme si l'indépendance devait arriver magiquement, tombée du ciel, en réglant le sentiment de perte identitaire et la possibilité de l'assimilation. Rares sont ceux qui évoquent un référendum, et absolument aucun étudiant n'évoque des figures actuelles de l'indépendantisme comme Paul Saint-Pierre Plamondon, Yves-François Blanchet ou Gabriel Nadeau-Dubois, ni des formations politiques comme le Parti Québécois, Québec Solidaire ou le Bloc Québécois. Il n'y a pas non plus de références aux conflits entre le Québec et le Canada, ni de hargne exprimée à l'égard du Canada ou du premier ministre Justin Trudeau. L'indépendance semble donc être vue dans sa façon la plus triviale qui soit, sans aucune connaissance des paramètres du débat politique sur le sujet.

Qu'ils soient en faveur ou non de l'indépendance du Québec, les jeunes cégépiens ont l'impression que cet enjeu reviendra sur le devant de la scène dans les prochaines années, forçant ainsi la réflexion citoyenne sur le sujet. Chez ceux qui appréhendent cette indépendance, qui s'avèrent être marginaux, les raisons évoquées sont les capacités financières jugées insuffisantes du Québec à lui seul. Du côté des répondants qui n'affirment pas une opinion par rapport à l'avènement de l'indépendance, une faible politisation semble être à l'origine de cette neutralité. L'absence de prononciation d'une opinion sur le sujet dénote une absence de réflexion politique, comme si l'étudiant ne faisait qu'un constat sur l'évolution politique du Québec sans trop se demander ce qu'il en pense.

5.2.4 L'identité : raison forte de faire l'indépendance du Québec

Quant aux répondants qui espèrent ou qui affirment avec joie que le Québec sera un pays indépendant, les raisons évoquées ne sont pas les mêmes que celles évoquées par le mouvement

indépendantiste porté par la Révolution tranquille, et qu'on retrouve encore aujourd'hui chez plusieurs militants et représentants politique du Parti Québécois, du Bloc Québécois et de Québec Solidaire. Le mouvement indépendantiste a eu tendance, des années 1960 jusqu'aux années 1990, à axer son discours sur l'avènement d'un pays pour des raisons d'émancipation. Depuis le référendum de 1995 jusqu'aux années 2010, nous pouvons dire que le discours des trois partis indépendantistes était plutôt axé sur des enjeux de justice sociale, de redistribution des richesses, d'écologie, de la place des jeunes en politique ou encore de projeter le Québec dans le monde en lui donnant un siège à l'ONU. Ce changement de discours a été décortiqué par Jacques Beauchemin et Mathieu Bock-Côté, comme nous l'avons déjà noté dans notre cadre conceptuel et notre revue de littérature. La mauvaise conscience des indépendantistes sur les enjeux identitaires a posé un tabou, une censure sur les questions identitaires, de telle sorte que seules des lignes au diapason avec le nationalisme civique et « inclusif » étaient tolérables pendant la période postréférendaire.

On peut dire qu'à partir de la crise des accommodements raisonnables de 2007-2008, quelque chose débloque dans une frange du discours indépendantiste, où le retour d'un discours identitaire, qui légitime l'expérience historique de la majorité francophone. À partir de ce temps-là, nous pouvons donc dire que le discours axé sur l'enracinement, plutôt que sur l'émancipation, a fait du chemin au sein du mouvement indépendantiste. Chez les cégépiens interrogés qui ont affirmé vouloir ou espérer l'avènement d'un Québec pays, les raisons évoquées sont surtout concentrées sur l'enracinement. Rappelons ici quelques extraits pour démontrer notre propos. C'est nous qui soulignons :

J'ai peur pour notre patrie, j'aimerais qu'on devienne un pays et que se soit plus que les plaques de char qui aille un peu de mémoire. (Étudiante en science de la nature, Bois-de-Boulogne #17)

Je crois qu'il y a deux possibilités : soit la majorité des Québécois se détacheront de l'identité québécoise, soit le retour de la demande que le Québec soit un pays. (Étudiant* en sciences humaines, Sainte-Foy #28)

Soit le Québec deviendra enfin un pays libre qui parle majoritairement le français ou il va rester dans l'ensemble du Canada et va devenir une province qui va parler majoritairement l'anglais. (Étudiant en informatique, Sainte-Foy #14)

Selon moi le Québec dans 20 ans avec un peu de chance sera dissocié du Canada et sera un pays à part entière. Je trouve cela important de considérer cette option si nous voulons pouvoir continuer à préserver notre culture. (Étudiante en architecture, Chicoutimi #7)

J'espère un pays. Mais selon moi, je crois malheureusement qu'il va s'angliciser. (Étudiante en sciences humaines, Chicoutimi #6)

Soit un pays, soit une nation multi-ethnique du au grand taux d'immigration et au nombres de personnes étrangère qui reste habiter ici après les études. Moi j'aimerais qu'il reste dans ses traditions (langue, culture...). (...) (Étudiante en architecture, Chicoutimi #21)

L'idée de faire du Québec un pays, chez ces répondants, se fait dans un objectif de continuité historique dans le but d'éviter une assimilation à l'anglais. Cela corrobore avec la représentation de la *perte identitaire* qu'on retrouve chez un bon nombre d'autres répondants, qui n'évoquent pas nécessairement l'idée que le Québec deviendra un pays. Il faut noter ici que l'option indépendantiste est donc moins envisagée par les cégépiens comme une avenue d'*émancipation* collective que comme la condition de possibilité de l'*enracinement* du Québec à long terme. L'un n'exclut pas nécessairement l'autre, naturellement : mais il est manifeste que le souci de l'enracinement prend le dessus sur celui de l'émancipation.

Cette propension à l'enracinement chez les répondants nous semble confirmer les pronostics d'Alexis Tétreault, qui, en faisant une rétrospective de la mythologie nationale du Québec au fil de son histoire, notait que la mythologie de la *vulnérabilité* avait la capacité de pousser la collectivité québécoise à l'action pour préserver sa culture²⁶³. Ainsi, lorsque les Québécois véhiculent une mythologie de vulnérabilité pour représenter leur condition nationale, cela les pousse, historiquement, à se mobiliser pour revendiquer leur droit à l'existence culturelle. Les jeunes étudiants, qui reprennent cette mythologie de la vulnérabilité, comme quoi le Québec serait en proie à la perte identitaire et à l'anglicisation, confirment le point de vue de Tétreault dans leur appel à l'action pour l'établissement d'un Québec indépendant. Chez les répondants qui souhaitent l'avènement du Québec pays, l'indépendance est vue comme le remède à l'anglicisation et à la perte identitaire, ou du moins comme une façon de sortir d'un processus fatal dans le cadre de la fédération canadienne. Face à ces réponses, nous nous trouvons donc très loin du discours adopté

²⁶³ Alexis Tétreault, *La Nation qui n'allait pas de soi*, VLB, 2022.

par les élites indépendantistes de la période postréférendaire pour « aller chercher les jeunes ». Ce discours, comme nous l'avons dit, se concentrait sur l'écologie, la justice sociale et la redistribution des richesses, dans l'idée que ces enjeux formaient les priorités de la jeunesse québécoise.

Il y a donc un décalage entre l'idée que ce sont faites les élites indépendantistes des jeunes Québécois et les réponses des cégépiens interrogés. La préoccupation pour l'avenir de l'identité nationale et de la culture québécoise comme expérience de la majorité historique francophone est bien présente dans la conscience nationale des jeunes répondants. Cette conscience nationale axée sur la vulnérabilité, le sentiment de perte identitaire et l'appel à la survie par l'indépendance, n'est en rien un élément nouveau de la société québécoise. Cependant, ce qui se démarque ici est la fin de la période de « tranquillité » des années 2000 et 2010, où la mythologie politique dominante était celle d'un Québec majoritaire normalisé, où le français était considéré comme une donnée acquise, n'étant pas en danger qu'importe le contexte politique québécois. Au lieu d'avoir accouché d'une génération indifférente au fait national et au combat pour le français, la période de « tranquillité » des années 2000 et 2010 semble plutôt être succédée par la renaissance d'un atavisme bien présent dans l'histoire longue du Québec depuis la défaite des Patriotes de 1837-1838, qui s'est incarnée par la crainte de disparaître. Cependant, comme l'a déjà noté Jacques Beauchemin, la *crainte de disparaître* et la *permanence tranquille* ne sont pas deux tendances qui s'alternent au fil de l'histoire. Au contraire, elles cohabitent tout au long du parcours québécois²⁶⁴, l'une pouvant simplement prendre plus de poids que l'autre. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous voyons d'autres étudiants avoir le sentiment que l'avenir garantira une continuité historique, comme nous l'analyserons plus loin. Remarquons par ailleurs que la quiétude qui s'exprime à la première question semble relever de cette permanence tranquille : le Québec est beau et accueillant, il est un endroit idyllique préservé des grandes tragédies.

5.2.5 Le Canada existe-t-il ?

Cela peut paraître étrange : chez à peu près tous les répondants, y compris ceux qui parlent d'indépendance, le Canada est pratiquement évacué de la réflexion. Les étudiants répondent au questionnaire comme si l'attachement politique au Canada était une donnée négligeable, sans

²⁶⁴ Beauchemin, *Une Démission tranquille*, *Op. cit.*

conséquence notable. Tout se passe comme si une sécession psychologique avait déjà eu lieu entre le Québec et le Canada, de telle sorte que les jeunes Québécois rejoints ne pensent pas au Canada même lorsqu'il s'agit de parler du statut politique du Québec. Les raisons évoquées pour faire l'indépendance se font pourtant en raison de conséquences de politiques canadiennes, comme le multiculturalisme, l'immigration de masse et les politiques linguistiques. Pourtant, jamais le premier ministre du Canada Justin Trudeau n'est nommé, ni d'autres institutions à l'origine de décisions importantes sur les politiques linguistiques comme la Cour suprême. Cette évacuation du Canada dans la réflexion nous semble en partie le symptôme d'une dépolitisation de la conscience nationale des jeunes répondants, qui ne réfléchissent plus aux enjeux Québec-Canada comme ont pu le faire les générations précédentes lors des périodes référendaires et des négociations constitutionnelles. Les répondants reflètent une culture politique anémique, révélant une incapacité à relever des éléments fondamentaux de la politique québécoise qui soutiendraient leurs réflexions.

5.2.6 Multiculturel et plus ouvert d'esprit

Comme nous l'avons démontré, l'immigration croissante est source d'inquiétudes pour l'identité nationale chez bon nombre de répondants. Cependant, la multiculturalité grandissante que voient venir les répondants peut être aussi simplement vue sans opinion, ou encore positivement. Ces observations vont de pair avec l'espoir ou la prédiction que le Québec de demain sera plus ouvert d'esprit, et donc plus ouvert aux autres cultures qui s'installent sur le territoire québécois. Contrairement à ce que pourraient penser certains, les répondants qui affirment ce genre de choses ne sont pas exclusivement concentrés à Montréal, ville qui se veut inclusive et multiculturaliste. Les cégépiens qui évoquent ces enjeux sont autant à Montréal qu'en Outaouais, Chicoutimi, Saint-Hyacinthe, Sherbrooke et Sainte-Foy. L'image d'un Montréal « ouvert » assiégé par des « régions » racistes et xénophobes nous semble ici entrer en contradiction avec les réponses soulevées par les étudiants de toutes les régions. Notons, de plus, que nous trouvons plusieurs étudiants montréalais parmi ceux qui évoquent un sentiment de perte identitaire. Dans notre recherche, il n'y a pas une telle chose qu'une distinction montréalaise sur ces questions.

L'ouverture d'esprit évoquée par ces jeunes correspond à la tendance contemporaine à la valorisation de la diversité culturelle et ethnique. Cette tendance n'est donc pas vue comme étant

près de s'inverser ou de s'estomper prochainement, mais plutôt à continuer son œuvre. Certains évoquent la lutte à la discrimination, la défense des groupes LGBT, voire le wokisme. La présence de ces réponses corrobore l'appui observé d'un bon nombre de jeunes aux causes relatives à la justice sociale et aux partis politiques qui y sont affiliés. Notons que ces réponses sont moins présentes que celles concernant plutôt la perte identitaire et l'anglicisation. Très visibles médiatiquement, les jeunes enthousiastes au multiculturalisme le sont bien moins dans nos questionnaires. Notre questionnaire permet ainsi de rejoindre la jeunesse « silencieuse » qui exprime rarement son opinion politiquement « incorrecte » publiquement.

5.2.7 Économie : au service de l'individu

Au sujet de l'économie, les réponses nous montrent des inquiétudes manifestes sur le pouvoir d'achat et l'accès à la propriété. Il y a le sentiment général qu'il devient, et qu'il deviendra de plus en plus difficile, de mener un train de vie similaire à celui qu'ont connu les parents et les grands-parents des cégépiens. Malgré cela, il n'y a pas la crainte d'un effondrement total ou d'une tiers-mondisation du Québec. Le sujet de la pénurie de main-d'œuvre revient de temps à autre, mais jamais celui du chômage, réalité qu'ont connu davantage les membres de la génération X. Comme nous avons pu le voir, l'idée que le Québec se développera revient aussi assez souvent. Il semblerait donc que dans la conscience nationale des répondants, le Québec de demain sera plus développé et qu'il aura une économie plus dynamique, mais que cela ira de pair avec un pouvoir d'achat plus bas, tout devenant plus cher alors que les salaires ne suivront pas nécessairement le cours de l'inflation. D'apparence contradictoire, le propos ne l'est pas tant que cela. Un plus grand développement peut signifier une augmentation de la taille de l'économie, et donc du volume des échanges, de la quantité des chantiers de construction et des projets économiques. Cependant, ce développement peut aller de pair avec une baisse du niveau de vie, l'inflation de l'économie faisant reculer le pouvoir d'achat et l'accès à la propriété.

Il n'y a pas la crainte d'un Québec qui s'appauvrirait considérablement par rapport aux autres sociétés occidentales. Les jeunes cégépiens semblent perpétuer l'émancipation des Québécois vis-à-vis de leurs craintes historiques pour l'économie nationale, n'estimant pas que l'économie soit dépendante d'une autorité extérieure à la collectivité nationale comme la bourgeoisie d'affaire anglophone. Il y a donc une confiance globale dans la capacité de la nation québécoise à gérer elle-

même son économie. Ces remarques peuvent aller de soi pour notre contemporain, mais rappelons qu'avant la Révolution tranquille, les historiens et économistes déploraient un argument populaire selon lequel les Canadiens français n'avaient pas l'esprit d'entreprise²⁶⁵. Alors que nous notions une régression de la conscience nationale vers une conception davantage culturelle de la nation, sans être politique, nous pouvons affirmer que sur le plan économique, il n'y a pas de mouvement parallèle qui est constaté. Cela veut dire que les étudiants interrogés ne retournent pas à une conception de l'économie où les Québécois sont largement dépendants de forces qui leur sont étrangères.

Cela dit, l'idée que l'économie soit au service de la collectivité, et plus encore de la nation, ne semble pas ressortir des réponses. Le souci est d'abord individuel : chacun veut pouvoir accéder à la propriété, se payer un logement abordable, payer ses factures, etc. Les considérations sont individuelles, et même les prédictions sur un Québec davantage « développé » ne précisent pas dans quelle direction ira ce développement. S'agit-il simplement d'un « développement » que peut connaître n'importe quelle société dans le monde, ou bien d'un développement qui soutient la nation, comme en parlaient les Angers, Minville et Montpetit d'autrefois? Autrement dit, l'économie est-elle d'abord au service de l'individu, ou bien de la collectivité nationale dans son ensemble? Ces questions pourraient mériter un autre mémoire de maîtrise à part entière, mais tenons-nous en à constater que la conception de l'économie, telle qu'elle est véhiculée par les répondants, semble davantage axée sur ce qu'elle peut offrir aux individus.

5.2.8 Environnement : craintes réelles

Pour autant, on ne peut pas dire que les jeunes réduisent leur conception de la vie en société à la seule économie. Nous avons déjà évoqué les préoccupations concernant la perte identitaire et l'anglicisation. Nous pouvons également évoquer le sujet de l'environnement, qui inquiète un nombre notable de répondants. Il semblerait que la dégradation environnementale et le réchauffement climatique représentent, pour les répondants, un défi important pour le siècle. Le réchauffement climatique et la pollution sont envisagés comme des problèmes sans solutions à

²⁶⁵ Voir notamment chez Michel Brunet, *Notre passé, le présent et nous*, *Op. cit.* Rappelons l'apport des François-Albert Angers, Esdras Minville et Édouard Montpetit dans la première moitié du XXe siècle pour émanciper les Canadiens français de leur méconnaissance de l'économie et de leur condition économique nationale peu enviable.

court ou moyen terme, qui auront des conséquences notables pour le Québec. Contrairement à une certaine rhétorique écologiste qui veut mettre de côté les enjeux identitaires et nationaux de côté puisqu'il s'agirait de questions secondaires vis-à-vis de la gravité de la crise environnementale, les jeunes répondants n'ont pas tendance à renier leur appartenance nationale pour soutenir la cause environnementale – nous le verrons plus en détails dans le prochain chapitre. Plusieurs étudiants ont le sentiment que la gravité de la situation forcera le Québec à accentuer ses efforts face à la dégradation environnementale. Le Québec serait donc davantage écologiste dans un monde où l'action environnementale deviendra de plus en plus urgente. Cependant, un certain écologisme que nous pourrions qualifier d'apocalyptique, qui prédit un effondrement prochain de la civilisation telle que nous la connaissons, se retrouve plutôt rarement chez les répondants. Le souci environnemental est une crainte réelle, mais elle ne débouche pas majoritairement vers l'angoisse de la fin des temps. L'« éco-anxiété » qui est souvent attribuée par les grands médias à la jeunesse semble donc avoir ses limites. Ce qui est davantage prégnant, jusqu'ici dans nos réponses, est surtout la crainte de l'érosion de l'identité et de la culture québécoises.

5.2.9 Continuité historique

Comme nous l'avons aperçu, outre les inquiétudes culturelles, il se trouve également la représentation d'un Québec qui maintient sa continuité historique, sans connaître de changements suffisamment notables pour ne plus le reconnaître. Ces réponses s'avèrent moins présentes que celles qui révèlent une inquiétude pour l'avenir culturel du Québec. On peut donc ici déceler une persistance de la permanence tranquille, qui est une constante de la conscience nationale québécoise dans laquelle les Québécois ont confiance à leur intégrité culturelle, qu'importe la situation politique et démographique. Nous l'évoquions plus haut : la permanence tranquille et la crainte de disparaître cohabitent dans le parcours collectif québécois. Il n'est donc pas surprenant de retrouver ce sentiment de continuité historique, qui relève d'un trait profond de la condition québécoise. Cependant, cette représentation d'un Québec qui n'a pas grand-chose à craindre de l'avenir pour son identité est moins présente que la crainte de la disparition. Rappelons à ce titre les observations de Maurice Séguin sur la première génération de Canadiens conquis qui s'imaginaient qu'ils pouvaient reprendre leur pays d'ici quelques temps²⁶⁶. Des observations

²⁶⁶ Maurice Séguin, *L'Idée d'indépendance au Québec*, *Op. cit.*

similaires ont été faites par Lionel Groulx et Michel Brunet sur la confiance qu’avaient ces Canadiens d’avant 1837 pour leur avenir politique et culturel²⁶⁷. La permanence tranquille est donc inscrite profondément dans la conscience nationale québécoise, si bien que le déclin actuel du français et la montée de l’inquiétude pour la langue et la culture du Québec ne sont pas suffisants, pour un certain nombre d’étudiants, pour craindre de l’avenir de la culture québécoise. Selon ces auteurs, la crainte de l’assimilation, en ces temps-là, n’était pas encore une peur réelle. Deux répondants affirment que leur confiance en l’avenir de la culture québécoise provient des actions du gouvernement du Québec pour défendre le français. D’autres *espèrent* que le Québec maintiendra sa continuité historique, sous-entendant qu’il pourrait prendre une autre avenue. La permanence tranquille a donc elle-même ses limites, dans la mesure où celle-ci dépend de l’intervention de l’État québécois.

5.3 Conclusion

Dans la deuxième question de notre questionnaire, nous avons voulu interroger le registre prospectif de la conscience nationale. Selon nos jeunes étudiants rejoints, que sera devenu le Québec dans 20 ans? De toute évidence, les enjeux nationaux et culturels reviennent très souvent, au point de dépasser les enjeux économiques et environnementaux, qui exercent pourtant une influence importante dans la conscience collective des jeunes. Les cégépiens interrogés s’inquiètent que le Québec de demain sera moins français et davantage anglais, ce qui n’entraînerait rien de moins qu’une perte identitaire. Le Québec du futur proche perd une part de lui-même, s’inquiètent un bon nombre de cégépiens. La solution apportée à cette représentation inquiétante est bien souvent la réalisation de l’indépendance du Québec, vue comme étant encore possible et bien souvent souhaitable. Même chez ceux qui s’opposent à cette option ou encore ceux qui n’ont pas d’opinion, plusieurs présagent que cette option a de bonnes probabilités de revenir sur le devant de la scène politique, au point de conduire le Québec à un troisième rendez-vous référendaire. Précisons encore une fois que les questionnaires ont été distribués au cours de l’hiver et du printemps 2023, avant la montée du Parti Québécois dans les sondages et l’élection partielle

²⁶⁷ Lionel Groulx, *Lendemain de conquête*, *Op. cit.* ; Michel Brunet, *La Présence anglaise et les Canadiens*, *Op. cit.*

du 2 octobre 2023 dans Jean-Talon, qui a vu le candidat péquiste gagner dans un comté traditionnellement libéral.

Une autre jeunesse, moins nombreuse, voit venir un multiculturalisme croissant d'un bon œil, l'additionnant à une plus grande ouverture d'esprit pour les autres cultures et l'avènement de valeurs plus inclusives. Enfin, sur les questions économiques et environnementales, les réponses sont à la fois positives et pessimistes. Parlant d'un Québec davantage pollué mais plus écologiste, et plus développé mais où tout est plus cher, les jeunes répondants montrent une capacité à faire la part des choses et à voir à la fois les bons et les mauvais côtés de l'avenir qui se présente devant eux.

CHAPITRE 6

LA FIERTÉ D'ÊTRE QUÉBÉCOIS

6.1 Présentation et analyse des résultats

La dernière question que nous avons posée aux étudiants, « Êtes-vous fier d'être Québécois? Expliquez votre réponse », concernait leur sentiment d'appartenance au Québec. Il s'agit du registre identitaire de notre recherche. À l'heure où il est commun de dire que les jeunes seraient des citoyens du monde, des voyageurs qui rêvent d'un monde sans frontières, d'une génération embrassant la mondialisation et le multiculturalisme, il est pertinent de nous demander si cette représentation de la jeunesse colle à la réalité. Les réponses à notre questionnaire montrent que la conscience nationale des jeunes n'est pas exactement en phase avec cette image souvent véhiculée dans les grands médias. Au tableau 6.1, nous pouvons voir quelles sont les représentations qui ressortent des réponses à notre dernière question.

**Tableau 6.1 : Les représentations les plus récurrentes à la troisième question
(Êtes-vous fier d'être Québécois? Expliquez votre réponse.)**

Oui	Nature
Ni fierté ni honte/Oui et non	Valeurs
Langue française	Bon système de santé
Culture unique	Liberté
Bienveillance, solidarité	Sécurité
Accueillant, chaleureux	Plus d'appartenance au pays d'origine
Province	Beauté
Racisme	Territoire
Histoire	Paix
Ouverture d'esprit	

La première chose à noter est que la grande majorité des représentations réfère à celles que l'on retrouve à la première question. Sur les 19 représentations de la troisième question, 14 d'entre elles ont déjà été présentes aux réponses de la première question (Que représente pour vous le Québec?). Les seules représentations qui se distinguent sont une ambivalence ou indifférence devant l'affiliation nationale, le racisme, un système de santé jugé bon, la paix, et une appartenance plus importante au pays d'origine (pour les immigrants). Nous verrons que la plupart de ces représentations est propre à des régions en particulier. Car c'est une autre chose à observer : par

rapport aux questions 1 et 2, les variations entre les régions est plus notable dans les réponses à la question 3.

En appliquant notre grille d'analyse, nous pouvons d'abord mesurer le degré de fierté. De toute évidence, la réponse qui revient le plus souvent est un « Oui » face à la question « Êtes-vous fier d'être Québécois? », qui se manifeste quelques fois par une grande fierté, mais la plupart du temps comme une expression affirmative sans élans patriotiques particuliers. La réponse « Non », comme telle, est assez rare, mais nous trouvons de temps à autre une réponse d'ambivalence ou de neutralité, selon les répondants : il s'agit des réponses de type « Oui et non » et celles qui affirment une absence mutuelle de fierté et de honte.

6.1.1 De la fierté, oui mais...

Les éléments qui justifient la fierté sont à peu près l'ensemble des représentations qu'on retrouve au tableau 6.1, à l'exception de deux d'entre elles. En effet, dans la région de Montréal, des répondants affirment avoir plus d'attachement au pays d'origine :

Je suis Québécoise parce que je suis née au Québec. Je suis plutôt fière d'être Libanaise. Je ne suis pas fière d'être Québécoise à cause du Québec d'aujourd'hui. J'aurai été fière de l'être si j'étais née ici auparavant, au temps où cette province avait encore de bonnes valeurs et une population majoritairement française. (Étudiante en science de la nature, Bois-de-Boulogne #10)

Je suis fier d'être québécois. En effet, à la rencontre de gens à l'extérieur du pays, je ressens toujours une fierté de dire que je viens du Québec (...) Je suis aussi fier de faire partie d'un pays qui a su accueillir mes parents de l'Europe de l'Est. Cependant, je ressens tout de même un plus gros sentiment d'appartenance et de fierté à mon pays d'origine. (Étudiant en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #11)

Honnêtement, je ne sais pas si je pourrais me qualifier de Québécois. En effet, quand je suis chez moi, je suis la culture de mon propre pays. Cela étant dit, je ne sais pas comment je pourrais vraiment répondre à cette question. (Étudiant en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #5)

La première réponse a ceci d'intéressant que l'étudiante, née au Québec et d'origine libanaise, affirme avoir de la difficulté à être fière d'être Québécoise non pas en raison d'une dénonciation de racisme ou pour une indifférence vis-à-vis de la culture québécoise, mais précisément parce qu'elle juge que le Québec d'aujourd'hui est en perte de repères sur le plan identitaire, évoquant la

disparition des « bonnes valeurs » et le glissement démographique de la population francophone. Le deuxième répondant, quant à lui, affirme sa fierté d'appartenir au Québec, mais insiste sur le fait que son appartenance à son pays d'origine, en Europe de l'est, est plus importante. Encore une fois, nous ne faisons pas face à un étudiant qui exprime un rejet du Québec, bien que son pays d'origine soit plus important à ses yeux. Le dernier étudiant, quant à lui, n'exprime pas de haine ou de mépris envers le Québec, mais témoigne simplement d'une intégration culturelle limitée : dans sa famille, ils ont toujours leur culture d'origine, il n'est pas certain de pouvoir se qualifier lui-même de Québécois en raison d'une intégration qu'il juge lui-même insuffisante à la culture québécoise. Dans tous les cas, l'appartenance plus importante à la culture d'origine ne signifie jamais un rejet du Québec comme tel.

En Outaouais et à Sainte-Foy, et à Saint-Hyacinthe et Bois-de-Boulogne dans une moindre mesure, quelques répondants parlent de racisme pour justifier une part de honte au fait d'être Québécois :

Plus souvent qu'autrement. Par contre, j'ai honte de dire que nous sommes la seule province qui ne reconnaît pas le racisme systémique. (Étudiante en travail social, Sainte-Foy #23)

Je suis fière de certains aspects et moins fière de d'autres. (...) Par contre, je ne suis pas toujours fière lorsque je vois certaines personnes ou groupe de personnes exercer de la haine envers une communauté minoritaire, même si j'ai conscience que ça n'arrive pas juste au Québec. (Étudiante en arts, lettres et communication, Sainte-Foy #1)

Aussi, je trouve que les québécois sont racistes (en général) et impatientes, donc je ne suis pas fière que l'on associe le Québec à cela. (Étudiante en soins infirmiers, Outaouais #28)

Non, car je pense que certaine de nos lois son raciste. Nottament celle de la laïcité de l'état qui a comme seul véritable effet d'empêcher les personnes qui porte le voile d'être professeur. Aussi certains de nos politiciens au pouvoir disent qu'il n'y a pas de racisme systemique au Québec, ce qui nous empêche de travailler sur nos tord. (Étudiant en sciences de la nature, Outaouais #16)

Les valeurs québécoises ne me font sentir incluse et le racisme qui est toujours présent me peine. (Étudiante en science de la nature, Bois-de-Boulogne #19)

Oui et non. (...) Non, parce qu'il y a des mauvaises réputation. (...) Le racisme est toujours présent dans notre région. C'est un sujet qui me touche. (Étudiante en arts, lettres et communication, Bois-de-Boulogne #1)

François Legault qui affirme qu'il n'y a pas de racisme systémique au Québec ou qui dit que l'immigration tue notre culture, etc. (Étudiante en sciences de la nature, Saint-Hyacinthe #23)

Le discours sur le racisme attribué au Québec est à la source d'une certaine honte, ou d'un sentiment de fierté mitigé. Notons tout de même que ce genre de réponses est absent des répondants de Chicoutimi et de Sherbrooke. Par ailleurs, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre d'analyse, la représentation d'un Québec raciste apparaît de façon marginale à la question 1 (Que représente pour vous le Québec?). Le racisme n'est donc pas la première idée que se font les étudiants du Québec, mais lorsque vient le temps de les interroger sur leur sentiment d'affiliation, quelques-uns d'entre eux évoquent le racisme comme raison de calmer les ardeurs de la fierté d'appartenance.

Le discours sur le racisme, très présent dans les médias, semble donc pénétrer la conscience nationale d'un certain nombre de jeunes étudiants interrogés. Rappelons que la présence grandissante de l'enjeu du racisme, au Québec, remontant en particulier aux scandales des affaires George Floyd et Joyce Echaquan, deux tragédies survenues en 2020, qui ont soulevé dans le débat public des questionnements sur le racisme et la notion de racisme « systémique ». Bien que la notion de racisme systémique existait déjà auparavant et que l'enjeu du racisme revenait de temps à autre dans le débat public, nous avons assisté, en 2020, à une intensification des couvertures journalistiques et des débats sur le sujet. Évoquons également l'importance qu'ont pris les réseaux sociaux au cours des vingt dernières années, menant beaucoup de jeunes à s'informer exclusivement ou essentiellement par le biais de ces réseaux, où l'on trouve une quantité importante de groupes de pression antiracistes, populaires auprès des jeunes²⁶⁸. Cette réalité nous mène à penser que les cégépiens de 2015 ou de 2005 auraient probablement été moins nombreux à parler du racisme québécois, les médias traditionnels traitant moins de cet enjeu et les réseaux sociaux n'ayant pas la même importance qu'aujourd'hui.

²⁶⁸ Il se multiplie également aux États-Unis les ouvrages de management antiraciste, pour s'assurer que l'entreprise « questionne ses biais » et qu'elle mette en place un endroit sécuritaire et inclusif pour tous. Voir Y-Vonne Hutchinson, *How to Talk to Your Boss About Race*, Portfolio, 2022 ; Shereen Daniels, *The Anti-Racist Organization : Dismantling Systemic Racism in the Workplace*, Wiley, 2022. Au Québec, on peut voir également des publications antiracistes qui insinuent que le Québec aurait une histoire coloniale teintée par la « blanchité ». Voir Deni Ellis Béchar et Natasha Kanapé Fontaine, *Kuei, je te salue*, Écosociété, 2016.

La représentation d'un racisme à la québécoise a des conséquences non négligeables sur la conscience nationale des jeunes cégépiens. Comme nous le voyons, l'évocation du phénomène est prétexte à se distancer de la fierté d'être Québécois, pour poser le Québec comme une collectivité qui aurait un problème à régler, auquel le répondant ne souhaite pas être assimilé. Cela dit, ce sentiment est devancé par la représentation d'un Québec ouvert d'esprit, qui revient à la question 3 après avoir déjà été présente à la question 1. Nous y reviendrons.

Il est à noter que l'un des éléments que nous pensions retrouver justifiant la honte d'être Québécois ne s'est pratiquement pas retrouvé parmi les répondants, à savoir le sentiment d'une médiocrité propre au Québec. Ce sentiment est présent sous diverses formes et pose le Québec comme une terre de « perdants », de gens qui plient plutôt que de se tenir droit debout, d'un peuple qui s'excuse sans jamais s'affirmer, etc. Cette représentation est quasi absente chez les répondants de toutes les régions et de tous les programmes. Le discours relatif au Québec bashing et le reniement de soi ne semblent donc pas particulièrement intégrés dans la conscience nationale des étudiants interrogés.

6.1.2 L'ambivalence et l'indifférence

Un certain nombre de répondants ont donné une réponse ambivalente à notre question, se traduisant par un « Oui et non » ou encore « Je ne suis pas fier et je n'ai pas honte ». Comme nous pouvons le constater par les extraits qui suivent, les raisons évoquées pour justifier ce type de réponse varient :

Oui et non. Oui puisque nous sommes ouverts, acceptons l'immigration et avons un système politique qui est en faveur de la paix. Non, car nous sommes moins évolués que beaucoup d'endroits qui sont moins développés. La langue nous barre sur plusieurs aspects. (Étudiante en technique policière, Outaouais #11)

Oui et non. Oui, car je crois que le Québec est une belle province et je crois que faire partie d'une province canadienne est véritablement meilleur que de faire partie, par exemple, d'un état des états-unis pour plusieurs raisons personnelles. Je suis également fière d'être québécoise pour tout ce qui est traditions et culture québécoise. Toutefois, je crois que le québec pourrait être grandement améliorer : meilleur services de santé, meilleur accès à l'éducation et à la santé pour les immigrants et ceux qui veulent devenir citoyens par choix, diminution du racisme, nos relations et l'implication des autochtones dans notre société, etc. (Étudiante en hygiène dentaire, Outaouais #12)

En général, je suis fière d'être Québécois, je suis fière de notre langue et de notre société. Notre province a plusieurs stéréotypes et la plupart sont vrais mais cela n'a peu d'importance sur quelques aspects je ne suis pas très fière d'être Québécois, par rapport à quelques décisions que notre gouvernement a prises. (Étudiante en arts, lettres et communication, Saint-Hyacinthe #14)

Être québécoise n'est ni une fierté ni une honte. C'est plus un fait. Je n'ai jamais porté une grande importance au fait d'être née au Québec. J'aime notre culture, mais elle n'a pas beaucoup d'influence sur ma vie en général. (Étudiante en sciences de la nature, Sherbrooke #4)

Je n'ai pas beaucoup d'attachement face à la culture québécoise. La littérature, la musique, les séries que j'apprécie proviennent souvent d'autres pays/cultures (variées). J'aurais plus tendance à vouloir connaître le reste du Canada mieux, ceci dit, j'aime le Québec tout de même. Pour ce qui est de la question de l'indépendantisme, je n'ai pas réellement d'opinion à ce sujet, et cela va aussi pour les débats sur la langue française. (Étudiante en sciences de la nature, Sherbrooke #1)

Parfois oui, parfois non. Je dirais que la plus part du temps ça m'est égal. Nous sommes seulement la province du Canada qui protégeons sa langue « principale ». Je ne pense pas qu'on est si spéciale que ça. D'autre fois, quand je me rappelle ce qu'on a réussi à accomplir au Québec j'en suis fière. (Étudiante en sciences de la nature, Chicoutimi #1)

Je suis fier d'être Québécoise mais je ne suis pas fier de notre gouvernement. (Étudiante dans un DEC sans mention, Chicoutimi #17)

Comme nous pouvons le constater, plusieurs étudiants évoquent leurs réticences à l'égard du gouvernement du Québec pour expliquer leur honte ou bien leurs critiques à l'égard du Québec. Certains évoquent encore une fois des politiques jugées racistes, d'autres la « droite capitaliste », le manque d'investissements dans les services à la population. Nous pouvons par exemple trouver une autre étudiante à Sherbrooke qui synthétise la plupart des critiques évoquées :

Oui et non. Je suis fière du Québec, de son histoire et de nos différences. Le Québec est une référence dans mon domaine d'étude (sols argileux et barrages). Par contre, certaines politiques de droite adoptées par les gouvernements me déplaisent et me font honte. Les politiques d'immigrations trop strictes et le manque de solutions proposées pour un avenir plus vert en sont des exemples. (Étudiante en génie civil, Sherbrooke #13)

La fierté semble donc ici associée, en partie, à ce que le gouvernement et l'État réussissent à faire pour la population. Les réussites et les défaites de l'État sont donc vues comme le résultat d'une responsabilité collective. Si le gouvernement n'arrive pas à bien gouverner et si l'État n'arrive pas

à donner les services essentiels à la population, cela donne l'impression à ces étudiants que le Québec porte une responsabilité, et qu'il y a donc lieu d'éprouver de la honte. Les représentants de l'État ne sont pas vus comme de simples bureaucrates délivrant des services impersonnels, mais comme de véritables représentants d'une nation, qui ont en charge la réputation et l'honneur d'une collectivité. Si les élus et les fonctionnaires de l'État ne font pas bien leur travail, ils donnent alors une mauvaise image de la société québécoise, semblent nous dire ces répondants. À travers ces réponses, outre la honte et les critiques qui sont exprimées, se dégage une conception de la politique relative à l'État-nation, lequel n'est pas purement libéral et procédural : il représente une nation et ses actions portent concrètement atteinte à la fierté nationale. Les répondants critiques du gouvernement n'ont donc pas intrinsèquement honte d'être Québécois, mais leur fierté peut fluctuer en fonction de l'évolution de la politique québécoise.

Outre cela, l'indifférence de certains semble être le fait d'une méconnaissance ou d'un désintérêt vis-à-vis de la culture et de l'histoire québécoises. Les deux étudiants de Sherbrooke cités qui parlent de leur indifférence affirment ainsi que la culture québécoise n'exerce par un rôle important dans leur vie, l'une étant davantage portée à s'intéresser à ce qui se fait ailleurs dans le monde. Une étudiante de l'Outaouais affirme par ailleurs que « la langue nous barre sur plusieurs aspects », ce qui semble indiquer un sentiment selon lequel l'appartenance au Québec constitue un frein aux ambitions, comme si l'attachement du Québec au français empêchait sa population de mieux se développer et de réussir.

6.1.3 Le système de santé et la paix sociale comme motifs de fierté

Par rapport aux représentations présentes à la question 1, les nouveaux éléments qui apparaissent pour justifier la fierté sont la paix et « le bon système de santé ». Cela dit, nuanceons tout de suite cette apparition en précisant que la paix n'est essentiellement présente qu'en Outaouais et à Saint-Hyacinthe, alors que le « bon système de santé » est surtout évoqué chez les étudiants de Sherbrooke. Regardons quelques exemples pour ce dernier :

Mais par-dessous tout, je suis reconnaissante de l'être en raison de notre système de santé, de nos droits et de nos privilèges. J'aime aussi que nous ayons notre propre culture (folklore, poutine, Noël, neige, etc.) (Étudiante en éducation spécialisée, Sherbrooke #25)

Pour finir, notre système de santé qui nous permet d'avoir accès à des soins gratuitement est également une fierté que nous ne retrouvons pas partout ailleurs. (Étudiante en éducation spécialisée, Sherbrooke #14)

Oui, je suis fière, car il y a plusieurs avantages dans la province québécoise, que certains autres du Canada n'ont guère comme les soins médicaux (payer). (Étudiante en éducation à l'enfance, Sherbrooke #5)

La santé n'a aussi jamais été un problème, nous avons d'excellent soins de santé publique (malgré l'attente à cause du manque de travailleurs pour la santé.) (Étudiante en hygiène dentaire, Outaouais #13)

Ce que nous pouvons noter parmi ces répondantes est qu'elles appartiennent à des programmes d'études relatifs aux soins : éducation spécialisée, éducation à l'enfance, hygiène dentaire. Le développement humain est donc au centre de leurs études, il semble normal de voir ces personnes reconnaissantes d'habiter un endroit où le système de santé est accessible. Elles savent mesurer mieux que d'autres l'importance de l'accès à des soins de santé de qualité. Cependant, comment se fait-il que cette réalité québécoise soit source de *fierté*? Regardons une autre réponse pour nous éclairer :

Oui j'en suis fier, car je suis reconnaissant des services et de la liberté que nous avons. Nous sommes une province riche en culture et en potentiel. Contrairement à certains pays nous avons un système de santé évolué et gratuit ainsi qu'un plein d'autres services sociaux adaptés à tous. (Étudiant en génie mécanique, Sherbrooke #27)

La notion de *reconnaissance*, ou la gratitude, est relevée pour justifier l'évocation au système de santé. Il y a donc la fierté d'habiter un Québec qui arrive à subvenir aux besoins fondamentaux des citoyens. Encore une fois, nous pouvons voir le lien entre la fierté nationale et les actions de l'État, comme nous l'avons vu chez les répondants à la fierté ambivalente, qui expriment leurs critiques vis-à-vis de l'État et du gouvernement.

La notion de gratitude se retrouve également chez les répondants qui ont évoqué la paix pour parler de leur fierté d'appartenance au Québec :

Je suis fière [de vivre] dans un endroit où la paix existe. (Étudiante en éducation à l'enfance, Saint-Hyacinthe #15)

Oui, j'adore le Québec, je n'irai pas vivre ailleurs. J'aime la paix qui y règne, la langue française, car je n'ai pas eu la difficulté à m'intégrer dans la culture au niveau de la langue. (Étudiante en soins infirmiers, Saint-Hyacinthe #6)

Oui puisque nous sommes ouverts, acceptons l'immigration et avons un système politique qui est en faveur de la paix. (Étudiante en technique policière, Outaouais #11)

À vrai dire je ne suis pas né au Québec, ni au Canada. (...) Les gens ici ne se font pas la guerre, une province très stable. Vive le Québec ! (Étudiante en soins infirmiers, Outaouais #26)

Avec nos cultures, nourriture, écosystème, paix, accents nous diffère des autres. (Étudiant en technique policière, Outaouais #25)

Comme au sujet du système de santé, nous avons ici plusieurs étudiantes en soins infirmiers, en plus de compter deux étudiants en technique policière. La paix peut donc être vue ici dans le prolongement du souci pour le soin et le développement humain. Dans le cas des futurs policiers, leur métier leur fait valoir l'importance de la loi et l'ordre pour maintenir l'intégrité du tissu social. Il y a également conscience que beaucoup de pays et de régions dans le monde vivent de l'insécurité pour de nombreuses raisons, et que le Québec constitue en ce sens une exception à l'échelle mondiale en matière de sécurité et de paix.

6.1.4 La fierté d'appartenir au Québec

Dans les réponses que nous retrouvons à la question 3, l'éléphant dans la pièce est la présence très importante de réponses déjà données à la question 1 (Que représente pour vous le Québec?). Il semblerait donc que les étudiants aient pour la plupart interprété la troisième question comme une reprise de la première question en d'autres termes. Comme nous le pouvons voir dans les extraits suivants, des thèmes comme la langue française, la culture, l'ouverture d'esprit, l'histoire, les valeurs, les qualités prêtées aux Québécois, la liberté et la sécurité se retrouvent comme à la première question. Arrêtons-nous sur quelques extraits qui évoquent surtout de la culture et de l'identité nationale :

Oui je suis fière d'être Québécoise. Quand je vais en voyage qu'on me demande d'où je viens, je vais toujours dire le Québec et non le Canada. Quand je suis allé en Europe, j'étais fière de mon accent et de ma culture. (Étudiante en sciences humaines, Chicoutimi #6)

Oui, pourquoi je ne serais pas fière d'être Québécoise. J'en suis très fière entre autre pour la diversité, l'égalité, la langue, la culture, la nourriture, etc. Peu importe les arguments que vous pourriez apporter contre je défendrai ma nationalité. Le Québec c'est chez moi et il le restera toujours en moi. (Étudiante en comptabilité et gestion, Chicoutimi #2)

Oui! Je suis très fière d'être québécoise et je me considère chanceuse d'être née ici (surtout dans la région). Je trouve que nous avons tellement d'avantages comparé à certains pays. Gratuité scolaire et médicale, accès à l'eau et électricité facile, coût de la vie moyenne. Je suis fière de nos valeurs et notre culture, la famille est très importante pour moi. Les vrai tourtière du Lac-St-Jean (je trouve que la vrai culture se trouve au lac car c'est nous qui avons encore les traditions. À MTL on ne sait même pas c'est quoi la vrai tourtière de grand-mère.) (Étudiante en technologie de l'architecture, Chicoutimi #21)

Oui, je suis fière d'être Québécoise. Ma culture, ma langue et tout ce qui fait que je suis québécoise fait partie de mon identité, de qui je suis et je suis fière de cette identité qu'est la mienne. (Étudiante en sciences de la nature, Chicoutimi #5)

Oui je suis extrêmement fier, car j'aime beaucoup la province dans laquelle nous vivons et c'est plutôt agréable de vivre dans la société du Québec aujourd'hui. Je trouve que nous avons de très bonnes valeurs ainsi qu'une très belle culture, et nous avons également une grande liberté d'expression. C'est pour ces raisons que je suis honoré de pouvoir porter le statut de Québécois. (...) Je crois même que l'on mériterait de devenir indépendant, que le Québec puisse enfin devenir un pays. (Étudiant en graphisme, Sherbrooke #21)

Oui, j'aime que le Québec ait une culture unique en Amérique du Nord. Je suis attaché à cette culture et je sens que j'appartient à la nation québécoise. (Étudiant en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #12)

Oui j'en suis fière. J'adore la culture, la langue, nos terres, nos valeurs et nos habitudes. C'est important pour moi qu'on les mette de l'avant pour ne pas les perdres, car c'est beau. Je parlerais de mon pays n'importe quand et le défendrais contre n'importe qui. Je considère qu'on vie sur une petite merveille et qu'il faut y faire attention pour ne pas la perdre. (Étudiante en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #17)

Oui, je suis principalement fière de pouvoir affirmer être bilingue. Même s'il y a des améliorations à faire, je crois que les Québécois (générations plus jeunes) sont ouverts d'esprit. Je crois aussi que les québécois sont talentueux. J'apprécie voir des artistes comme Denis Villeneuve briller. Notre histoire est intéressante et notre peuple est super gentil et aimé de tous. (Étudiante en sciences humaines, Sainte-Foy #7)

Je suis fière d'être Québécoise parce que nous sommes un peuple distinct en Amérique du Nord avec une histoire singulière et culture très riche. Plusieurs de mes ancêtres se sont battus pour que nous conservions le droit d'être francophone, mes 4 grands-parents ont défendu la langue française et le mouvement indépendantiste, alors je crois

qu'il est normal et juste que je fasse de même. (Étudiante en sciences humaines, Sainte-Foy #6)

Oui. J'ai eu la chance d'avoir des parents qui m'ont élevé dans la culture Québécoise. Même si au primaire j'avais un peu honte d'aimer Fred Pellerin, Florent Volland ou Richard Desjardins, aujourd'hui je suis fière que tout ça vienne du Québec. Je suis aussi fière d'habiter sur un territoire aussi vaste, magnifique et rempli de ressources. (...) (Étudiante en sciences de la nature, Sainte-Foy #33)

Oui, mes grands-parents étaient de pauvres ouvriers d'usines qui étaient mal traités par des contremaître anglophone. Maintenant, c'est moi le futur contremaître. Je suis fière de mon héritage et je me bats afin de protéger ma langue et ma culture. J'apprécie ma province tous les jours. (Étudiante en technologie forestière, Sainte-Foy #29)

Oui, car je suis fière de parler français et je désire préserver la langue. De plus, nous sommes ouvert d'esprit et voulons que les gens se sentent accepter. (Étudiante en technique de radiodiagnostic, Outaouais #9)

Comme nous pouvons le constater, bien que la culture soit évoquée comme élément premier de la fierté, rares sont ceux qui font mention d'éléments culturels concrets. Nous avons dans ces extraits deux étudiants qui font mention d'artistes québécois (Denis Villeneuve, des musiciens), mais pour le reste, les cégépiens interrogés se contentent de dire que le Québec est doté d'une belle culture, riche, singulière, etc. sans mentionner des éléments précis de la culture. La langue française est un élément qui revient souvent, comme c'est le cas des réponses à la question 1. La langue semble donc encore une fois un élément de fierté très prégnant, vue dans la conscience nationale comme une représentation centrale à l'idée que se font les jeunes du Québec. Il est noté que le Québec se distingue du reste du Canada et de l'Amérique du Nord, notamment par la langue française et la culture. Soulignons l'absence du Canada dans nos réponses. Même s'il est vrai que le questionnaire n'invitait pas les répondants à considérer directement le rapport du Québec au Canada, il est assez rare de voir des répondants affirmer une appartenance au Canada, comme si le Québec était, pour une grande part de nos répondants, une nation autonome du Canada, capable de mener sa vie collective en omettant l'attachement politique au Canada.

Comme nous le voyons dans d'autres réponses, la culture est souvent associée aux mœurs, à la personnalité collective et aux valeurs, ce qui revient également chez des jeunes de toutes les régions :

Je suis plutôt fière d'être québécoise, car nous sommes reconnus comme des gens gentils et généreux, nous sommes un peuple unis et pleins d'espoir pour l'avenir. (Étudiante en technologie de l'architecture, Chicoutimi #23)

Oui! Je suis très fier d'être Québécois. Nous sommes une nation qui recherche l'innovation et le développement de technique pour protéger l'environnement. Nous avons de l'hydroélectricité. Nous avons un gouvernement démocratique. (...) Suis-je pour l'indépendance du Québec? Absolument! Je crois que nous avons une société capable de se gouverner et capable d'évoluer en tant que pays. (Étudiant en sciences de la nature, Sherbrooke #6)

Pour ma part, oui je suis fière d'être Québécoise. Je crois que nous avons une belle culture. Je trouve que nous sommes généreux et avons une belle ouverture d'esprit envers les autres. Nous prônons l'entraide au sein de notre société. Nous sommes là l'un pour l'autre pour nous épauler. (Étudiante en sciences humaines, Saint-Hyacinthe #26)

Je suis fière d'être québécoise puisqu'ici, j'ai ressentie de la paix d'esprit et de la sécurité. Ce que je ne trouvais pas vraiment dans mon pays d'origine. Je suis fière de vivre dans cet environnement chaleureux, accueillant et contenant une nature magnifiquement belle. (Étudiante en sciences informatiques et mathématique, Bois-de-Boulogne #3)

Oui. Car je trouve que le Québec est un endroit riche en tout. Riche en culture, riche de nature etc. Les gens y sont très amicales et ont une joie de vivre. Tout le monde s'entraide et s'apprécie et s'aiment malgré leurs différents, et c'est ça que j'aime du Québec et qui me rend fière. (Étudiante en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #18)

Je suis très fière d'être québécoise étant donné nos belles relations avec les immigrants et avec les pays voisins. Effectivement, nous sommes un peuple accueillant avec des belles valeurs comme l'authenticité, le respect et l'ouverture d'esprit. Lorsque quelqu'un me demande d'où je viens, je ne réponds jamais que je suis Canadienne, mais bel et bien Québécoise avec autant de fierté dans ma voix que c'est possible. (Étudiante en sciences de la nature, Bois-de-Boulogne #16)

Je suis fière d'être québécoise, car au Québec nous avons des belles valeurs familiale et nous pronons la diversité ce qui est important pour un monde meilleur. Au Québec nous sommes respectueux. (Étudiante en sciences humaines, Outaouais #10)

Oui, je suis fier d'être Québécois. Je considère que c'est un endroit où il fait extrêmement bon vivre. Particulièrement si on le compare à d'autres endroits autour du monde, je serais même prêt à dire que le Québec est dans les meilleurs endroits à vivre. De plus, je suis fier du travail et du combat qu'ont mené les Québécois dans le passé, pour arriver à où nous sommes maintenant. (Étudiant en sciences de la nature, Outaouais #22)

Comme nous le notons dans le tableau 6.1, les qualités prêtées aux Québécois et au Québec sont les mêmes que nous retrouvons à la question 1 : bienveillance, solidarité, gentillesse, accueillant, chaleureux, ouverture d'esprit, endroit idéal pour vivre. Ces qualités ne servent donc pas simplement à décrire le Québec, mais également à brandir comme éléments de fierté nationale. La conscience nationale des cégépiens interrogés voit donc le Québec comme une collectivité remplie de belles qualités qui se transmettent avec le temps. Notons par ailleurs qu'à la question 2, la notion de perte identitaire qui fut souvent évoquée n'impliquait pas la perte des valeurs québécoises ici évoquées. Les jeunes semblent avoir confiance au fait que les Québécois garderont leurs qualités au fil du temps. La perte identitaire est surtout associée, rappelons-le, à une anglicisation et à une minorisation de la majorité historique francophone sur le territoire québécois. Cela dit, le groupe majoritaire francophone n'est pas vu chez les jeunes comme étant en train de perdre progressivement ses valeurs dans une optique de « décadence ». Même l'idée que le Québec serait un endroit idéal où vivre n'est pas entachée par les prédictions faites à la question 2 selon lesquelles le Québec de demain sera plus pollué et dans lequel l'inflation aura réduit notablement le pouvoir d'achat de la population. Malgré ces projections négatives pour l'avenir, les jeunes demeurent fiers de leur culture et des qualités qu'ils prêtent au Québec et aux Québécois.

Notons par ailleurs la présence d'étudiants qui brandissent fièrement leur adhésion à la cause indépendantiste ou au combat pour le français et la culture, alors qu'encore une fois, la question ne les oblige pas à évoquer ces thèmes. Certains évoquent un sentiment de filiation vis-à-vis de leur famille qui se seraient battus par le passé pour l'indépendance ou pour la revendication des droits des Québécois.

6.1.5 L'absence de transmission culturelle

Parmi les grands absents des éléments de fierté, notons les athlètes sportifs, jamais évoqués par aucun étudiant, ainsi que les réalisateurs, les musiciens connus dans le monde et autres célébrités qui réussissent sur la scène internationale. Bien sûr, comme nous l'avons vu plus haut, nous trouvons quelques rares étudiants pour mentionner ces personnalités, mais ils font figures d'exception. Jamais n'évoque-t-on non plus de grands personnages du passé, bien que « l'histoire » soit évoquée abstraitement sans vraiment expliciter quels moments de l'histoire et quelles grandes figures sont sources de fierté. Personne ne parle de Papineau ou de René Lévesque,

de la rébellion des Patriotes ou de la Révolution tranquille. Peut-on s’imaginer que les cégépiens ne connaissent pas les grandes personnalités québécoises ni les figures marquantes de l’histoire? Nous croyons ici toucher au cœur de la condition québécoise. Cette méconnaissance viendrait en effet confirmer un constat fait depuis longtemps sur la difficile transmission culturelle au Québec et sur l’incapacité à développer une fierté nationale digne de ce nom. Dans notre cadre conceptuel, nous évoquons justement un propos de Michel Brunet qui croyait retracer cette amnésie collective à la Conquête britannique. Chez les répondants, cette amnésie est manifeste lorsqu’ils évoquent la nature et le bon système de santé en omettant l’histoire. Nous trouvons là une attitude qui se limite au pur quotidien, à l’observation brute et prosaïque.

On peut deviner que dans des pays comme la France et les États-Unis, les éléments de fierté évoqueraient d’authentiques figures de l’histoire et des éléments de cultures iconiques. En France, des personnages comme ceux de Louis XIV, Mirabeau, Danton, Napoléon, De Gaulle sont des figures continuellement rappelées dans l’espace public de diverses manières. Aux États-Unis, des événements fondateurs comme la déclaration d’indépendance, le Boston Tea Party, le Mayflower sont marquantes dans la conscience collective, de même que toutes sortes de figures politiques et culturelles qui ont traversé l’histoire du pays. Alors comment se fait-il que nous nous trouvions, au Québec, devant un *vide absolu*? Car les jeunes qui ont répondu à ce questionnaire confirment une tendance observée depuis longtemps, à l’effet que le ressort de la transmission, au Québec, est cassé, au point qu’il suffit de quelques décennies pour qu’une figure marquante soit rapidement oubliée par les générations qui suivent. Pourtant, cette mémoire collective défaillante n’empêche pas la conscience nationale des jeunes cégépiens d’exprimer une fierté bien réelle d’appartenir au Québec. Seulement, cette fierté se contente d’exprimer des traits de la personnalité collective et des éléments facilement visibles au quotidien, comme la nature, la beauté du territoire. S’exprime également une reconnaissance devant la capacité du Québec à procurer à la population un endroit jugé idéal où vivre, où des services de base sont délivrés adéquatement.

6.1.6 Une dépolitisation de la conscience nationale

Les représentations présentes à la troisième question nous montrent encore une fois une dépolitisation de la conscience nationale des cégépiens. Malgré leur fierté, les jeunes sont peu nombreux à en tirer des conséquences politiques. Ceux qui parlent de politique vont soit brandir

leur adhésion à la cause nationaliste ou indépendantiste, soit se plaindre des politiques du gouvernement du Québec, jugées d'une part comme racistes, notamment en immigration et en laïcité, ou, d'autre part, considérées comme de mauvaises politiques sociales, en santé et en éducation notamment. Tout comme dans les réponses aux questions précédentes, les jeunes n'évoquent aucun leader politique ni de parti politique qui pourrait remplacer le gouvernement actuel. Il y a très peu de jeunes qui évoquent les débats actuels ou les grands enjeux présents dans l'espace public.

Le Québec est essentiellement vu comme un bel endroit où habiter, où les gens sont sympathiques, et où une culture et une histoire singulières sont présentes sans que l'on précise de quoi sont-elles faites. La fierté québécoise est une simple affirmation positive, elle ne se pose jamais en contradiction avec une altérité qui constituerait un adversaire, par exemple le Canada ou le continent anglophone qui entoure le Québec. La question du Canada semble donc avoir déjà été réglée dans la conscience nationale de bien des jeunes cégépiens. C'est peut-être pourquoi à la question 2 nous trouvons autant de réponses brandissant l'avènement de l'indépendance du Québec sans jamais expliquer de quelle façon l'accession à la souveraineté pourrait se réaliser. Considérant que la question du Canada est « réglée », bien des jeunes semblent dire que l'indépendance viendra naturellement, comme un fait en puissance, le Québec étant déjà psychologiquement séparé du reste du Canada, il ne resterait plus qu'à le traduire politiquement sans coups férir.

6.1.7 Covid : avoir la mémoire courte

Outre l'absence de grandes personnalités historiques, politiques ou culturelles dans les réponses, remarquons également l'absence presque totale de propos sur la pandémie de covid qui a eu lieu entre 2020 et 2022. Aucun répondant n'affirme sa fierté d'être Québécois en raison d'une « bonne gestion de la pandémie », ni aucun d'entre eux n'affirme sa honte d'être Québécois en raison d'une « mauvaise gestion de la pandémie ». Rappelons tout de même que la pandémie de covid a été un événement historique dans l'histoire du Québec et plus globalement dans l'histoire du monde. Aurait-elle déjà été oubliée? Peut-être avons-nous ici affaire à un sentiment populaire à l'effet que tout ceci serait derrière nous et qu'il nous faudrait passer à autre chose, sans revenir sur ces événements ni la gestion politique de la crise. En somme, une lassitude collective de ce sujet

pourrait expliquer l'absence de ce sujet parmi les répondants, alors même que les mesures comme le confinement, les distances et le port du masque ont pris fin seulement moins d'un an avant l'administration du questionnaire. Pendant la pandémie, ils ont été nombreux parmi les commentateurs et les intellectuels à parler d'un retour de l'État-nation et même de la « démondialisation²⁶⁹ », concept qui a été vite oublié par la suite. Si retour à l'État-nation il y a eu, cela ne se reflète pas chez nos répondants, qui n'affichent pas à un attachement très prégnant à cet État, sinon lorsqu'il s'agit de bénéficier de ses services ou encore pour en critiquer la gestion.

6.2 Conclusion

Les réponses à la troisième question qu'ont données les cégépiens sont très semblables à celles de la question 1. Comme nous l'avons vu, la réponse la plus importante à la troisième question est l'affirmation d'une fierté à appartenir au Québec, vu comme un endroit idéal où vivre, qui se distingue par la culture, l'histoire et la langue française, et qui porte de bonnes valeurs et de belles qualités comme le fait d'être accueillant, chaleureux, bienveillant, ouvert d'esprit. Ceux qui nuancent leur sentiment de fierté évoquent souvent une dénonciation d'un racisme québécois, présent selon eux dans la loi sur laïcité de l'État, les politiques migratoires du Québec et l'attitude globale de la population, voire d'une frange plus précise qui concernerait les plus vieux. Outre cela, les critiques des politiques du gouvernement sont également sources de frustration, au point d'en éloigner certains de la fierté d'être Québécois.

Cela dit, rares sont les réponses qui affirment une authentique honte d'être Québécois, ou qui expriment une répulsion vis-à-vis de la québécoité. Comme nous l'avons vu, il n'y a pratiquement aucun répondant qui affiche un mépris du Québec pour cause de médiocrité. Un groupe bien présent affiche plutôt une ambivalence, voire une indifférence au fait d'être Québécois ou non. Les indifférents semblent ne pas voir en quoi l'appartenance nationale leur apporte quelque chose. Chez les ambivalents, la fierté se fonde d'abord sur la culture et les qualités des Québécois, et peut fluctuer face aux politiques gouvernementales.

D'un autre côté, chez les personnes fières de leur appartenance au Québec, les éléments nouveaux comme la paix et le « bon système de santé » s'inscrivent en continuité avec les autres traits

²⁶⁹ Collectif, *Rester vivants. Qu'est-ce qu'une civilisation après le coronavirus?*, Fayard, 2020.

culturels. Ils sont eux aussi symptomatiques d'une dépolitisation de la conscience nationale et d'une absence de transmission culturelle. La quasi-absence de réponses qui évoquent des leaders politiques, des figures historiques ou des personnalités culturelles reflète bien une conscience nationale dépolitisée et relativement ignorante de sa propre histoire et de sa propre culture.

CONCLUSION

Dans cette recherche, nous avons voulu nous pencher sur la conscience nationale de jeunes cégépiens francophones. Considérant le discours d'un certain sens commun selon lequel les jeunes se représenteraient désormais comme des citoyens du monde rêvant d'une Terre sans frontières, où les nations seraient dépassées, nous avons voulu savoir ce que disent les jeunes eux-mêmes. En nous portant à la rencontre de 158 étudiants de six régions différentes, à savoir le Saguenay, la Capitale-Nationale, la Montérégie, l'Estrie, l'Outaouais et Montréal, nous voulions obtenir un portrait global des jeunes cégépiens francophones du Québec d'aujourd'hui.

Nous leur avons posé trois questions facilement compréhensibles qui nous permettaient de mieux connaître la représentation de la nation qu'ils se font. Notre première question, *Que représente pour vous le Québec?*, touchait le registre descriptif : comment un jeune cégépien francophone décrit-il spontanément le Québec? La deuxième question, *Selon vous, que sera devenu le Québec dans 20 ans?*, visait à mieux connaître le registre prospectif, autrement dit à savoir de quoi l'avenir sera fait selon les jeunes répondants. Enfin, la dernière question, *Êtes-vous fier d'être Québécois? Expliquez*, visait à connaître le sentiment d'affiliation des étudiants. En présentant et en analysant nos résultats, nous avons souhaité montrer les tendances révélatrices de cette recherche.

7.1 Un Québec où il fait bon vivre

À la première question concernant la représentation du Québec, la tendance qui ressort est que le Québec est *un endroit où il fait bon vivre*. Plusieurs répondent qu'il s'agit de leur « maison », leur « chez soi », où on trouve une bonne qualité de vie, où il est idéal de vivre. Cela viendrait notamment du côté chaleureux et accueillant prêté aux Québécois, également de leur bienveillance et de leur sens de la solidarité. On valorise également le sentiment de sécurité et de liberté absent en bien d'autres pays du monde. Les jeunes interrogés apprécient la nature, la beauté des paysages. Ils notent que le Québec est doté d'une culture unique et d'une histoire singulière. En analysant ces réponses, on voit donc que les jeunes apprécient d'habiter au Québec et aucun d'entre eux ne semble envisager de le quitter de sitôt. La représentation qu'ils se font du Québec revient très souvent à la qualité de vie. Dans la conscience nationale, le Québec figure donc comme une sorte de nid douillet. Le Québec est vu comme la chaumière familiale accueillante et chaleureuse, ayant

son histoire, ses manières de faire distinctes. La représentation du Québec est positive : on ne trouve presque pas de réponses qui cherchent à dénigrer le Québec ou qui mènent une charge à fond de train contre lui. Au pire-aller nous trouvons quelques réponses dénotant une indifférence chez des jeunes pour qui la réflexion sur la nation semble inutile, leurs priorités étant axées sur d'autres sphères de l'existence. On peut penser que la présence d'indifférents ne se distingue pas de ce qu'on peut retrouver ailleurs dans le monde et à d'autres moments dans l'histoire du Québec.

Il y a donc très certainement dans cette représentation du Québec un sentiment d'enracinement. Cet enracinement se fonde sur les qualités des habitants, l'environnement naturel, la paisibilité. Mais s'agit-il d'un enracinement se revendiquant de la culture, des traditions ou de l'histoire ? Nous l'avons noté, plusieurs parlent d'une « culture unique » et de l'histoire, mais sans jamais aller plus loin. On peut penser que cette représentation du Québec n'est pas tellement différente de celle des générations passées. Le paysan d'autrefois qui travaillait la terre et dont l'existence sociale gravitait autour de la famille et de la paroisse aurait probablement fait des constats semblables à ceux des cégépiens interrogés. Au fil de l'histoire, le Québec n'a pas été sujet aux grands drames ni à des guerres tragiques, si on exclut la Conquête. Le paysan libre sur sa terre et en sécurité sur son rang de campagne s'estime heureux d'éviter la folie meurtrière des hommes qui touchent d'autres endroits du monde.

Les cégépiens évoquent l'histoire du Québec sans la décrire, il nous est donc difficile de connaître leur représentation de l'histoire du Québec. Cependant, comme nous l'avons observé au sujet des travaux de Jocelyn Létourneau, la conception de l'histoire du Québec chez les jeunes semble globalement se rapporter à celle que prononce Duplessis dans la série télévisée du même nom, à savoir que l'histoire québécoise est marquée par la *résilience face à l'adversité*²⁷⁰. Comme nous le voyons, cette conception de l'histoire n'est pourtant pas la manière spontanée de se représenter le Québec. Le Québec est d'abord réfléchi dans sa réalité concrète et matérielle : paysages, qualités, bon endroit où vivre. Y a-t-il donc une place à la réflexion sur le temps long, et plus encore, à une vision de l'avenir?

²⁷⁰ RushDevil, « Duplessis (La série – 1978) – E04 – La retraite », *Youtube*, 2 juillet 2021, 52min12s.

7.2 La dépolitisation de la conscience nationale

Une suppression de la mémoire longue du Québec et de son parcours historique semble s'accompagner d'une légèreté dans la manière de qualifier le Québec. Très souvent les jeunes cégépiens qualifient le Québec de « province » comme si cela allait de soi, comme s'il n'y avait aucune charge politique attachée à ce mot, mais plutôt comme un simple constat objectif. Voilà qui renvoie sans doute à la provincialisation²⁷¹ de la conscience nationale des étudiants. Les réflexions politiques sont presque absentes des questionnaires : on ne voit jamais d'idées formulées sur un nouveau statut que devrait se doter le Québec, sur les partis politiques en place, les leaders politiques – excepté François Legault ou le gouvernement du Québec, évoqués chaque fois pour se plaindre d'une mauvaise gestion prêtée à ces élus. Il n'y a pas non plus la présence de grands projets ou le rêve de voir de grandes visions politiques se mettre en branle. À la deuxième question sur l'avenir du Québec dans 20 ans, en termes de « raisonnement politique », les jeunes se contentent de dire que le Québec sera plus développé économiquement, qu'il sera plus écologique et qu'il y aura davantage de technologies avancées. Les étudiants de sciences humaines ne se démarquent pas davantage quant au niveau de politisation des cégépiens. Seuls les étudiants dans des domaines de soins (éducation, santé) semblent axer leurs réflexions sur l'importance d'un bon système de santé et sur l'importance de la paix sociale, enjeux sans rapport avec un projet de société plus global.

Cette dépolitisation peut s'expliquer par l'état de la politique québécoise post-référendaire qu'ont connu ces cégépiens. Limitée le plus souvent aux débats sur la gestion à la petite semaine, la politique québécoise des années 2000 et 2010 n'a pas soulevé les passions qui marquent les livres d'histoire. Le Parti Québécois a longtemps « caché » son option, de peur d'effrayer l'électorat et de tomber dans le piège des libéraux québécois jouant sur la peur d'un nouveau référendum sur la souveraineté (la fameuse « cage à homards²⁷² » évoquée par Philippe Couillard en 2014, « le

²⁷¹ Antoine Robitaille, « Enquête sur la ``provincialisation`` des esprits au Québec », *Le Devoir*, 21 décembre 2008 ; Antoine Robitaille, « Non au budget ``provincial`` », *Le Journal de Montréal*, 27 mars 2018 ; Gérard Beaudet, « Le Québec risque de s'enfoncer dans la provincialisation s'il persiste à se construire contre Montréal », *Relations*, septembre 2007 ; Malorie Beauchemin, « Bilan de session du Bloc : ``Ça donne un choc`` dit Plamondon », *La Presse*, 27 juin 2011 ; Hugo Lavallée, « Le Parti Québécois doit se dissoudre, affirme un de ses membres fondateurs », *Radio-Canada*, 5 septembre 2020.

²⁷² Tommy Chouinard, « Le retour de la ``cage à homards``, dit Couillard », *La Presse*, 7 mars 2014.

référendum de Madame Marois » sous Jean Charest²⁷³). Les libéraux québécois ont quant à eux évité les débats sur la place du Québec dans le Canada, excepté lors de la brève tentative du PLQ de Philippe Couillard de réintégrer le Québec dans la constitution canadienne sous la proposition *Québécois, notre façon d'être Canadiens*²⁷⁴ en 2017, rejetée du revers de la main par le premier ministre du Canada Justin Trudeau²⁷⁵. Les grands débats sur la question nationale ont donc été oblitérés pendant ces années, accouchant d'une génération pour laquelle ces enjeux relèvent plus des livres d'histoire que des réalités politiques concrètes. Mathieu Bock-Côté estime pourtant que le débat sur la laïcité de l'État, qui s'est enclenché à partir de la crise des accommodements raisonnables, a ramené la question de la nation québécoise et de ses valeurs fondamentales au cœur du débat public²⁷⁶. Cependant, comme nous le voyons dans notre questionnaire, la laïcité ou les conflits de valeurs sont rarement évoqués chez les jeunes cégépiens, et lorsque c'est le cas, c'est pour s'en prendre à la loi sur la laïcité de l'État et pour y dénoncer un « racisme ». L'analyse de Bock-Côté n'est pas sans fondements, mais il semble que ce débat intéresse beaucoup moins les jeunes cégépiens que nous avons rejoints. Le « retour de la nation » par le biais de la laïcité n'a donc pas eu lieu chez ces jeunes Québécois.

Après 1995, on peut observer une sorte de « sécession psychologique » qui aurait eu lieu chez les Québécois vis-à-vis du Canada. Autrement dit, les Québécois se représenteraient déjà comme citoyens d'un Québec au statut particulier, ou encore au pays accompli. Risquons l'hypothèse que cette sécession psychologique est la raison pour laquelle le mot « province » ne dérange pas tellement nos jeunes répondants. L'idée que le Québec soit une province ne les empêche pas de le concevoir *tout de même* comme une entité politique autonome, qui peut se passer du Canada pour être maître de sa destinée collective. Le rapport au Canada est peut-être plutôt pragmatique et dénué d'attachement véritable. Par une sorte de pensée magique, peut-être causée par un découragement et une lassitude devant l'absence de résultats après des décennies de combats nationaux, beaucoup de Québécois, y compris les jeunes, semblent avoir intégré l'idée que le Québec s'est suffisamment

²⁷³ The Canadian Press, « Jean Charest tries to strike fear of referendum into hearts of Anglophone voters », *National Post*, 3 août 2012 ; CTV Montreal, « Jean Charest says Quebec election is a choice between referendum and economy », *CTV*, 30 mars 2014.

²⁷⁴ Secrétariat aux affaires intergouvernementales canadiennes, « Québécois, notre façon d'être Canadiens. Politique d'affirmation du Québec et de relations canadiennes », *Gouvernement du Québec*, juin 2017.

²⁷⁵ Radio-Canada, « ``On n'ouvre pas la Constitution`` répond Trudeau à Couillard », *Radio-Canada*, 1^{er} juin 2017.

²⁷⁶ Mathieu Bock-Côté, « Derrière la laïcité, la nation. Retour sur la controverse des accommodements raisonnables et sur la crise du multiculturalisme québécoise », *Globe*, Vol. 11, n° 1, 2008, p. 95-113.

battu comme cela, que le français et l'existence nationale québécoise ne semblent plus en danger, et que le Canada « n'est pas le goulag », selon le mot de René Lévesque²⁷⁷. Mais si cette idée d'un Québec « normalisé » semblait prédominante dans les années 2000 et 2010, elle semble au contraire périlcliter depuis quelques années, au profit du retour en force de la crainte de disparaître, y compris chez les jeunes étudiants interrogés.

Un autre phénomène est probablement à la source de la dépolitisation. Sur le temps long, le Québec n'a jamais accédé comme tel à la maturité politique qu'aurait pu lui conférer un nouveau statut au sein du Canada ou encore l'indépendance nationale. N'étant jamais entièrement devenue une communauté politique à part entière, la collectivité québécoise semble stagner au stade de grande famille, de nation culturelle, toujours en proie à la folklorisation. Cette immaturité collective empêche les Québécois de se concevoir comme des citoyens politiques, pour se cantonner à une existence rivée sur la famille, le clan rapproché. Fernand Dumont constatait que bien des dérèglements présents dans la culture québécoise provenaient, selon lui, d'une immaturité politique du Québec²⁷⁸ :

Depuis peu, nous voilà devenus des *Québécois* : cela désigne-t-il des francophones ou les habitants d'un territoire? Aujourd'hui comme hier, notre identité est confuse. Interrogeant les événements et sondant les raisons de nos engagements, nous nous demandons parfois si nous menons jusqu'au bout un vieux désir de renaissance ou si l'heure de la défection n'est pas venue pour une collectivité qui n'avait pas la vertu de durer. À voir menacées les conquêtes fragiles de la Révolution tranquille, comment trancher entre la résurrection et la disparition?

Toujours cette tergiversation entre le désir de redressement et la lassitude collective finit par déréaliser la communauté nationale dans la fatigue culturelle dont parlait Hubert Aquin. Dumont croyait pouvoir trouver solution par l'indépendance. Il disait ainsi que « le projet de souveraineté du Québec vise à l'édification d'une communauté politique²⁷⁹ », qui n'est pas encore tout à fait bien établie, malgré la présence d'un gouvernement provincial qui n'est pas sans pouvoir. Maurice Séguin faisait un constat semblable, en affirmant que la nationalité canadienne-française connaissait une diminution politique, économique et culturelle à partir de la Conquête, et

²⁷⁷ Revue Défis, « Indépendance et nationalisme sont-ils à l'agonie? Entrevue avec René Lévesque », *Bilan Québec*, 1984, <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/quebec/documents/6>

²⁷⁸ Fernand Dumont, *Raisons communes*, Boréal, Collection Boréal Compact, 1997, p. 80.

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 219.

particulièrement après la répression des Patriotes, à l'origine d'un traumatisme collectif profond²⁸⁰. Le Québec ne connaissant pas « l'agir par soi » collectif, il n'est pas étonnant de voir ses membres demeurer essentiellement étrangers à la vie politique.

7.3 La crainte de disparaître

Dans la deuxième question sur l'avenir du Québec dans 20 ans, la crainte de la disparition revient souvent comme représentation parmi les répondants. Les raisons évoquées pour parler de *perte identitaire* sont d'abord une tendance à la hausse des niveaux d'immigration, qui n'a pas changé sous le gouvernement de François Legault, malgré la promesse en 2018 de revoir les seuils à la baisse – promesse qui ne fut tenue que brièvement. Les cégépiens ont le sentiment qu'une immigration massive rime avec un recul de l'authenticité culturelle québécoise et un déclin de la langue française. La question ici n'est pas, rappelons-le, de savoir si les répondants ont raison ou non d'évoquer un sentiment de perte identitaire. Cependant, le sujet de l'anglicisation est une réalité démographique attestée par le recensement canadien et nombre de chercheurs dans le domaine. Nous pouvons penser que, bien que le sujet de la laïcité laisse de marbre bon nombre de nos jeunes répondants, les enjeux relatifs à l'immigration et à l'anglicisation, quant à eux, ne les laissent pas indifférents.

Beaucoup d'étudiants rejoints évoquent leur crainte que le nombre d'immigrants reçus empêche une intégration culturelle réussie, et par le fait même, qu'elle fasse reculer le Québec national sur son propre territoire. Le Québec n'est donc pas vu par ces jeunes comme une simple « société » d'individus peuplant un territoire administratif comme un autre. Bien que beaucoup de réponses à la première question décrivent essentiellement le Québec comme une province chaleureuse aux beaux paysages, d'autres éléments viennent à la surface à la deuxième question. Pour les répondants qui parlent d'une crainte de disparaître, il semble qu'il y ait une telle chose qu'une nation culturelle, enracinée, qui existe et qui est mortelle : elle peut disparaître comme bien d'autres peuples ont disparu au fil de l'histoire. Encore une fois, la formulation de ces notions est rarement claire. Il n'en demeure pas moins que la crainte de disparaître relève d'une conception plus historique de la nation, et non pas seulement civique. Cette crainte de la disparition peut se

²⁸⁰ Pierre Tousignant et Madeleine Dionne-Tousignant, *Les Normes de Maurice Séguin : le théoricien du néo-nationalisme*, Guérin, 1999, p. 109.

comprendre d'autant plus dans la mesure où le taux de fécondité des femmes québécoises d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec celui de leurs ancêtres, d'où la fameuse chanson *Dégénération* de Mes Aïeux :

Ton arrière-arrière-grand-mère a eu quatorze enfants
Ton arrière-grand-mère en a eu quasiment autant
Et pis ta grand-mère en a eu trois c'tait suffisant
Pis ta mère en voulait pas, toi t'étais un accident
Et pis toé, ma p'tite fille, tu changes de partenaire tout le temps
Quand tu fais des conneries, tu t'en sèves en avortant

Les cégépiens ne laissent aucunement présager dans leurs réponses qu'une revanche des berceaux soit le moins possible, comme ont pu le faire leurs ancêtres sous la pression de l'Église catholique. Par ailleurs, notons que la conception de la *nation* ne semble ni « ethnique » ni « civique », comme le veut une certaine dichotomie réductrice. Il n'y a pas de jeunes qui voient la nation québécoise comme appartenant seulement aux Québécois d'ascendance canadienne-française, ni comme une pure entité abstraite définie par de grands principes politiques. Cela se vérifie notamment par les regards positifs à l'égard d'un Québec qui deviendra plus *ouvert d'esprit* et dont la fierté peut être revendiquée entre autres pour sa *diversité*. Seulement, dans la diversité, il y a tout de même le souci de faire monde commun, et non pas seulement autour de grandes valeurs politiques abstraites à la manière d'un patriotisme constitutionnel habermassien. Les représentations de perte identitaire et d'anglicisation nous montrent que les jeunes cégépiens, malgré leur appel à l'ouverture d'esprit et à la promotion de la diversité, ont tout de même le souci d'une nation québécoise enracinée dans l'histoire, dans la mémoire commune et la culture nationale. Il y a donc une telle chose qu'une propension à la conservation d'une identité commune nationale qui est appelée à perdurer au fil de l'histoire, sans quoi la nation perdrait son intégrité culturelle.

Notons que cette crainte de disparaître fait face à l'autre pendant de la condition québécoise, à savoir la *permanence tranquille*, cette idée que le Québec perdurera dans l'histoire peu importe les embûches qui lui font face. Comme l'a déjà noté Jacques Beauchemin, la crainte de disparaître et la permanence tranquille cohabitent tout au long de l'histoire du Québec depuis la Conquête, et plus encore après la répression des Patriotes de 1837-1838²⁸¹. Alexis Tétreault a montré qu'à

²⁸¹ Beauchemin, *Une Démission tranquille*, *Op. cit.*

chaque époque, l'une de ces deux mythologies politiques peut, en revanche, prendre davantage de poids dans la conscience nationale²⁸². Alors que les années 2000 et 2010 furent surtout marquées par la « nation normalisée », donc la permanence tranquille, comme le notait justement Christian Dufour²⁸³, il semblerait que la crainte de disparaître s'impose davantage chez les cégépiens. La permanence tranquille est donc toujours présente dans la conscience nationale des étudiants rejoints, mais elle pèse moins que la crainte de disparaître, et la première raison attribuée renvoie aux observations que font les jeunes à propos des changements démographiques en cours au Québec.

7.4 L'appel à l'indépendance

En réponse à cette crainte de disparaître émerge l'appel à réaliser l'indépendance du Québec. L'enjeu fut déjà évoqué aux réponses à la première question, où bon nombre de jeunes des régions en dehors de Montréal et de la Capitale-Nationale ont affirmé que le Québec était « déjà » un pays. D'autres parlaient du Québec comme une nation, affirmant ainsi une existence politique déjà plus importante et émancipée que la simple « province ». À la deuxième question sur l'avenir du Québec, l'idée que le Québec deviendra un pays indépendant se retrouve chez des répondants de toutes les régions et dans tous les programmes. Il n'y a pas une région qui se distingue d'une autre sur cet enjeu : partout, beaucoup d'étudiants interrogés affirment que le Québec deviendra un pays. Cela peut surprendre dans la mesure où ce type de réponse détonne de l'apolitisme des autres représentations évoquées. Bien souvent, cet enjeu recoupe avec celui de la perte identitaire et d'un sentiment de régression linguistique. Il y a l'impression, chez plusieurs, que le temps presse, ou encore qu'il est trop tard, en tout cas que la fenêtre historique pour réaliser l'indépendance se referme. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, aucun jeune étudiant interrogé ne parle d'indépendance pour des raisons écologiques ou pour toute autre considération « progressiste ». Bien sûr, l'écologie est un souci important chez les jeunes, de même que les questions économiques comme l'inflation et l'accès à la propriété. Cependant, les répondants semblent faire des distinctions bien claires entre ces questions. L'indépendance n'est pas vue comme l'opportunité de faire naître un Québec « plus vert » ni même « plus prospère », mais plutôt comme une façon d'affirmer un nous collectif global.

²⁸² Tétreault, *La Nation qui n'allait pas de soi*, *Op. cit.*

²⁸³ Dufour, *Les Québécois et l'anglais*, *Op. cit.*

L'indépendance est donc vue comme une lutte plus axée sur la conservation que sur l'émancipation. Cela contraste nettement avec le cycle politique initié par la Révolution tranquille, où les mouvements souverainistes insistaient sur le caractère progressiste de leur lutte. Le mouvement indépendantiste post-référendaire fut lui-même encore très teinté par le progressisme souverainiste, notamment lorsque Stephen Harper était premier ministre du Canada (2006-2015), époque où certains affirmaient que le Québec, qui serait naturellement progressiste, devait se dissocier d'un Canada conservateur²⁸⁴. L'histoire longue du Québec montre pourtant que le conservatisme n'est pas étranger à la tradition politique québécoise ni même à la personnalité collective du Québec²⁸⁵. L'idée de cette opposition entre un Canada conservateur et un Québec progressiste est d'autant plus trompeuse que le Canada lui-même fut gouverné bien plus souvent dans son histoire par le Parti libéral du Canada plutôt que par le Parti Conservateur.

Cette indépendance marquée par un certain enracinement s'explique par le sentiment de perte identitaire et d'anglicisation que connaît le Québec. Autrement dit, les étudiants qui parlent d'indépendance affirment que le Québec doit devenir un pays pour éviter sa marginalisation démographique, puis son assimilation. La chose n'est évidemment pas formulée avec beaucoup de détails et ne fait pas l'objet d'un développement très étayé. Normal : il s'agit d'un questionnaire sur une page, avec un temps limité, et les cégépiens commencent tout juste à s'éveiller à la vie politique. Il n'en demeure pas moins que l'appel à la réalisation de l'indépendance répond davantage chez eux à la *crainte de disparaître* qu'à l'avènement messianique d'une société renouvelée, écologiste et progressiste.

Une autre chose à noter est que cette affirmation que le Québec deviendra un pays ne s'accompagne nullement d'un point de vue au sujet de la vie politique québécoise. Autrement dit, il y a une sorte de pensée magique qui se met en œuvre, ou une sorte d'intuition selon laquelle le Québec sera indépendant d'ici vingt ans, sans que l'on sache tellement comment les choses se passeront. Notons-le à nouveau : aucun leader politique n'est évoqué, ni aucun parti politique, ni même une

²⁸⁴ « Cette confiscation de l'identité québécoise par un progressisme hégémonique sera aussi repérable sur la scène fédérale où le Bloc québécois de Gilles Duceppe assimilera les valeurs progressistes de la nouvelle gauche [...] aux «valeurs québécoises» dont son parti se veut le gardien, le nouveau contraste identitaire canadien opposant apparemment un Canada conservateur à un Québec progressiste. » dans Mathieu Bock-Côté, *Fin de cycle : aux origines du malaise politique québécois*, Boréal, 2012, p. 130.

²⁸⁵ Éric Bédard, *Survivance : histoire et mémoire du XIXe siècle canadien-français*, Boréal, 2017 ; Éric Bédard, *Recours aux sources : Essais sur notre rapport au passé*, Boréal, 2011 ; Bock-Côté, *Fin de cycle, Op. cit.*, p. 148-149.

stratégie d'accèsion à l'indépendance ou un moyen d'y arriver. Cette incapacité à formuler concrètement la lutte pour l'indépendance nous semble symptomatique, encore une fois, d'une dépolitisation de la conscience nationale, qui se contente d'affirmer certaines choses sur le futur de manière intuitive, sans réfléchir sérieusement aux configurations politiques réelles et possibles. La conscience nationale de nombreux québécois est donc habitée par l'idée que le Québec deviendra un pays, et la conception de la nation est d'abord culturelle et identitaire. Cette attention accordée à la nation identitaire escamote la réflexion sur l'émancipation collective et l'établissement d'une nation politiquement normalisée.

En parallèle, le fédéralisme renouvelé et l'autonomisme semblent être des options totalement mortes dans la conscience nationale des répondants. Aucun étudiant n'affirme que le Québec obtiendra ou qu'il devrait obtenir un nouveau statut au sein du Canada, un nouveau partenariat, une nouvelle autonomie reconnue. La réflexion est binaire : ou bien l'indépendance et donc la sauvegarde de l'identité culturelle québécoise, ou bien la dissolution provinciale dans le grand tout canadien. On retrouve en tout cas l'idée, chez plusieurs, que le statu quo signifie le recul culturel et l'assimilation en bout de ligne. Cela peut s'expliquer par la méconnaissance des grandes négociations constitutionnelles des années 1980-1990, pourtant proches dans l'histoire, mais qui sont peu transmises dans les cours d'histoire du Québec au secondaire et dont les parents qui ont connu ces événements n'en ont peut-être jamais parlé à leurs enfants, pour la plupart. La propension québécoise à l'amnésie collective se vérifie dans cette recherche. Mais il y a plus : encore une fois, la sécession psychologique et la permanence tranquille des années post-référendaires ont relégué aux oubliettes de la vie politique québécoise les tentatives de négociations constitutionnelles.

Les répondants ne semblent donc nullement au courant des revendications traditionnelles pour la « société distincte », l'ultimatum « Égalité ou indépendance » ni même le projet de la « souveraineté-association ». Pourquoi, alors, connaissent-ils l'option indépendantiste, étant donné que le Parti Québécois a longtemps caché cette option après le référendum de 1995 ? Cela peut s'expliquer en partie par la réaffirmation décomplexée de l'option indépendantiste par le Parti Québécois actuel dirigé par Paul Saint-Pierre Plamondon. Mais cette explication est insuffisante, puisque nous savons qu'aucun jeune n'évoque ni le chef du Parti Québécois, ni son parti, ni d'autres partis indépendantistes comme le Bloc Québécois ou Québec Solidaire. Avec Maurice Séguin, nous dirons simplement que l'idée d'indépendance traverse presque l'ensemble de l'histoire du

Québec, en commençant par les Patriotes, en se poursuivant avec la motion Francoeur, l'Alliance Laurentienne, l'abbé Groulx qui maintenait le flou sur cette question, puis la Révolution tranquille jusqu'aux deux référendums sur la souveraineté. Autrement dit, l'indépendance du Québec n'est pas qu'une option parmi d'autres née des rondes constitutionnelles des années 1980-1990 : elle est une idée qui hante la condition québécoise depuis les rébellions patriotes. Non seulement l'idée d'indépendance traverse l'histoire longue du Québec, mais elle est difficile à faire disparaître de la conscience nationale dans la mesure où le Québec forme une collectivité distincte du reste du Canada de manière évidente pour tout un chacun, que ce soit en raison de la langue, de l'histoire, de la culture, des valeurs ou encore des référents communs. Malgré l'apolitisme des jeunes cégépiens, l'idée d'indépendance travaille ainsi leur esprit et leurs réflexions sur l'avenir du Québec, et ce, pour des raisons identitaires.

7.5 Une fierté sans héritage ni transmission

Nous avons parlé d'apolitisme à plusieurs reprises. À la troisième question de notre questionnaire, concernant la fierté d'être Québécois, quelque chose d'autre se manifeste. Une assez forte majorité des jeunes interrogés se disent fiers d'être Québécois, et on trouve quelques-uns pour dire qu'ils sont fiers, mais qu'ils mettent quelques bémols, parfois en raison d'un racisme prêté aux Québécois. Les personnes authentiquement honteuses ou qui méprisent le Québec sont pratiquement absentes. L'autodénigrement se manifeste donc assez peu chez nos répondants, ce qui peut paraître jusqu'à un certain point étonnant, dans la mesure où l'autodépréciation traverse la condition québécoise²⁸⁶. Le sentiment d'habiter une terre de « perdants » ou de gens de peu de valeurs en raison d'une médiocrité prêtée aux Québécois, n'est pas notable dans nos questionnaires. Les répondants sont globalement fiers d'être Québécois, et ce, pour des raisons très semblables à la manière dont ils décrivent le Québec. Ils sont fiers car les Québécois seraient accueillants, chaleureux, bienveillants et solidaires. Ils ont une culture unique, une histoire, des valeurs. Ils bénéficient de la sécurité et de la liberté, en plus de profiter de beaux paysages et de parcs naturels.

Encore une fois, on observe que les jeunes répondants y vont de réponses triviales, sur des observations du quotidien. Même lorsque la « culture unique » ou « l'histoire » sont évoquées, il y

²⁸⁶ Carl Bergeron, *Voir le monde avec un chapeau*, Boréal, 2016.

a rarement des détails ou des précisions, de telle sorte qu'on mesure difficilement le niveau de connaissances et d'affiliation *réelle* des jeunes cégépiens à la culture et à l'histoire québécoise. Cela est d'autant plus vrai que des données²⁸⁷ nous montrent que l'écoute de musique francophone est très peu populaire sur les plateformes en ligne²⁸⁸. Donc quelle est la connaissance de ces cégépiens francophones de leur propre culture, qu'ils aiment évoquer dans leurs réponses pour justifier leur fierté ? Nous pouvons en dire autant de l'histoire : quelle est la connaissance réelle de l'histoire du Québec, dans la mesure où cette histoire est enseignée seulement deux années au cours du secondaire ? Certes, les travaux de Jocelyn Létourneau montrent que la méconnaissance de l'histoire ne signifie pas l'absence de conscience historique. Les jeunes ont une vision de leur histoire nationale même lorsque leurs connaissances de l'histoire sont limitées, voire erronées²⁸⁹. Cependant, nous avons affaire ici à des jeunes cégépiens qui affirment leur fierté d'être Québécois *pour l'histoire* du Québec, alors même qu'ils n'évoquent jamais de grands épisodes de l'histoire nationale ni de grandes figures marquantes. La fierté d'appartenir à une histoire devrait impliquer une connaissance de celle-ci, ce qui semble peu le cas en l'occurrence.

Cette amnésie collective se reflète également dans la totale occultation de la pandémie de covid. Aucun étudiant n'affirme être fier en raison d'une solidarité qui se serait observée lors de la pandémie de covid (2020-2022), alors même que les Québécois furent plus enclins que d'autres à se soumettre aux directives sanitaires et à l'appel à la vaccination. Rappelons par ailleurs que la cadence des conférences de presse du premier ministre Legault et de ses collaborateurs a suscité des moments d'unité nationale, dans la mesure où ces conférences de presse étaient très écoutées et très attendues par énormément de Québécois, surtout dans les premières semaines de la pandémie en mars 2020. Cet oubli reflète-t-il alors une propension québécoise à vivre « dans le présent »?

²⁸⁷ Frédéric Lacroix-Couture – La Presse canadienne, « Les Québécois ont écouté peu de musique d'ici en ``streaming`` en 2022 », *Le Devoir*, 17 octobre 2023 ; Étienne Paré, « La musique québécoise délaissée par les jeunes », *Le Devoir*, 1^{er} février 2022.

²⁸⁸ Cependant, pour nuancer, il y aurait tout de même 75% des 18 à 34 ans qui écouterait « souvent » de la musique québécoise francophone selon une enquête Léger. Il n'en demeure pas moins que chez les 55 ans et plus, cette proportion monte à 85%. Et que dire des habitudes culturelles radicalement différentes des boomers et de la génération silencieuse ? Alors que les plus vieux sont encore attachés au câble, à la radio, aux journaux, aux séries télé et aux émissions québécoises, les plus jeunes sont davantage à l'écoute de Netflix, Spotify et autres plateformes du même genre, sous l'influence imposante des contenus culturels américains. Voir Léger, *Rapport – Consommation de musique québécoise francophone*, 22 août 2022, https://guidemqf.adisq.com/medias/documents/ADISO_Guide_MQF_2022.pdf, p. 27.

²⁸⁹ Létourneau, *Je me souviens? Op. cit.*

Les cégépiens se disent fiers sans se réclamer d'un héritage qui leur aurait été transmis. Leur fierté se fonde donc sur les qualités prêtées aux Québécois, la nature, les conditions de vie. Ils semblent exprimer une reconnaissance, une gratitude, au fait d'habiter un Québec où « il fait bon vivre ». Mais quoi encore ? Les répondants qui en appellent à la réalisation de l'indépendance semblent laisser de côté cette idée lorsque vient le temps de parler de leur fierté. L'appel à mener un combat politique majeur ne s'accompagne pas d'un attachement fondé sur une histoire ou une culture bien connues. Cela est d'autant plus paradoxal que les raisons pour justifier le souhait de l'indépendance sont culturelles et identitaires. Bien des étudiants interrogés veulent donc préserver l'identité et la culture québécoises sans avoir une idée très claire *de ce dont il s'agit*, comme si la crainte de disparaître et l'appel à l'indépendance répondaient à des instincts logés profondément dans la conscience nationale, sans jamais se traduire par une connaissance réelle de la nation d'appartenance. Une conscience nationale fondée sur l'enracinement semble donc paradoxalement fort peu reliée à la culture et à l'histoire longue. Cela n'empêche pas les jeunes cégépiens de connaître un enracinement par la famille, les amis, la visite des parcs naturels, la pratique de sports hivernaux. Cependant, cet enracinement nous semble fort limité, malgré la présence bien réelle de la fierté d'être Québécois.

Par ailleurs, l'évocation du racisme est un phénomène nouveau au sein de la conscience nationale. Elle se justifie parfois en raison de la loi sur la laïcité de l'État (loi 21). On ne saurait cependant exagérer l'importance de cette dénonciation du racisme québécois, car les remarques sur l'ouverture d'esprit des Québécois et le souci de la diversité dépassent largement la représentation d'un Québec raciste. La donnée n'est pourtant pas insignifiante. Risquons l'hypothèse que l'idée d'un Québec raciste vient notamment de l'influence importante des réseaux sociaux sur les jeunes, où les lobbyistes américains, notamment antiracistes, jouent un rôle non négligeable²⁹⁰ sur la conscience politique des jeunes. L'omniprésence du discours antiraciste dans la plupart des grands médias traditionnels n'y est sans doute pas étrangère. Des sujets qui touchent les États-Unis sont

²⁹⁰ La présence active d'un groupe comme Black Lives Matter sur les réseaux sociaux n'est pas sans lien avec les idées antiracistes qui se propagent dans la jeunesse québécoise, dont une bonne partie d'entre elles s'informe à travers des « stories » Instagram et des vidéos TikTok, où les slogans militants fusent et se repartagent. Voir notamment Andy Ngo, *Unmasked*, Center Street, 2021 sur les stratégies de militantisme virtuel des mouvements antifascistes aux États-Unis. Également Greg Lukianoff et Jonathan Haidt, *The Coddling of the American Mind*, Penguin 2018 ; Jean M. Twenge, *iGen : Why Today's Super-Connected Kids Are Growing Up Less Rebellious, More Tolerant, Less Happy – and Completely Unprepared for Adulthood – and What That Means for the Rest of Us*, Atria Books, 2017, qui montrent les effets psychologiques des réseaux sociaux et de l'éthique de la victimisation sur la jeunesse.

importés au Québec en prenant une grille de lecture américaine plaquée sur le cas québécois. Cela s'est vu notamment lors de la tragédie de George Floyd, qui a vu émerger une émeute à Montréal contre le « racisme systémique » de la police québécoise, alors que le drame s'était passé dans un autre pays au contexte totalement différent de celui de la société québécoise.

7.6 Vérification de l'hypothèse

Cinq grandes tendances ressortent de cette recherche.

- 1) Premièrement, selon les jeunes cégépiens francophones interrogés dans six régions différentes, le Québec serait un endroit idéal où vivre. Les Québécois ont de belles qualités, ils vivent dans un endroit sécuritaire aux beaux paysages.
- 2) En second lieu, leur conscience nationale est dépolitisée. Ils voient le Québec bien souvent comme une province, et en même temps comme une sorte d'entité autonome qui serait déjà maître de sa destinée, sans besoin d'aller chercher un statut particulier dans le Canada.
- 3) Troisièmement, ils sont marqués par la crainte de disparaître, en évoquant la perte identitaire, l'anglicisation et les changements démographiques qui poussent vers un Québec davantage multiculturel.
- 4) Afin de répondre à cette inéluctable disparition à venir, l'indépendance politique du Québec est envisagée pour éviter le pire. Le Québec devrait ainsi devenir un pays, pour plusieurs, pour des raisons d'abord culturelles et identitaires, donc axées sur la conservation, l'enracinement.
- 5) Enfin, cet enracinement nous semble précisément bancal, dans la mesure où les jeunes affichent une véritable fierté d'être Québécois, tout en révélant une méconnaissance de leur propre culture et de leur propre histoire, fondant leur fierté sur la description triviale d'un Québec aux beaux paysages et aux habitants chaleureux.

Notre hypothèse de recherche consistait en ceci que la conscience nationale chez les jeunes cégépiens francophones est encore marquée par un souci d'enracinement. Comme nous l'avons vu, cette hypothèse a été vérifiée : les jeunes cégépiens francophones sont habités par une conscience nationale enracinée, notamment lorsqu'ils se font une représentation positive du Québec et qu'ils affichent leur fierté, ou encore lorsqu'ils craignent une perte identitaire. Le discours populaire sur une jeunesse québécoise éprise d'un monde sans frontières et sans différences nationales nous

semble donc erronée, du moins pour les cégépiens francophones que nous avons rejoints dans six régions différentes et, rappelons-le, dans une panoplie de programmes d'études. Qu'ils soient femme, homme, de l'Outaouais, de Sherbrooke, du Lac Saint-Jean ou de Montréal, les jeunes ont des réponses globalement similaires, laissant à penser que la conscience nationale des jeunes cégépiens est semblable aux quatre coins du Québec.

Les jeunes Québécois interrogés ne sont pas la caricature que l'on fait d'eux. Ils ont le souci de l'enracinement et perpétuent des qualités et des défauts prêtés aux Québécois depuis fort longtemps. Ils illustrent ainsi le fait que la conscience nationale dans ses profondeurs change assez peu au fil du temps, qu'importe les changements technologiques, de mœurs, de réalités politiques.

Pour l'avenir de la recherche sociologique québécoise, nous croyons qu'une pareille enquête de terrain aurait intérêt à se faire auprès de groupes que nous n'avons pas rejoints. Nous pensons ici aux jeunes Québécois qui font ou qui ont un diplôme d'études professionnelles (DEP), ceux qui travaillent en ayant seulement un diplôme d'études secondaires (DES) et puis ceux qui ont décroché de l'école secondaire. Cette partie de la population québécoise n'a été ni interrogée par Jocelyn Létourneau sur son étude de la conscience historique, ni par nous-mêmes dans le cadre de cette recherche. Il s'agit pourtant d'une partie non négligeable de la population québécoise, qui pourrait révéler des tendances divergentes des étudiants des cégeps et des universités.

Enfin, une donnée s'impose à la réflexion : beaucoup de jeunes craignent la disparition du Québec tel que nous le connaissons à moyen terme. Comme nous le savons, les prises de conscience collectives sont souvent à la source de changements majeurs dans l'histoire. Cette crainte bien présente chez les étudiants pourra-t-elle un jour se concrétiser politiquement? Au moment d'écrire ces lignes, les enjeux touchant l'avenir du français, l'immigration et même le statut politique du Québec reviennent régulièrement dans l'espace médiatique depuis plusieurs mois. Considérant que la société québécoise a connu des changements importants depuis le référendum de 1995, en raison notamment du printemps érable de 2012 et l'avènement de François Legault au pouvoir en 2018, il ne nous est pas interdit de penser que rien n'est joué pour l'avenir, et que les mécaniques de l'histoire peuvent se mettre en branle rapidement, pour le meilleur ou pour le pire.

BIBLIOGRAPHIE

- ABESCAT, Michel, « L'Etat-nation serait-il un modèle dépassé ? », *Télérama*, 29 juin 2015.
- ANDERSON, Benedict, *L'Imaginaire national*, Découverte, 2007.
- AQUIN, Hubert, « La fatigue culturelle du Canada français », *Liberté*, Vol. 4 no 23, 1962, p. 299-325.
- ARON, Raymond, *Dimensions de la conscience historique*, Les Belles Lettres, Collection Le Goût des idées, 2011.
- BASTIEN, Frédéric, « Loi 21 : le complexe canadien de supériorité morale », *Le Journal de Montréal*, 22 avril 2023.
- BAUER, Anne, « En Israël, une mobilisation de l'armée sans précédent », *Les Échos*, 10 octobre 2023.
- BEAUCHEMIN, Jacques, *La Société des identités. Éthique et politique dans le monde contemporain*, Athéna Éditions, 2005.
- BEAUCHEMIN, Jacques, *L'Histoire en trop*, VLB, 2002.
- BEAUCHEMIN, Jacques, *Une Démission tranquille*, Boréal, 2020.
- BEAUCHEMIN, Malorie, « Bilan de session du Bloc : ``Ça donne un choc`` dit Plamondon », *La Presse*, 27 juin 2011.
- BEAUDET, Gérard, « Le Québec risque de s'enfoncer dans la provincialisation s'il persiste à se construire contre Montréal », *Relations*, septembre 2007.
- BÉDARD, Éric, *Recours aux sources : Essais sur notre rapport au passé*, Boréal, 2011.
- BÉDARD, Éric, *Survivance : histoire et mémoire du XIXe siècle canadien-français*, Boréal, 2017.
- BÉLANGER, André-J., *L'Apolitisme des idéologies québécoises : Le grand tournant de 1934-1936*, Les Presses de l'Université Laval, 1974.
- BÉLANGER, André-J., *Ruptures et constantes*, Hurtubise HMH, 1977.
- BÉLANGER, Mathieu, « Anglicisation : Impératif français accuse Gatineau de ``complicité silencieuse`` », *Le Droit*, 22 août 2022.
- BÉLISLE, Mathieu, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, Leméac, 2017.
- BERGERON, Carl, *Un Cynique chez les lyriques*, Boréal, 2012.
- BERGERON, Carl, *Voir le monde avec un chapeau*, Boréal, 2016.

- BERTHELOT, Pierre, *Duplessis est encore en vie*, Septentrion, 2021.
- BILLIG, Michael, « Banal Nationalism », p. 184-196. Extrait de: *Banal Nationalism*, London: Sage, 1995.
- BOCK-CÔTÉ, Mathieu, « Derrière la laïcité, la nation. Retour sur la controverse des accommodements raisonnables et sur la crise du multiculturalisme québécoise », *Globe*, Vol. 11, n° 1, 2008, p. 95-113.
- BOCK-CÔTÉ, Mathieu, « Entretien avec Frédéric Lacroix sur la situation du français », *Le Journal de Montréal*, 18 août 2020.
- BOCK-CÔTÉ, Mathieu, *Fin de cycle : aux origines du malaise politique québécois*, Boréal, 2012.
- BOCK-CÔTÉ, Mathieu, *La Dénationalisation tranquille*, Boréal, 2007.
- BOCK-CÔTÉ, Mathieu, « La discrimination positive est injuste », *Le Journal de Montréal*, 30 décembre 2017.
- BOCK-CÔTÉ, Mathieu, *La Révolution raciale*, Presses de la Cité, 2021.
- BOCK-CÔTÉ, Mathieu, *L'Empire du politiquement correct*, Cerf, 2019.
- BOCK-CÔTÉ, Mathieu, *Le Multiculturalisme comme religion politique*, Cerf, 2016.
- BOCK-CÔTÉ, Mathieu, « Les jeunes libéraux et le multiculturalisme », *Le Journal de Montréal*, 8 août 2019.
- BOUCHARD, Gérard et Alain ROY, *La Culture québécoise est-elle en crise?*, Boréal, 2007.
- BOUCHARD, Gérard et Michel LACOMBE, *Dialogue sur les pays neufs*, Boréal, 1999.
- BOUCHARD, Gérard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau monde*, Boréal, 2000.
- BOUCHARD, Gérard, *La Nation québécoise au futur et au passé*, VLB, 1999.
- BOUCHARD, Gérard, *L'Interculturalisme. Un point de vue québécois*, Boréal, 2012.
- BOUSQUET, François, *La Droite buissonnière*, Éditions du Rocher, 2017.
- BOUTHILLETTE, Jean, *Le Canadien français et son double*, Boréal, 2018.
- BOUVET, Laurent, *L'Insécurité culturelle*, Fayard, 2015.
- BRUCKNER, Pascal, *Le Sacre des pantoufles*, Grasset, 2022.
- BRUNET, Michel, *Canadians et Canadiens*, Montréal, Fides, 1954.
- BRUNET, Michel, *La Présence anglaise et les Canadiens*, Montréal, Beauchemin, 1958.

- BRUNET, Michel, *Notre passé, le présent et nous*, Fides, 1976.
- CASTONGUAY, Charles, *Le Français en chute libre*, Mouvement Québec Français, 2021.
- CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES, « Idéologie », <https://www.cnrtl.fr/definition/id%C3%A9ologie>.
- CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES, « Nation », <https://cnrtl.fr/definition/nation>
- CHIVALLON, Christine, « Retour sur la ``communauté imaginée`` d'Anderson. Essai de clarification théorique d'une notion restée floue. », *Presses de Science Po*, 2007/3 n° 27.
- CHOUINARD, Tommy « Le retour de la ``cage à homards``, dit Couillard », *La Presse*, 7 mars 2014.
- CHOUINARD, Tommy, « Un vieux débat refait surface : faut-il brûler Lionel Groulx? », *Voir*, 11 janvier 2001.
- CLAVREUL, Gilles, « ``Tenaille identitaire`` : la réponse de Gilles Clavreul à Alain Finkielkraut », *Le Figaro*, 29 avril 2021.
- CLOUTIER, Josée, « Celui qui a délogé Jean Charest savoure sa victoire », *Le Journal de Montréal*, 5 septembre 2012.
- COLLECTIF, *Rester vivants. Qu'est-ce qu'une civilisation après le coronavirus?*, Fayard, 2020.
- COMBY, Jean-Baptiste, *La question climatique. Genèse et dépolitisation d'un problème public*, Éditions Raisons d'agir, Collection Cours et Travaux, 2015.
- CONSTANT, Benjamin, *De la liberté des Anciens comparée à celle des Modernes*, Mille et une nuits, 2010.
- CÔTÉ, François et Guillaume ROUSSEAU, *Restaurer le français langue officielle*, IRQ, 2020.
- COURTOIS, Charles-Philippe, *Lionel Groulx, le penseur le plus influent de l'histoire du Québec*, Les Éditions de l'Homme, 2017.
- CTV MONTREAL, « Jean Charest says Quebec election is a choice between referendum and economy », *CTV*, 30 mars 2014.
- DANIELS, Shereen, *The Anti-Racist Organization : Dismantling Systemic Racism in the Workplace*, Wiley, 2022.
- DE FUNÈS, Julia, *Le Siècle des égarés*, Éditions de l'Observatoire, 2022.
- DELFILS, Clémence et Rokhaya YADE, « Le français recule dans la majorité des régions », *La Presse*, 29 novembre 2022.

- DELSOL, Chantal, *Éloge de la singularité. Essai sur la modernité tardive*, Éditions La Table Ronde, Collection Contretemps, 2000.
- DELSOL, Chantal, *La Fin de la chrétienté*, Cerf, 2022.
- DELSOL, Chantal, *La Haine du monde. Totalitarismes et postmodernité*, Cerf, 2016.
- DELSOL, Chantal, *L'Âge du renoncement*, Cerf, Collection La nuit surveillée, 2011.
- DELSOL, Chantal, *Le Souci contemporain*, Éditions La Table Ronde, Collection La petite vermillon, 1996.
- DE SINGLY, François, *Le Questionnaire, 2^e édition refondue*, Armand Colin, Série « L'Enquête et ses méthodes », 2005.
- DE SINGLY, François, *Le Questionnaire, 5^e édition*, Armand Colin, Collection 128, 2020.
- DROIT, Roger-Pol, « L'Etat-nation, une espèce en voie de disparition », *Les Échos*, 2 octobre 2015.
- DUFOUR, Christian, *Le Défi québécois*, Les Presses de l'Université Laval, 2000.
- DUFOUR, Christian, *Les Québécois et l'anglais. Le retour du mouton*, Les Éditeurs Réunis, 2008
- DUMONT, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Boréal, Collection Boréal Compact, 1996.
- DUMONT, Fernand, *L'Avenir de la mémoire*, Nuit Blanche Éditeur, 1995.
- DUMONT, Fernand, *La Vigile du Québec*, Bibliothèque Québécoise, 2001.
- DUMONT, Fernand, *Le Lieu de l'homme*, Bibliothèque Québécoise, 2014.
- DUMONT, Fernand, *Les Idéologies*, Presses Universitaires de France, 1974.
- DUMONT, Fernand, *Le Sort de la culture*, TYPO, 1995.
- DUMONT, Fernand, *Raisons communes*, Boréal, Collection Boréal Compact, 1997.
- DUMONT, Fernand, *Raisons communes*, Boréal, Collection Papiers Collés, 1995.
- DUTRISAC, Robert, « L'autodéfinition d'un homme de principes », *Le Devoir*, 21 décembre 2013.
- ELLIS BÉCHARD, Deni et Natasha KANAPÉ FONTAINE, *Kuei, je te salue*, Écosociété, 2016.
- FALARDEAU, Jean-Charles, dans LANGLOIS, Simon et LEROUX, Robert (dir.), *Sociologie du Québec en mutation. Aux origines de la Révolution tranquille*, Presses de l'Université Laval, 2013.
- FANTE, John, *Demande à la poussière*, dans *Romans I*, Christian Bourgois Éditeur, 1995.

- FREUND, Julien, *Lettres de la vallée. Méditations philosophiques et politiques*, La Nouvelle Librairie, Collection Éternel retour, 2021.
- GADAMER, H.-G., *Vérité et méthode*, Seuil, 1996, collection « Points », 2018.
- GAGNON, Katia, « Québec pressé de serrer la vis aux propriétaires délinquants », *La Presse*, 12 décembre 2023.
- GENDRON, Guy, « Peut-on dire du Québec qu'il s'agit d'une province ? », *Radio-Canada*, 21 janvier 2020.
- GOUPIL, Alain, « Un référendum sous haute tension », *La Tribune*, 29 octobre 2015.
- GRAVEL, Pauline, « Les Québécois surestiment-ils leurs origines autochtones? », *Le Devoir*, 20 juillet 2023.
- GREY, Julius H., « Un gâchis monumental », *La Presse plus*, 3 avril 2019.
- GROULX, Lionel, *Directives*, Les Éditions du Zodiaque, 1937.
- GROULX, Lionel, *La Naissance d'une race (Deuxième édition)*, Librairie d'action canadienne-française, 1930.
- GROULX, Lionel, *Lendemain de conquête*, Éditions 10/10, 1977.
- GROULX, Lionel, *Orientations*, Montréal, Les Éditions du Zodiaque, 1935.
- GUIMELLI, Christian, *La Pensée sociale*, PUF, Collection Que sais-je?, 1999.
- HALBWACHS, Maurice, *La Mémoire collective (Édition critique établie par Gérard Namer)*, Albin Michel, 1997.
- HAYEK, Friedrich « Why I am Not a Conservative », dans *The Constitution of Liberty*, The University of Chicago Press, 2011.
- HEDGES, Chris, *L'Empire de l'illusion*, Lux éditeur, 2013.
- HEGEL, G. W. F., *Phénoménologie de l'esprit*, traduit par Bernard Bourgeois, Vrin, 2006.
- HEINICH, Nathalie, *Le Wokisme serait-il un totalitarisme?*, Albin Michel, 2023.
- HEYNDELS, Ralph « L'idéologie : Critique d'une notion », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Janvier-Juin 1981, NOUVELLE SÉRIE, Vol. 70 (Janvier-Juin 1981).
- HOSSEIN, Nina, « Les jeunes sont plus optimistes et ouverts sur le monde que leurs aînés », *Slate FR*, 19 novembre 2021.
- HOULE, Jacques, *Disparaître?*, Liber, 2019.

- HUTCHINSON, Y-Vonne, *How to Talk to Your Boss About Race*, Portfolio, 2022.
- INA, « Le nationalisme, c'est la guerre ! », *INA*, 17 janvier 1995.
- JACQUOT, Guillaume, « Tsahal : comment expliquer le niveau historique de la mobilisation des réservistes en Israël ? », *Public Sénat*, 12 octobre 2023.
- JULIEN, Marie-Laure (2006). La mémoire collective : récits de cégépiens concernant les représentations du parcours historique franco-québécois. (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal.
- KOPIEJWSKI, Faustine, « Féminisme, écologie, anti-racisme... Pourquoi les ados militent de plus en plus tôt », *Les Inrockuptibles*, 22 novembre 2021.
- KUNDERA, Milan, « Un Occident kidnappé, ou la tragédie de l'Europe centrale », *Le Débat*, 1983/5 n° 27, pp. 3-23.
- LACROIX-COUTURE, Frédéric – LA PRESSE CANADIENNE, « Les Québécois ont écouté peu de musique d'ici en ``streaming`` en 2022 », *Le Devoir*, 17 octobre 2023.
- LACROIX, Frédéric, *Pourquoi la loi 101 est un échec*, Boréal, 2020.
- LACROIX, Frédéric, *Un libre choix? Cégeps anglais et étudiants internationaux*, Mouvement Québec français, 2021.
- LAMONDE, Yvan, *Un Coin dans la mémoire*, Nomades, 2019.
- LAMPRON, Louis-Philippe, « Garde-fous des gouvernements démocratiques », *Ligue des droits et libertés*, 1^{er} janvier 2018.
- LAPLANTE, Robert, *Ce qui cherche à naître*, L'Action nationale éditeur, 2012.
- LA PRESSE CANADIENNE, « Couillard dénonce le ``nationalisme d'assiégés`` de Jean-François Lisée », *Radio-Canada*, 8 octobre 2016.
- LA PRESSE CANADIENNE, « Le français en déclin significatif sur Internet au Québec », *Radio-Canada*, 8 septembre 2022.
- LASCH, Christopher, *La Culture du narcissisme*, Flammarion, 2018.
- LAVALLÉE, Hugo, « Le Parti Québécois doit se dissoudre, affirme un de ses membres fondateurs », *Radio-Canada*, 5 septembre 2020.
- LAVOIE, Raphaël et AGENCE QMI, « Loi 21 : deux juges de la Cour suprême critiqués pour un présumé ``conflit d'intérêts`` », *Le Journal de Montréal*, 23 janvier 2020.
- LAWSON, Guy. « Trudeau's Canada, Again », *New York Times*, 8 décembre 2015.

- LECAVALIER, Charles, « Le PQ ``tyrannise`` les minorités », *Le Journal de Montréal*, 13 janvier 2014.
- LEGAULT, Josée, « Bernard Landry et la nation », *Le Journal de Montréal*, 8 novembre 2018.
- LEGAULT, Josée, « Crise du logement au pays : le réveil des gouvernements est tardif... », *Le Journal de Montréal*, 17 août 2023.
- LÉGER, Jean-Marc, NANTEL Jacques et Pierre DUHAMEL, *Le Code Québec*, Les Éditions de L'Homme, 2016.
- LÉGER, *Rapport – Consommation de musique québécoise francophone*, 22 août 2022, https://guidemqf.adisq.com/medias/documents/ADISQ_Guide_MQF_2022.pdf
- LÉGER, *Rapport – Intentions de vote, baromètre des personnalités et enjeux actuels*, février 2023, <https://legermarketing.wpenginepowered.com/wp-content/uploads/2023/03/Rapport-politique-Fevrier-2023.pdf>
- LEMAY, Martin, *À la défense de Maurice Duplessis*, Québec Amérique, 2016.
- LE POURHIET, Anne-Marie, « Gouvernement des juges et post-démocratie », *Constructif*, 2022/1 (N° 61), pp 45-49.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn, *Je me souviens? Le passé du Québec dans la conscience de sa jeunesse*, Fides, 2014.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn, *Le Québec entre son passé et ses passages*, Fides, 2010.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn, *Passer à l'avenir. Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Boréal, 2000.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn, *Que veulent vraiment les Québécois?*, Boréal, 2006.
- LÉVEILLÉ, Jean-Thomas, « ``Le Pacte est mort, vive le Pacte!`` », *La Presse*, 5 novembre 2020.
- LOISEAU, Clara, « ``Le français dégringole à une vitesse jamais vue`` », *Le Journal de Montréal*, 18 février 2021.
- LOUIS, Chantallya, « Des jeunes s'engagent dans la lutte contre le racisme », *Radio-Canada*, 3 février 2023.
- LUKIANOFF. Greg et Jonathan HAIDT, *The Coddling of the American Mind*, Penguin 2018.
- LUSSIER, Judith, « Les jeunes savent aussi voter, ok boomers ? », *Métro*, 29 septembre 2022.
- MANENT, Pierre, *La Cité de l'homme*, Fayard, Collection L'Esprit de la Cité, 1994.
- MANENT, Pierre, *Le Regard politique : entretiens avec Bénédicte Delorme-Montini*, Flammarion, 2010.

- MANENT, Pierre, *Les Métamorphoses de la cité. Essai sur la dynamique de l'Occident*, Flammarion, 2012.
- MARIE-COURTOIS, Théo et Isis BLACHEZ, « Guerre en Ukraine : l'aide des Polonais aux réfugiés en 4 chiffres clés », *Les Échos*, 28 juillet 2022.
- MILOSZ, Czeslaw, *La Pensée captive*, Gallimard, Folio essais, 1988.
- MONTE, Michèle et Claire OGER, « La construction de l'autorité en contexte. L'effacement du dissensus dans les discours institutionnels », *Mots. Les langages du politique*, 107 | 2015.
- MOREAU, Patrick, « Du gouvernement des juges... et de ses inconvénients », *Le Devoir*, 28 juin 2022.
- MORE, Thomas, *L'Utopie*, Flammarion, 2017.
- MUCCHIELLI, Alex, *Les Méthodes qualitatives*, Presses Universitaires de France, Collection Que sais-je?, 1991.
- MURAY, Philippe, *Festivus festivus, conversations avec Élisabeth Lévy*, Flammarion, 2008.
- MURAY, Philippe, *L'Empire du Bien*, Perrin, Collection tempus, 2019.
- NADEAU, Christian, « Faire place à la défense des droits en campagne électorale », *Le Devoir*, 20 avril 2018.
- NADEAU, Christian, « Les droits et libertés ne peuvent être soumis à la tyrannie de la majorité », *Ligue des droits et libertés*, 14 juin 2019.
- NASH, George H., *The Conservative Intellectual Movement in America since 1945 (Thirtieth anniversary edition)*, ISI Books, 2006.
- NGO, Andy, *Unmasked*, Center Street, 2021.
- NICOLAS, Émilie, « La censure ordinaire », *Le Devoir*, 18 février 2021.
- NOËL, Christian, « Le ``déclin lent et irrémédiable`` du français en sciences au Canada », *Radio-Canada*, 3 mai 2023.
- NPR STAFF, « Transcript : Greta Thunberg's Speech At The U.N. Climate Action Summit », *National Public Radio (NPR)*, 23 septembre 2019.
- PARÉ, Étienne, « La musique québécoise délaissée par les jeunes », *Le Devoir*, 1^{er} février 2022.
- PELLETIER, Francine, « Nationalisme québécois et diversité : le point de rupture », *L'Actualité*, 6 septembre 2023.
- PIERRE, Alexandra, LAMOUREUX, Diane et Lucie LAMARCHE, « Quelle ``conversation collective`` sur les Chartes ? », *Le Devoir*, 4 juillet 2022.

- PIOTTE, Jean-Marc et Jean-Marc COUTURE, *Les Nouveaux Visages du nationalisme conservateur au Québec*, Québec Amérique, 2012.
- PLATON, *La République. Traduction et présentation par Georges Leroux*, Flammarion, 2018.
- POULIN, Alexandre, *Un Désir d'achèvement*, Boréal, 2020.
- POURTOIS, Jean-Pierre, DESMET, Henriette et Willy LAHAYE, « Chapitre 8 : Postures et démarches épistémiques en recherche », dans Collectif, sous la direction de Pierre Paillé, *La méthodologie qualitative : Postures de recherche et travail de terrain*, Armand Colin, Collection U, 2006.
- PROULX, Marie-Hélène, « Le grand désarroi des jeunes », *L'Actualité*, 4 novembre 2020.
- PROVOST, Anne-Marie, « Le français poursuit son déclin au Québec comme au Canada », *Le Devoir*, 18 août 2022.
- PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES, « Le Québec a-t-il échappé à son destin ? », *Youtube*, 19 mai 2016, 57min 03s., <https://www.youtube.com/watch?v=MyzOAYjAbKk>
- PUTMAN, Robert, *Bowling Alone. The Collapse and Revival of American Community*, New York : Simon & Chuster, 2000.
- QUB RADIO, « Peut-on encore débattre librement à l'université? Échange avec Philippe Lorange et Joëlle Quérin », *Les idées mènent le monde – Mathieu Bock-Côté*, 6 avril 2021, 49min17s.
- QUÉRIN, Joëlle, « Le nouveau discours pédagogique québécois et les transformations de la communauté politique », Thèse, Montréal (Québec, Canada), Université du Québec à Montréal, Doctorat, 2015.
- QUIVY, Raymond et Luc VAN CAMPENHOUDT, *Manuel de recherche en science sociales, 3^e édition*, Dunod, 2006.
- RADIO-CANADA avec LA PRESSE CANADIENNE, « Le français poursuit son déclin au Canada et au Québec, selon Statistique Canada », *Radio-Canada*, 17 août 2022.
- RADIO-CANADA, « Le français en recul dans la région de la capitale nationale », *Radio-Canada*, 17 août 2022.
- RADIO-CANADA, « ``On n'ouvre pas la Constitution`` répond Trudeau à Couillard », *Radio-Canada*, 1^{er} juin 2017.
- RAND, Ayn, *La Grève*, Belles Lettres, 2017.
- RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation?*, Les Classiques des sciences sociales, 1882, http://classiques.uqac.ca/classiques/renan_ernest/qu_est_ce_une_nation/renan_quest_ce_une_nation.pdf

- REVUE DÉFIS, « Indépendance et nationalisme sont-ils à l'agonie? Entrevue avec René Lévesque », *Bilan Québec*, 1984, <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/quebec/documents/6>
- ROBERT, Cécile, « De quoi la dépolitisation de l'Europe est-elle le nom ? », dans Cécile Robert (dir.), *Confiner la démocratie. Les dépolitisations de l'action publique*, Presses Universitaires du Septentrion, Collection Espaces politiques, 2021.
- ROBERT, Cécile, « Penser la dépolitisation : ressources théoriques, enjeux définitionnels », dans Cécile Robert (dir.), *Confiner la démocratie. Les dépolitisations de l'action publique*, Presses Universitaires du Septentrion, Collection Espaces politiques, 2021.
- ROBITAILLE, Antoine, « Enquête sur la ``provincialisation`` des esprits au Québec », *Le Devoir*, 21 décembre 2008.
- ROBITAILLE, Antoine, « Non au budget ``provincial`` », *Le Journal de Montréal*, 27 mars 2018.
- ROUVIÈRE, Frédéric, « Le nouveau gouvernement des juges », *RTDCiv. Revue trimestrielle de droit civil*, 2022, n° 2.
- RUANE, Janet M., *Essentials of Research Methods*, Blackwell Publishing, 2005.
- RUSHDEVIL, « Duplessis (La série – 1978) – E04 – La retraite », *Youtube*, 2 juillet 2021, 52min12s.
- SECRETARIAT AUX AFFAIRES INTERGOUVERNEMENTALES CANADIENNES, « Québécois, notre façon d'être Canadiens. Politique d'affirmation du Québec et de relations canadiennes », *Gouvernement du Québec*, juin 2017.
- SÉGUIN, Maurice, *L'Idée d'indépendance au Québec (Préface d'Éric Bédard)*, Boréal, Collection Boréal Compact Classique, 2022.
- SÉVILLIA, Jean, *Le Terrorisme intellectuel, de 1945 à nos jours*, Perrin, 2020.
- SIJEPEUXDIRE2, « La vie des idées #44 – Carl Bergeron – Les penseurs de l'immaturation collective au Québec », *Youtube*, 15 mai 2017, 57 min.
- SOCIÉTÉ SAINT-JEAN BAPTISTE DE MONTRÉAL, « Loi 21 : la SSJB soulève des inquiétudes concernant les parallèles et les conclusions du jugement », *Société Saint-Jean Baptiste de Montréal*, s.d., <https://ssjb.com/loi-21-la-ssjb-souleve-des-inquietudes-concernant-les-paralleles-et-les-conclusions-du-jugement/>
- STATISTIQUE CANADA, « Parlant de travail : les langues de travail à travers le Canada », *Statistique Canada*, 30 novembre 2022.
- TAYLOR, Charles, *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Flammarion, Champs Essais, 2019.
- TÉTREAULT, Alexis, *La Nation qui n'allait pas de soi*, VLB, 2022.

- THE CANADIAN PRESS, « Jean Charest tries to strike fear of referendum into hearts of Anglophone voters », *National Post*, 3 août 2012.
- TOUSIGNANT, Pierre et Madeleine DIONNE-TOUSIGNANT, *Les Normes de Maurice Séguin : le théoricien du néo-nationalisme*, Guérin, 1999.
- TREMBLAY, Charlotte, « La langue française de moins en moins parlée en Outaouais », *TVA Gatineau/Ottawa*, 17 août 2022.
- TROPER, Michel et PFERSMANN, Otto, « Existe-t-il un concept de gouvernement des juges ? », dans BRONDEL, Séverine, FOULQUIER, Norbert et Luc HEUSCHLING (dir.), *Gouvernement des juges et démocratie*, Publications de la Sorbonne, 2021, pp. 21-62.
- TRUDEAU, Pierre Elliott, *Le Fédéralisme et la société canadienne-française*, Éditions HMH, 1967.
- TV5MONDE INFO, « Au Québec, les jeunes francophones sont indifférents au sort du français », *Youtube*, 23 avril 2019, <https://www.youtube.com/watch?v=OKceFq011N0>
- TWENGE, Jean M., *iGen : Why Today's Super-Connected Kids Are Growing Up Less Rebellious, More Tolerant, Less Happy – and Completely Unprepared for Adulthood – and What That Means for the Rest of Us*, Atria Books, 2017.
- VALLIÈRES, Martin, « La crise du logement est ``le problème numéro un au Québec`` », *La Presse*, 16 novembre 2023.
- VANDELLI, Luciano, « La fin de l'État-nation ? », *Revue française d'administration publique*, 2003/1-2 (n°105-106), pages 183 à 192.
- VERGERIO, Claire, « Au-delà de l'État-nation », *Le Grand Continent*, 19 juillet 2021.
- WEBER, Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Gallimard, Collection tel, 2004.